PURCHASED FOR THE

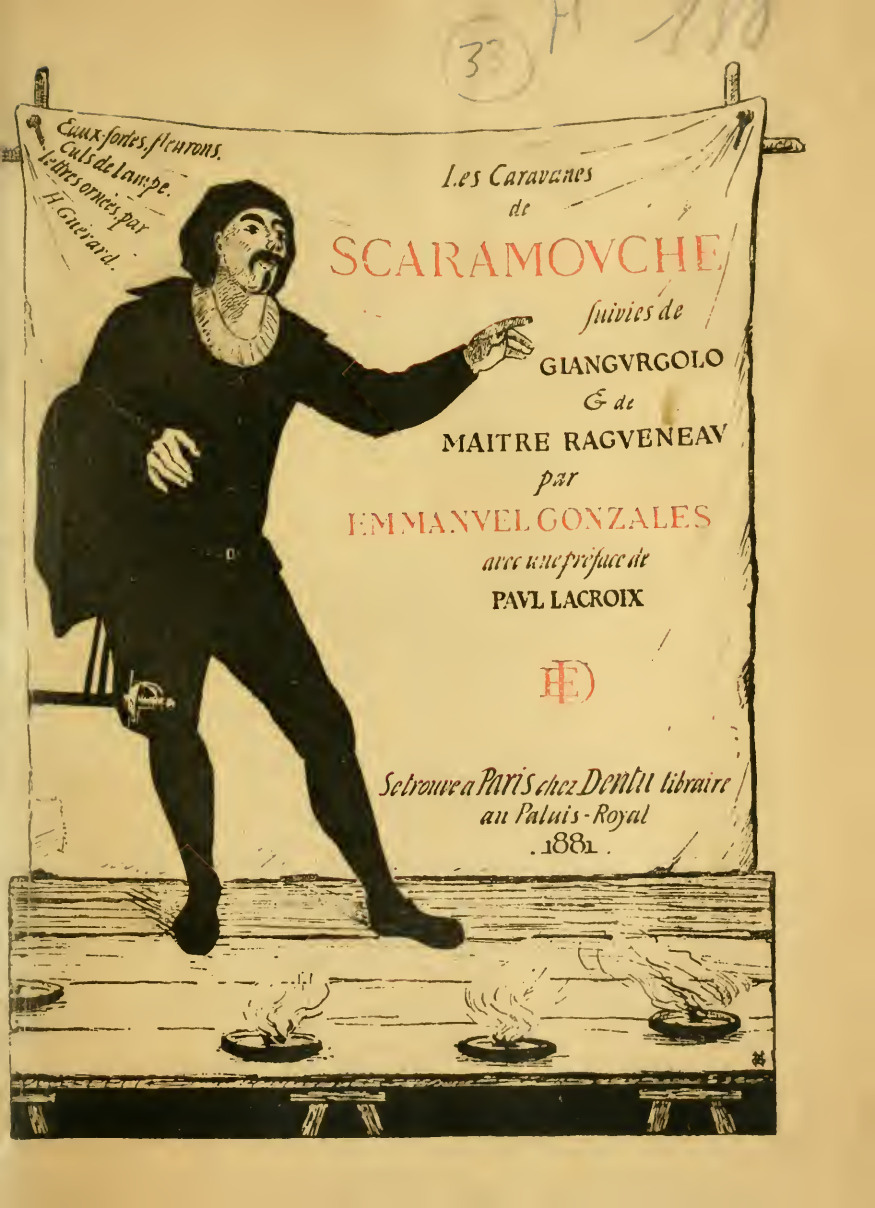
UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

FROM THE

CANADA COUNCIL SPECIAL GRANT

FOR

DRAMA


Eaux-fortes, fleurons,
culs de lampe,
lettres ornées, par
H. Guérard.
Les Caravanes
de
SCARAMOUCHE
suivies de
GIANGURGOLO
& de
MAITRE RAGUENEAU
par
EMMANUEL GONZALES
avec une préface de
PAUL LACROIX
Se trouve à Paris chez Dentu libraire
au Palais-Royal
. 1881 .

LES CARAVANES

DE

SCARAMOUCHE

IMPRIMERIE D. BARDIN, A SAINT-GERMAIN

H. Guérard del. et sc. F. Dentu Edit.

SCARAMOUCHE

Imp. Cadart Paris

LES CARAVANES

DE

SCARAMOUCHE

PAR

EMMANUEL GONZALÈS

Avec une Notice historique

PAR PAUL LACROIX

EAUX-FORTES ET VIGNETTES PAR HENRY GUÉRARD

PARIS

E. DENTU, ÉDITEUR,

LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

PALAIS-ROYAL (15-17-19), GALERIE D'ORLÉANS

1881

Tous droits réservés.

PR
2225
G502

A EMMANUEL GONZALÈS

Mon cher ami,

ous *m'aviez demandé de vous chercher quelques détails historiques sur le fameux Scaramouche, qui eut l'honneur de donner des leçons à Molière, comme le disent positivement ces quatre vers gravés au bas de son portrait, en 1695 :*

Cet illustre Comédien
Atteignit de son art l'agréable manière :
Il fut le maître de Molière,
Et la Nature fut le sien.

Je n'avais pas encore achevé des recherches sérieuses sur cet intéressant sujet, que déjà votre livre était fait et bien fait, comme vous savez les faire, imprimé et joliment imprimé, avec de spirituelles illustrations de M. Henri Guérard, votre habile peintre de famille.

Vous m'aviez aussi demandé quelques renseignements sur la découverte que j'ai faite, il y a deux ans, d'un portrait original, peint d'après nature très probablement, et représentant Scaramouche dans son costume de théâtre.

Or, votre livre illustré va paraître chez Dentu, notre fidèle libraire de la Société des gens de lettres, et j'apprends que M. Guérard a fait pour cet ouvrage le dessin du portrait que j'ai offert au Musée théâtral de l'Opéra et que M. Vaucorbeil a bien voulu accepter gracieusement pour cette destination.

Je connaissais, certes, et de longue date, mon Scaramouche, lorsque je l'ai rencontré, un jour, à la porte d'un marchand de bric-à-

*brac, dans la rue des Jardins-Saint-Paul, où Rabelais est mort, où Molière demeurait, quand il était acteur et directeur de la Troupe de l'*Illustre Théâtre, *qu'il avait transféré du jeu de paume des fossés de Nesle (actuellement rue Mazarine et passage du Pont-Neuf) au jeu de paume du port Saint-Paul, vis-à-vis du couvent de l'Ave-Maria. En retrouvant Scaramouche, dans cette même rue que Molière et Madeleine Béjart habitaient en 1645, je me suis aisément persuadé qu'il n'avait pas changé de quartier depuis 233 ans et qu'il était descendu, le matin même, d'une des maisons voisines, où il restait en gage, après le départ de Molière, qui s'en était allé, un beau matin, sans payer ses dettes, pour ramener son* Illustre Théâtre *au faubourg Saint-Germain, dans le jeu de paume de la Croix-Blanche, à l'entrée de la rue de Bucy.*

Ce *vieux portrait, en effet, n'a jamais été rentoilé, quoiqu'un de ses derniers propriétaires ait remplacé, par un châssis neuf en bois*

blanc, l'ancien châssis vermoulu : sauf deux ou trois repeints d'autrefois, qui recouvrent des trous dans la toile, la peinture est absolument intacte, grâce aux nombreux vernis qui l'ont sauvegardée, en la laissant se convertir en cet émail indestructible, que l'esprit-de-vin pur n'amollirait pas, à force de lavage. Cette peinture, qui porte avec elle sa date incontestable, accuse le pinceau énergique d'un bon peintre naturaliste, sincèrement préoccupé de reproduire son modèle tel qu'il le voyait debout devant lui, sans aucun accessoire, sur un fond nu et noirâtre, où se dessine la silhouette du personnage, entièrement vêtu de noir, de la tête aux pieds, en sorte que la figure et les mains se détachent seules en couleur de chair, la boucle de la ceinture et la garde de l'épée en reflets lumineux, et le sol en brun clair, un plancher de théâtre, sur lequel se profile l'ombre des jambes de l'acteur, comme si la scène était faiblement éclairée en avant par quelques chandelles fu-

meuses. L'expression de la tête est excellente, fine, malicieuse et narquoise ; les mains sont très belles, et la droite indique avec esprit un des gestes de la mimique napolitaine. Ce tableau mesure environ quatre pieds et demi de hauteur, sur trois de largeur. On pourrait presque assurer qu'il avait été peint exprès pour servir d'appel au public, à la porte du théâtre, où se faisaient les annonces plus ou moins séduisantes de chaque spectacle du jour et du lendemain.

La plupart des portraits gravés de Scaramouche ont été copiés ou inspirés par cette peinture. Il faut citer d'abord le petit portrait en pied, gravé par N. Bonnart, qui se trouve en tête de la Vie de Scaramouche, *publiée en* 1695. *Il existe un autre petit portrait en buste* (Henri Gissey del.-N... sc.), *in-folio oblong, exécuté pour une Thèse qui fut dédiée à l'illustre bouffon italien. Un ancien portrait, in-4°, sans nom d'auteur, a été gravé, de nouveau, par Habert, en* 1700. *Le portrait,*

gravé par Poullain, d'après Gillot, est le plus agréable de tous et sans doute le moins ressemblant.

Enfin il y a un très bon portrait, analogue à celui du tableau, dans le rarissime Almanach de 1680, que possède seule la Bibliothèque de la Ville et qui mérite d'être décrit avec d'autant plus de soin, qu'il offre les portraits de tous les acteurs de la Troupe Italienne, contemporaine de Scaramouche.

La pièce a 89 centimètres de haut et 33 de large. On lit ce titre sur le manteau d'Arlequin : La Troupe royale des Comédiens Italiens représentant sur le théâtre de l'Hôtel de Bourgogne.

On voit, en effet, tous les Comédiens rangés sur la scène du théâtre, éclairée par douze lustres, garnis de douze chandelles chacun. Au-dessus de l'avant-scène, les armes de France soutenues par deux Renommées, et la devise de la Comédie : Castigat ridendo mores.

Décor d'architecture : par la porte du fond, en arcade, ouvrant sur un jardin, on aperçoit la statue d'Arlequin sur son piédestal et la veuve de ce célèbre comédien (Domenico) *pleurant auprès de la statue.*

Les Comédiens qui occupent la scène sont dans l'ordre suivant : au milieu, Mezzetin, à demi habillé ; à gauche, Colombine qui lui présente sa veste, son masque et sa batte ; le Docteur, Isabelle, Aurelia ; à droite, Pasquariel, Scaramouche, Pierrot, M. Fréquet le père ; tous ces noms sont écrits, au-dessus des personnages.

Au second plan, six acteurs secondaires, non désignés par leurs noms ; mais on reconnaît parmi eux Polichinelle, le Capitan, la Duègne, Pantalon, etc.

En encadrement dans des médaillons et des cartouches ornés d'attributs, quatre scènes du Marchand dupé, *qui était la pièce d'inauguration du Théâtre Italien, reconstitué à l'Hôtel de Bourgogne.*

Cette estampe, très largement burinée, ne porte aucune signature de dessinateur ou de graveur. Au bas de l'Almanach, on lit l'adresse de l'éditeur :

A Paris, chez Pierre Baudry, rue Saint-Jacques, au coin de la rue de la Parcheminerie. — A saint François-de-Sales.

Vous avez certainement, mon cher ami, pris pour base documentaire de votre création la Vie de Scaramouche, *par le sieur Angelo Constantini, comédien ordinaire du roi, dans sa Troupe italienne, sous le nom de Mezzetin. La première édition de ce petit livre est celle de Paris,* Claude Barbin, 1695, *in*-12 *de* 14 *f. préliminaires et* 246 *pages, avec portrait. Le privilège en date du* 7 *janvier* 1695 *nous apprend que l'ouvrage devait d'abord être intitulé :* La naissance, la vie et la mort de Scaramouche. *Le livre est dédié à son A. R. Madame (la duchesse d'Orléans), et la dédicace est suivie de vers récités par l'auteur, en lui présentant cette histoire. Mezzetin n'en*

*était pas l'auteur véritable, car il ne savait pas écrire en français, et l'on peut affirmer qu'il n'a inspiré et dirigé cet ouvrage rempli de tours de gibecière et de grossières bouffonneries, que pour donner satisfaction à un sentiment de basse jalousie contre son ancien camarade. Evariste Gherardi, qui fut aussi le camarade et l'ami de Scaramouche, ne se méprend pas sur la méchante intention de Mezzetin : « J'excuse cependant, dit-il dans l'*Avertissement *de son* Théâtre Italien *(édition de* 1700*), l'auteur de la* Vie de Scaramouche, *sur ce qu'il convient que son livre est détestable, mais qu'il a été obligé de le faire tel pour le conformer à la capacité de celui qui vouloit y mettre son nom. » Mezzetin, dans ce pauvre livre, n'a rien ajouté de ce qui pouvait faire honneur à Scaramouche, le comédien favori de la reine Anne d'Autriche, du cardinal Mazarin et du roi Louis le Grand.*

Voici une anecdote, racontée par Riccoboni

*père et recueillie par Gueulette, dans l'*Histoire *de* l'ancien Théâtre Italien *(Paris, Lambert, 1753, in-12, page 14) : « Scaramouche, ainsi qu'Aurélia (actrice italienne) jouoit la comédie à Paris, sous le règne de Louis XIII, vers 1640 ; cette actrice, qui avoit infiniment d'esprit, étoit fort considérée de la Reine, qui aimoit pareillement Scaramouche. Un jour qu'ils étoient l'un et l'autre dans la chambre du Dauphin (depuis Louis XIV), la Reine présente, ce prince qui avoit alors environ deux ans, étoit de très mauvaise humeur, et rien ne pouvoit calmer ses pleurs et ses cris. Scaramouche prit la liberté de dire que si Sa Majesté vouloit permettre qu'il prît M. le Dauphin entre ses bras, il se flattoit de l'apaiser. La Reine le permit, et Scaramouche fit alors au prince des grimaces et des figures si plaisantes, que cette inimitable pantomime fit non seulement cesser ses cris, mais qu'il lui excita l'envie de rire. Enfin, après une scène des plus comiques et qui réjouit extrêmement la Reine.*

le Dauphin satisfit un besoin, qu'il eut dans le moment, sur les mains et l'habit de Scaramouche, ce qui redoubla les éclats de rire de la Reine et de toutes les dames et seigneurs qui étoient alors dans l'appartement.

« Scaramouche pouvoit avoir, dans ce temps, trente-deux à trente-trois ans, et tous les soirs qu'il venoit à la Cour, il avoit ordre de se rendre chez le Dauphin, qu'il amusoit infiniment et qui l'aimoit beaucoup, en sorte qu'il fut mandé, dans tous les temps, d'Italie, quand on faisoit venir une troupe de comédiens.

« Louis XIV prenoit plaisir à rappeler à Scaramouche la scène originale qu'on vient de rapporter, et rioit beaucoup, aux figures que ce grand Comédien faisoit en racontant cette aventure. »

La plus grande marque d'estime et de faveur que la Reine pouvait donner à Scaramouche, ce fut de tenir sur les fonts de baptême, avec le cardinal Mazarin, un des enfants que le comédien eut de sa première

femme Marinette. L'acte de baptême, tiré des registres de la paroisse royale de Saint-Germain-l'Auxerrois, nous a été heureusement conservé : « Du jeudy onziesme jour d'aoust 1644, fut baptisé Louis, fils de Tiberio Fiorilly, comédien de la Royne, et d'Isabelle del Campo, sa femme ; le parrain maistre Claude Aurry, presbtre, abbé, tenant pour Monseigneur l'Éminentissime cardinal Mazarin ; la marraine, dame Marie Indret, femme d'honneur de la Royne, tenant pour Anne d'Autriche, Royne mère, régente de France. »

Enfin, sous le règne de Louis XIV, Scaramouche n'était pas seulement un des meilleurs acteurs de la Troupe Italienne de Paris ; il avait, en outre, la confiance du Roi, qui l'envoyait de temps à autre recruter des sujets distingués pour entretenir ou renouveler cette Troupe incomparable. Jal a relevé, dans les États du Trésor royal, *les dons d'argent que Scaramouche reçut, « en considération de ses services », de la magnificence du Roi, durant*

le cours de six années seulement : en 1662, 300 *livres et* 430, « *outre* 600 *que Sa Majesté lui ordonna pour forme de voyage, pour luy donner moyen de s'en retourner en Italie* » ; *en* 1664, 400 *livres*, « *pour le voïage qu'il devoit faire, par ordre de Sa Majesté, de la ville de Paris à Florence* ; » *en* 1666, 1,000 *livres : en* 1668, 600 *livres. Scaramouche, à cette époque, remplissait dans la Troupe Italienne le même emploi de confiance que Marc-Antoine Romagnesy fut chargé de remplir, après lui, en* 1689, *lorsqu'il allait en Italie* « *pour choisir les acteurs, afin de rendre complète la Troupe, et, comme il faut, pour en faire le choix, les entendre* », *selon les termes d'une lettre adressée à Colbert. Tous les historiens du Théâtre s'accordent, pour faire l'éloge du prodigieux talent mimique de Scaramouche, mais Gherardi est le seul qui nous fournisse quelques détails sur la nature et le caractère de ce talent, dans une note de son* Théâtre Italien, *à propos de la* 7e *scène du second acte*

de la comédie intitulée : Colombine avocat pour et contre : « *Scaramouche, dit-il, après avoir raccommodé tout ce qu'il y a dans la chambre, prend sa guitare, s'assied sur un fauteuil et joue, en attendant que son maître arrive. Pascariel vient tout doucement derrière lui, et par-dessus ses épaules bat la mesure, ce qui épouvante terriblement Scaramouche. En un mot, c'est ici que cet incomparable Scaramouche, qui a été l'ornement du théâtre et le modèle des plus illustres comédiens de son temps, qui avoient appris de lui cet art si difficile, et si nécessaire aux personnes de leur caractère, de remuer les passions et de les savoir bien peindre sur le visage ; c'est, dis-je, où il faisoit pâmer de rire, pendant un gros quart d'heure, dans une scène d'épouvante, où il ne proféroit pas un seul mot. Il faut convenir aussi que cet excellent acteur possédoit à un si haut degré de perfection ce merveilleux talent, qu'il touchoit plus de cœurs par les seules simplicités d'une pure nature,*

que n'en touchent d'ordinaire les orateurs les plus habiles, par les charmes de la réthorique la plus persuasive. Ce qui fit dire, un jour, à un grand Prince qui le voyoit jouer à Rome : Scaramuccia e dite gran cose «(*Scaramouche ne parle point et il dit les plus belles choses du monde*)»*; et pour lui marquer l'estime qu'il faisoit de lui, la comédie étant finie, il le manda, et lui fit présent du carosse à six chevaux dans lequel il l'avoit envoyé quérir. Il a toujours été les délices de tous les princes qui l'ont connu, et notre invincible Monarque ne s'est jamais lassé de lui faire quelque grâce.*»

C'est un fait constant, que Molière prit des leçons de Scaramouche, qui lui enseigna surtout l'art de traduire les sentiments de l'âme par l'expression de la physionomie et par la mimique du geste. Telle était, de son vivant, la tradition du Théâtre. Le Boulanger de Chalussay, dans la comédie aristophanesque d'Elomire ou les Médecins vengés, *imprimée en* 1670, *mais non représentée, n'a pas négligé de*

rappeler cette tradition, lorsqu'il fait dire à l'opérateur Bary s'adressant à l'Orviétan et à Elomire ou Molière :

... Tout notre art consiste en deux points necessaires :
Le premier, c'est d'apprendre à grimacer des mieux :
L'autre, à bien débiter ces grands charmeurs des yeux,
Ces gestes contrefaits, cette grimace affreuse,
Dont on fait toujours rire une troupe nombreuse...
..... Par exemple, Elomire
Veut se rendre parfait dans l'art de faire rire :
Que fait-il, le matois, dans ce hardy dessein?
Chez le grand Scaramouche, il va, soir et matin.
La, le miroir en main, et ce grand homme en face,
Il n'est contorsion, posture ny grimace
Que ce grand ecolier du plus grand des bouffons
Ne fasse et ne refasse en cent et cent façons.

Cette séance d'Elomire chez Scaramouche est aussi représentée dans la gravure de L. Weyer, qui ne se trouve que dans quelques rares exemplaires de la comédie de Le Boulanger de Chalussay et qui nous montre Scaramouche enseignant, une peau d'anguille à la main pour corriger les fautes de son élève, et Elomire estudiant, et cherchant à imiter

chacune des grimaces de son maître et se regardant au miroir. Au reste, la Troupe Italienne jouait alternativement, sur le théâtre du Palais-Royal, avec la Troupe de Molière, et celui-ci avait ainsi son modèle sous les yeux : « On peut dire de Scaramouche, qui ne paroît plus sur le Théâtre, lit-on dans le Menagiana, publié par Baudelot, en 1693, d'après les notes posthumes de Ménage : Homo non periit, sed periit artifex (*l'homme vit encore, mais le grand artiste n'existe plus*). *C'estoit le plus parfait pantomime, que nous ayons vu de nos jours. Molière, original françois, n'a jamais perdu une représentation de cet original italien. »*

Molière ne se contentait pas d'assister aux représentations de Scaramouche et des admirables comédiens de la Troupe Italienne : il vivait avec eux et il profitait de leurs conseils comme de leurs exemples. Palaprat, dans la préface de ses Œuvres (édition de 1712), où il s'écrie avec douleur : « Qui nous ramènera les mer-

veilles de Domenico (l'Arlequin) et les charmes de la nature parlant elle-même à visage découvert sous le visage de Scaramouche ? » Palaprat constate les rapports journaliers de Molière avec ces grands artistes :

« *La Troupe Italienne de ce temps, dit-il, jouoit au Palais-Royal et avoit ses jours marquez sur le même théâtre avec la Troupe de Molière. Ce grand comédien, et mille fois encore plus grand auteur, viroit d'une étroite familiarité avec les Italiens, parce qu'ils étoient tous acteurs et fort honnêtes gens : il y en avoit toujours deux ou trois à nos soupers. Molière en étoit souvent aussi, mais non pas aussi souvent que nous le souhaitions, et mademoiselle Molière encore moins souvent que lui ; mais nous avions toujours fort régulièrement plusieurs* virtuosi, *et ces* virtuosi *étoient les gens de Paris les plus initiés dans les anciens mystères de la Comédie Françoise, les plus sçavants dans ses annales, et qui avoient fouillé le plus avant dans les archives de*

l'Hôtel de Bourgogne et du Marais. Ils nous entretenoient des vieux comiques, de Turlupin, Gautier-Garguille, Gorgibus, Crivello, Spinette, du Docteur, du Capitan, Jodelet, Gros René, Crispin. Ce dernier florissoit plus que jamais; c'étoit le nom de théâtre ordinaire, sous lequel le fameux Poisson brilloit tant à l'Hôtel de Bourgogne. »

Scaramouche, qui passa la plus grande partie de sa vie en France, et qui fit partie de la Comédie Italienne pendant 50 à 53 ans, fut marié plusieurs fois. La première, à Isabelle ou Elisabeth del Campo, dite Marinette, *dont il eut au moins trois enfants : Carlo-Ludovico, né en Italie, l'aîné de tous; Louis, né et baptisé à Paris en 1644, le filleul de la reine Anne d'Autriche et du cardinal Mazarin, mort à l'âge de deux ans et demi, et Silvio-Bernardo de Fiorilly, baptisé à Saint-Eustache le 5 septembre 1666. Marinette vivait peut-être encore en Italie, lorsque Scaramouche fit baptiser, à Saint-Germain-l'Auxerrois,*

le 8 novembre 1673, un fils qu'il avait eu de damoiselle Anne Doffan, et qui fut nommé Tiberio-François; *enfin il épousa légitimement, en 1688, la damoiselle Marie Duval, dont il avait eu une fille, Anne-Elisabeth, qu'il fit baptiser, à Saint-Eustache, le 29 juillet 1681, et qu'il reconnut alors, dans l'acte baptistaire, comme née de sa* femme, *Marie Duval, qui n'était encore que sa maîtresse. Les Comédiens Italiens n'y regardaient pas de si près et faisaient bon marché des lois et des usages de la France. Quant à ce dernier mariage avec Marie Duval, fille d'un bourgeois de Paris, on sait qu'il ne fut pas heureux et que Scaramouche, âgé de 85 à 87 ans, usa de rigueur à l'égard de son épouse volage : le 16 avril 1693, il la faisait conduire au Refuge, c'est-à-dire au couvent de Saint-Lazare, par Desgrez, lieutenant de la compagnie du Guet; quatre mois après, il la faisait transférer au couvent des religieuses de Sainte-Geneviève de Chaillot, et six semaines*

plus tard, le 2 octobre, il l'envoyait dans les prisons du Châtelet, où elle mourut avant lui.

Nous connaissons, d'après les registres de l'État Civil, quatre ou cinq des habitations de Scaramouche à Paris : en 1673, il demeurait avec Anne Doffan, sa femme, *rue de l'Arbre-Sec, sur la paroisse de Saint-Germain-l'Auxerrois : en 1681, il demeurait, avec Marie Duval, qu'il reconnaissait aussi comme* sa femme, *au baptême de son fils Tiberio-François, rue de la Friperie, sur la paroisse de Saint-Eustache ; en 1688, lors de son mariage avec Marie Duval, « en face de l'église » il demeurait rue des Deux-Portes, sur la paroisse de Saint-Sauveur ; en 1694, il demeurait seul, rue* Tictone *ou Tiquetonne, sur la paroisse de Saint-Eustache. Ce fut là qu'il mourut, le sept décembre de cette année ; son acte mortuaire ne laisse pas de doute sur la date de sa mort : « Dudit jour mercredy, huistième décembre 1694, deffunct honorable homme Tiberio Fiorilly, officier du Roy, cy*

devant en sa Troupe de Comédiens italiens, demeurant rue Tictone, décédé du mardy septième du present mois, a esté inhumé dans notre église. SYLVIO FIORILLY, MARC-ANTOINE ROMAGNESY. »

Scaramouche était âgé de plus de 90 ans, à l'époque de sa mort, quoique Mezzetin le fasse naître le 9 novembre 1608 à Naples. Il n'aurait eu, si l'on adoptait cette date de naissance, que 86 ans et un mois. Mais, dans une note fournie à Nicolas du Tralage par la Troupe Italienne, lorsque Scaramouche vivait encore, on lit : Tiberio Fiorelly, de Napoli, detto Scaramoucha, de 90 anni.

Une épitaphe, dont l'auteur n'est pas nommé, a été recueillie par du Tralage, qui ne nous dit pas que cette pièce datait du 17 octobre 1659, quand le bruit se répandit à Paris que le pauvre Scaramouche s'était noyé, dans le Rhône, en revenant d'Italie.

Las! ce n'est pas dame Isabeau
Qui gist la dessous ce tombeau,

Ni quelque autre sainte Nitouche :
C'est un comique sans pareil.
Comme le Ciel n'a qu'un soleil,
La terre n'eut qu'un Scaramouche.

Alors qu'il vivoit parmi nous,
Il eut le don de plaire à tous,
Mais bien plustost aux grands qu'aux minces,
Et l'on le nommoit en tous lieux
Le prince des facétieux,
Et le facétieux des princes.

Au lieu de quantité de fleurs,
Sur sa tombe jettons des pleurs.
Pour moy, tout de bon je soupire,
J'en fais tout franchement l'aveu :
Nous pouvons bien pleurer un peu
Celui qui nous faisoit tant rire.

Voilà, mon cher ami, à peu près tout ce qu'on sait sur Scaramouche, je veux dire tout ce qu'on peut trouver de plus certain, dans les livres où il est question de ce célèbre bouffon; vous en savez plus, vous, qui vous êtes attaché à étudier la personnalité comique, malicieuse et spirituelle du grand comédien,

que la cour et la ville ont applaudi sur la scène pendant si longtemps avec enthousiasme, et qui n'a laissé pourtant que des souvenirs épars et presque effacés chez les écrivains contemporains. Il est nommé deux fois dans les Historiettes *de Tallemant des Réaux, et deux fois dans les Lettres de Mme de Sévigné; mais nommé seulement, sans un hommage rendu à son talent incontestable. Il était si oublié, au moment de sa mort, que les auteurs de l'*Histoire de l'ancien Théâtre Italien *l'ont fait mourir le 7 décembre 1696, et du Tralage, le 6 octobre 1694! Et néanmoins son nom était dès lors devenu proverbial.*

C'est donc à vous, mon ami, de le ressusciter, de le remettre en pleine lumière, de nous le montrer tel qu'il était, fin, élégant, touchant, pathétique, joyeux et plaisant : c'est à M. Henri Guérard, votre sympathique gendre, de nous le rendre, avec son crayon vivant et spirituel, tel que vous l'avez dessiné à la

plume dans votre ouvrage, où se reflètent les inspirations comiques et dramatiques du vieux Théâtre Italien.

PAUL LACROIX,
Bibliophile Jacob.

1er juillet 1880.

LES CARAVANES

DE SCARAMOUCHE

LES CARAVANES

DE SCARAMOUCHE

I

L'ÉRUDITION biographique est fort négligée en France ; aussi beaucoup de savants ignorent-ils que Tiberio Fiorelli, ce comédien devenu si célèbre sous le nom grotesque de Scaramouche, méritât d'être estimé comme un infatigable voyageur. Je dois cette découverte au plus Français des Germains, Henri Heine, l'auteur de *Reisebilder* ou Tableaux de voyages, qui m'engagea à lire

et à méditer un livre fort curieux intitulé : *Mémoires de Scaramouche*, colligés et mis en ordre par Angelo Constantini, dit Mezzetin.

J'étais fort jeune alors et plein d'enthousiasme pour la *littérature difficile*... à lire, préconisée par M. Désiré Nisard. Je négligeai donc les ouvrages légers de Saint-Simon, du Père Enfantin, d'Auguste Comte et du bon Fourier, inventeur de la *Papillonne*, pour approfondir les arcanes picaresques de la vie de Tiberio, ce pilier vivant de la comédie italienne. Le capitaine Cook lui-même me paraissait un voyageur incomplet et peu diligent, si on le comparait à l'illustre bouffon.

Mon ami le docteur Cornelius essaya vainement de me faire comprendre que le besoin de changer de place qui constitue le voyageur sérieux pouvait être attribué, chez mon héros, plutôt à l'effet des circonstances qu'à celui d'une vocation réelle ; il ajouta

même, avec une ironie peu mesurée, que, pour lui, Scaramouche était tout simplement un vagabond, un aventurier, un bohème du grand siècle. Je n'acceptai pas cette appréciation partiale, et je me plus à rechercher dans les récits ingénus de l'histrion une esquisse des mœurs italiennes du temps.

Dire que Scaramouche conçut de bonne heure le goût des voyages ne serait pas chose exacte, mais il en comprit aisément la nécessité, et voici pourquoi :

Son père, capitaine de cavalerie, qui résidait dans la bonne ville de Naples, devint veuf et voulut donner pour seconde mère à ses deux enfants, Trapolin et Tiberio, une jeune cousine qui faisait les délices de Capoue. Pour accomplir cette bonne action, il fallait obtenir des dispenses, que l'évêque refusa d'accorder.

Fiorelli était certes le plus pacifique, le plus courtois et le plus obséquieux des capitaines quand on ne le contrariait pas, mais

il dégainait avec une facilité extraordinaire s'il supposait seulement qu'on eût eu l'intention de le regarder de travers. Il se plaignit donc du procédé, avec une politesse inconnue même dans les cours, au frère du prélat : le seigneur haussa peut-être involontairement les épaules, et, plus prompt que l'éclair, le capitaine oubliant de réfléchir, lui traversa le corps de son épée. Notre veuf s'empressa de se soustraire, par une retraite digne d'avoir Xénophon pour historien, aux rigueurs de la justice, et courut le pays ; mais les ressources lui manquèrent bientôt, car, selon l'expression du spirituel Mezzetin, il n'avait plus de charge que celle de ses deux enfants.

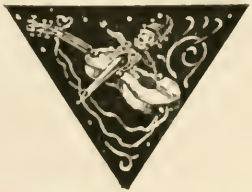
Or le jeune Tiberio était un véritable enfant prodigue au point de vue de l'appétit : son insatiable gloutonnerie s'était révélée dès le berceau, le lait de deux nourrices suffisait à peine à sa pitance journalière. Force fut donc au capitaine de réduire son fils ca-

det à la ration, et si l'on considère que le Napolitain expatrié n'avait trouvé à exercer, pour vivre, que la profession de charlatan, bien moins florissante à cette époque qu'aujourd'hui, on comprendra aisément pourquoi Scaramouche fut contraint de demander à l'industrie ce que lui refusait la parcimonie paternelle.

Il embrassa la carrière de marchand d'orviétan, mais il jugea inutile de chercher un bailleur de fonds. Trouvant au logis du capitaine des boîtes de mithridate toutes préparées, il se les appropriait sans scrupule, ce qui lui permit de vendre quinze sols ce qui en valait trente; il se fût même montré plus accommodant au besoin, tant il entendait le commerce d'une façon libérale. Aussi la clientèle ne fit-elle pas défaut à ce jeune libre échangiste, et Scaramouche put obtenir la confiance du boulanger et du cabaretier jusqu'à indiscrétion. Seulement, plus il était laborieux et ouvrait de nouveaux débou-

chés à son négoce, plus il devait renouveler ses provisions d'orviétan.

Le bonhomme Fiorelli ne tarda pas à remarquer un déficit dans ses drogues, peu justifié par le débit. Nul doute qu'il ne fût volé. Il se tint aux aguets et mit bientôt la main sur le délinquant. Tiberio, comblé de malédictions avec accompagnement de bastonnade, fut jeté à la porte du logis paternel, dans la direction de Rome. Il put aspirer à pleins poumons l'air de la liberté ; mais, son estomac étant aussi vide que sa bourse, il commença à s'inquiéter de l'avenir. L'année 1626 allait finir, et le printemps prochain devait être le dix-neuvième de l'existence de Scaramouche.



II

Le voyageur qui entre dans la ville éternelle voudrait être orné des cent yeux d'Argus pour embrasser toutes ses splendeurs à la fois: les ruines gigantesques du Colisée, celles des Thermes de Caracalla, les jardins Farnèse parsemés des débris du palais des Césars, le Forum, la colonne Trajane, l'église et la rue de Saint-Pierre, Saint-Paul Hors des Murs, tableaux, statues et mosaïques du Vatican, tout sollicite son admiration. Hélas! il faut bien l'avouer pour ren-

dre hommage à la vérité, Scaramouche ne songea pas à se repaître de ces merveilles; d'autres besoins absorbaient ses pensées. La bise soufflait avec violence, et les épaules du pauvre diable étaient mal protégées par un manteau de soie fort étriqué ; de plus, son ventre criait tellement famine que le moine le plus repu en eût été touché de compassion.

« Lorsque le temps est pur et le soleil radieux, a dit Mme Louis Figuier dans son *Italie d'après nature*, Rome est admirable : mais que le temps change, qu'un certain vent venu des marais Pontins souffle sur la ville, et tout aussitôt le tableau change complétement. Une odeur fétide emplit l'atmosphère ; le ciel est sombre, les rues se transforment en cloaques fangeux ; les murs sont livides, les monuments livides, les églises ressemblent à des sépulcres, et les ruines se couvrent de tons gris et lugubres. L'âme éprouve alors une tristesse, sœur de la

nostalgie, qui fait trouver les heures éternelles, les voyages amers et la vie sans saveur. »

Telle était la situation d'esprit où se morfondait Scaramouche, non seulement à cause de la bise qui le glaçait, mais aussi parce qu'il s'ingéniait en vain à découvrir un prompt remède contre les tiraillements de son estomac. Il s'était arrêté au coin d'une rue, interrogeant d'un regard piteux les maisons, les boutiques, les passants, sans trouver une idée propice. Il commençait à désespérer lorsque tout à coup, ô miracle, l'idée lui apparut sous la forme d'une tabatière ouverte.

— En usez-vous, seigneur ? dit une voix onctueuse.

C'était un bourgeois bienfaisant qui venait de faire provision d'un excellent tabac parfumé de bergamote.

— Le ciel vous le rende, magnifique seigneur ! dit Tiberio après avoir puisé dans

la boite une prise suffisante pour dix amateurs.

Suivit une longue et voluptueuse aspiration que couronna un éternuement des plus héroïques.

— Dieu vous bénisse ! fit en s'éloignant le bourgeois prodigue.

La boutique du marchand de tabac était proche ; notre famélique voyageur n'en laisse plus sortir un client sans lui offrir, avec une gracieuse inclination, le pouce et l'index de la droite, légèrement pressés l'un contre l'autre. S'il avait affaire à un soldat, il l'appelait mon capitaine ! si c'était un moine, mon révérend prieur ! une bourgeoise, ma noble dame ! Une prise de tabac ne se refuse guère, et comment résister aux grimaces et aux compliments de notre Tiberio? Les tabatières s'ouvraient donc à l'envi, et Scaramouche y plongeait non plus modestement le pouce et l'index, mais ses cinq doigts dans toute leur longueur.

Le soir, ayant rempli un sac caché sous son manteau, il revendit à bas prix au marchand la récolte de la journée. Il se procura par cette industrie le gîte et la table, et obtint en outre la gloire d'être l'inventeur d'un nouveau tabac.

En effet, dans les prises dont on le gratifiait, le tabac au jasmin, le tabac à la fleur d'oranger, le tabac à la rose, et vingt autres se mêlaient agréablement, et il eut l'heureuse idée de baptiser ce mélange du nom de *tabac aux mille fleurs*. La vogue s'attacha à cette création; mais, hélas! il n'est point ici-bas de félicité parfaite.

Un suisse du pape, aussi pénétré de son importance que le premier moutardier, voyant s'engouffrer dans sa vaste tabatière la main de Tiberio jusqu'au poignet, saisit à deux mains le manche de sa hallebarde et en frotta vigoureusement les épaules de l'indiscret priseur.

Ce dernier, épouvanté, s'enfuit à toutes

jambes et gagna la route de Civita-Vecchia, sans regarder derrière lui, laissant son manteau déchiré en gage aux mains du tudesque.

III

IVITA-VECCHIA, dans ce temps-là comme aujourd'hui, n'offrait guère à la curiosité du voyageur que son charmant petit port, un château marqué du puissant génie de Michel-Ange, et des boutiques occupées par des barbiers se livrant à la pratique de la chirurgie, ainsi que l'attestaient leurs enseignes peinturlurées. Scaramouche, en se promenant sur le port, admirait la belle tenue des galères du pape, lorsqu'il aperçut, assis sur une pierre, deux esclaves turcs qui comptaient une somme d'argent.

— Voilà certainement, pensait-il, une fortune dont ces mécréants ne sauraient faire un bon usage. Peut-être même est-ce un bien mal acquis, et ce serait conscience de le laisser dans ces mains impures.

Pendant qu'il faisait cette honnête et judicieuse réflexion, Scaramouche aperçut, à quelque distance derrière les deux esclaves, le morceau de toile dans lequel ils enveloppaient leur argent, et qu'un coup de vent venait d'enlever. Prompt à concevoir un projet qui eût coûté à tout autre de longues méditations, il coupe avec son couteau le devant de sa chemise et le substitue adroitement au morceau de toile. Ce qu'il avait prévu ne manqua point d'arriver. Les Turcs, après avoir contemplé, caressé, compté et recompté le magot, se mettent à la recherche de l'enveloppe, et, sans se douter le moins du monde de la supercherie, entortillent leur cher trésor dans le pan de la che-

mise de Scaramouche. Ce dernier, couché au soleil, à quelques pas des deux esclaves, ne perdait pas un seul de leurs mouvements.

Dès qu'il les voit se disposer à s'éloigner, il se lève et court après eux en criant :

— Je suis assassiné ! ils m'ont volé ! Justice ! justice ! Au voleur !

Des sbires accourent ; ils arrêtent, dans la crainte de se tromper, le plaignant avec les accusés, et les conduisent devant le juge, qui les somme de s'expliquer. Alors Scaramouche raconte comment les deux esclaves, profitant de son sommeil, lui ont dérobé son argent enveloppé dans un pan de sa chemise ; il fait remarquer qu'il existe parité de tissu entre la chemise et l'enveloppe, et que celle-ci s'adapte exactement à la solution de continuité de celle-là. Les esclaves, abasourdis par de tels arguments, perdent la tête et battent la campagne, ce qui arrive à plus d'un innocent en présence de la justice.

Bref, les volés sont condamnés à rendre l'argent, et à être bâtonnés comme voleurs par-dessus le marché.

Scaramouche, persuadé qu'il venait de gagner les indulgences en remportant cette victoire sur les infidèles, ne songea plus qu'à faire un emploi convenable d'un bien si légitimement acquis : il se ressouvint alors qu'il était de noble origine et commença par acheter un galant habit de gentilhomme : puis, ne voyant plus rien à Civita-Vecchia qui valût la peine d'être visité, il se mit en route pour Ancône.

IV

IEN mal acquis ne profite jamais, » dit la sagesse des nations. C'était parfaitement vrai du temps de Scaramouche, si l'on en juge par ce qui lui advint sur la route de Civita-Vecchia à Ancône. Aujourd'hui c'est différent, bon nombre de fortunes d'une origine véreuse n'en sont pas moins très solides. Scaramouche avait en outre deux grands défauts : il était bavard et gourmand. Pour charmer les ennuis du voyage, il se mit à

raconter à son valet, — car il s'était fait cadeau d'un valet en même temps que d'un habit, — le bon tour qu'il avait joué aux deux esclaves turcs. Dieu sait s'il se rengorgea lorsqu'il vit son auditeur, ravi, en extase, tomber à ses genoux en le proclamant le plus ingénieux fripon de toutes les parties connues du monde ! Son appétit fut tellement aiguillonné par la joie d'un succès si flatteur, qu'à peine entré dans l'hôtellerie où il devait passer la nuit, il se fit servir un souper dont se fussent contentés quatre cardinaux.

Après s'être bien repu et avoir bu à proportion, il s'alla coucher et s'endormit d'un sommeil si profond que vingt coups de canon n'auraient pu l'interrompre, et si bruyant que cette nuit-là, du haut en bas de la maison, il fut impossible aux voyageurs de goûter un instant de repos. Le valet de notre dormeur, ne pouvant parvenir à fermer l'œil, conçut et exécuta le projet d'aller

chercher un gîte plus tranquille ; on n'a jamais su de quel côté. Grande fut la contrariété de Scaramouche lorsque le lendemain matin, il se trouva seul dans sa chambre, n'ayant personne pour l'habiller, mais ce fut bien pis quand il eut reconnu que son argent et son habit de gentilhomme avaient disparu en même temps que le valet. Son désespoir éclata en cris et en sanglots, à tel point que l'hôte, ému jusqu'au fond de l'âme, le couvrit de quelques vieilles nippes, auxquelles il ajouta un morceau de pain et deux ou trois pièces de menue monnaie. Les aubergistes se laissent rarement entraîner à de telles générosités; mais peut-être celui-ci avait-il écorché tant de voyageurs qu'il n'était pas fâché de saisir une occasion de mettre sa conscience en repos en s'imposant comme pénitence cette sorte de restitution. Scaramouche, pénétré de reconnaissance, quitta l'hôtellerie en comblant de bénédictions son bienfaiteur et en faisant passer d'un dres-

soir dans sa poche une petite tasse d'argent qu'il tenait à emporter sans doute comme souvenir.

V

la suite d'un fâcheux quiproquo qui lui valut la bastonnade, huit jours de galère et quelques pièces d'argent comme indemnité, Scaramouche put remplacer la friperie de l'aubergiste par un vêtement plus convenable, et se rendit à Fano, petite ville de la Romagne. Le premier jour, son temps fut agréablement employé à visiter, dans cette petite cité de quelques milliers d'âmes, un nombre considérable d'églises et de couvents; mais ventre affamé n'a pas plus d'yeux que d'oreilles. Le lendemain, Scara-

mouche eût donné pour un plat de macaroni la muraille en briques dont la ville est ceinte, l'arc de triomphe érigé en l'honneur d'Auguste et toutes les peintures de la cathédrale.

Après avoir payé de sa dernière monnaie un fort maigre déjeuner, il se mit à envisager, non sans pousser de profonds soupirs, la vie de cruelle abstinence qui allait forcément commencer pour lui ; son cerveau, si fertile en expédients, ne lui suggérait aucun moyen d'écarter ce calice d'amertume, lorsque son attention se prêta machinalement d'abord, puis avec le plus vif intérêt, à l'entretien de deux bourgeois qui devisaient de comédie et de comédiens. La troupe qui desservait Fano était, disaient-ils, en plein état de désorganisation, et tous les membres en allaient être réduits à la plus profonde misère. Que lui manquait-il ? Un talent, ce qu'on nomme aujourd'hui une étoile.

— *Per Dios!* fit Scaramouche, à qui vint une inspiration subite, voilà mon affaire ; ces pauvres gens ne mourront pas de faim ni moi non plus.

Chose étrange que le hasard ! Que notre héros eût été absorbé par la digestion d'un copieux repas ou que les deux bourgeois eussent choisi un autre endroit pour leur conversation, Tiberio Fiorelli serait resté Tiberio Fiorelli comme devant, et le fameux comédien Scaramouche n'aurait pas été, durant soixante années, la gloire du théâtre en Italie et en France.

Tiberio n'avait de sa vie eu l'idée de monter sur un théâtre ni de réciter le moindre bout de rôle ; cela ne l'empêcha point d'aller se présenter aux comédiens avec la confiance d'un homme qui aurait vieilli dans le métier. « Les comédiens le reçurent avec joie, raconte Constantini, et lui demandèrent quel rôle il prétendait jouer ; il leur répondit qu'il jouerait le comique sous le nom

de Scaramouche, et qu'il s'habillerait de telle et telle manière. Ils trouvèrent autant de bizarrerie dans le nom que dans l'habit : et c'était avec raison que ce personnage leur parut extraordinaire, puisque Scaramouche a été, dans son genre, un original qui n'a point eu de copie jusqu'à présent et qui n'en aura peut-être jamais. On lui demanda encore dans quelle pièce il voulait jouer ; il choisit le *Festin de Pierre*, qu'il estimait sur toutes les autres comédies, à cause du repas qu'on y fait.

« Cette pièce fut donc annoncée avec un acteur nouveau. La curiosité y attira une grande foule, et Scaramouche, ayant parfaitement réussi dans le cours de la pièce, fit encore si bien son devoir au repas, qu'il pensa crever au milieu des applaudissements. »

Telle fut l'entrée de notre héros dans la carrière. Le succès fut si fructueux que dans la seconde représentation, au lieu des œufs

durs dont il lui avait fallu se contenter à la première, il émerveilla les spectateurs en dévorant un gros poulet d'Inde, deux perdreaux et une tourte de pigeonneaux. Bref, le public afflua dans la salle, la caisse se remplit, les comédiens firent honneur à leurs affaires, et Scaramouche, dont la réputation grandit de jour en jour, ne se vit plus exposé à souffrir d'une abstinence pour laquelle ne l'avait point fait la nature.

VI

La troupe de Scaramouche, après avoir cueilli force lauriers et récolté non moins d'argent, quitta Fano pour se rendre à Mantoue. Comme, à cette époque, il n'y avait pas encore eu de bataille de Solferino, l'Italie se trouvait divisée en un grand nombre de petits Etats qui n'en étaient ni plus forts ni plus tranquilles. Mantoue était alors la capitale d'un duché où régnait, depuis le XVIe siècle, la famille des Gonzague. Cette

ville, fière d'avoir vu naître Virgile dans ses environs, était déjà remarquable par le nombre et la beauté de ses édifices ; on y admirait surtout la cathédrale et la résidence des ducs, nommée palais du T, à cause de sa structure.

Lorsque les comédiens arrivèrent à Mantoue, le duché était gouverné par un jeune prince, ami du plaisir et généreux, qui leur fit le plus gracieux accueil; mais ses préférences furent bien vite acquises à Scaramouche, qu'il combla de faveurs et de libéralités. Celui-ci, on le pense bien, ne se fit pas scrupule d'user et même d'abuser du bon vouloir que lui témoignait le duc : il avait, du reste, cela de commun avec une autre variété de comédiens connus sous le nom de courtisans. Un jour qu'il était allé saluer le jeune prince, la conversation tomba sur l'opportunité de renouveler un répertoire que le public savait déjà par cœur.

— Ah ! monseigneur, ce serait sans doute

à souhaiter pour nous aussi bien que pour le public, mais...

— Je comprends, les pièces vous manquent.

— Au contraire, monseigneur ; j'en ai même une qui mijote en ce moment dans mon cerveau, et sur laquelle je fonderais les plus belles espérances, si...

— Voyons, explique-toi ; s'il y a un obstacle et que je puisse le lever. .

— Ah ! certes, Votre Altesse le peut... Enfin ce n'est pas la pièce qui manque, c'est l'habit.

— Eh ! que ne le disais-tu tout de suite ? Je vais donner ordre à l'intendant de ma garde-robe de te prêter celui que tu choisiras toi-même.

Scaramouche choisit modestement un magnifique habit de velours noir, tout parsemé de perles de la plus belle eau. La pièce fut promptement apprise, répétée et jouée. Au moment où Scaramouche, paraissant sur la

scène, vêtu de son riche costume, était salué par les applaudissements unanimes du public ébloui. l'acteur qui lui donnait la réplique se mit à dire :

— Il faut qu'un grand prince t'ait prêté cet habit !

— Qu'appelles-tu prêté? répliqua Scaramouche ; prends-tu, maraud, un prince pour un fripier? Dis plutôt qu'il me l'a donné, et tu parleras sagement.

Le prince rit beaucoup, et l'habit ne rentra point dans sa garde-robe.

Une autre fois, Scaramouche sollicita du duc un très beau harnais, qui lui fut accordé sur-le-champ. On rit beaucoup de cette bizarre fantaisie d'un homme qui n'avait point de monture ; mais, à quelque temps de là, Scaramouche, ayant loué un âne, lui mit le précieux harnais, monta dessus, vêtu de son bel habit de velours, et se plaça, ainsi équipé, sur le passage du prince.

— Que signifie cette extravagance ! lui de-

manda le duc en fronçant légèrement le sourcil.

Scaramouche fit une de ces contorsions dont il possédait seul le secret :

— Monseigneur, répondit-il, je n'ai point voulu laisser échapper cette occasion de montrer à chacun les riches présents dont Votre Altesse m'a honoré. Si j'avais eu assez d'argent, je n'aurais pas manqué d'acheter un beau cheval pour correspondre avec la magnificence du harnais.

Le même jour, par ordre du prince, Scaramouche recevait des mains du grand écuyer un des plus beaux chevaux de l'écurie ducale. Le lendemain, cheval et harnais étaient vendus à un seigneur de la cour. Le duc ne put s'empêcher d'en témoigner du mécontentement à son comédien favori.

— Ah! prince, répondit Tiberio avec une parfaite bonhomie, ne me grondez point pour une faute commise uniquement dans l'intérêt de vos plaisirs. Si j'avais gardé ce cheval frin-

gant, je me serais infailliblement estropié quelque membre ou même cassé le cou, et cela n'aurait pas manqué de faire de la peine à Votre Altesse.

Adoré du public, choyé par le duc, Scaramouche pouvait vivre longtemps heureux à Mantoue : mais, par une singularité commune à tous ceux que la nature a faits voyageurs, il se lassait d'être bien aussi vite qu'il s'ennuyait d'être mal. Ce ne fut pas toutefois sans un grand déplaisir que le prince qui l'avait si libéralement traité le laissa partir pour Bologne.

VII

ANS ce temps-là, Bologne était, pendant le carême, le rendez-vous des comédiens. Scaramouche s'y trouva donc en nombreuse compagnie de camarades. Comme il jouissait déjà d'une grande réputation et que cette réputation était méritée, il se vit bientôt recherché de tous ceux qui avaient du talent; quant aux autres ils se vengèrent de sa supériorité en le critiquant et en le dénigrant.

L'envie a été et sera toujours la consolation des nullités. Le théâtre étant fermé, Scaramouche n'eut d'abord d'autre distraction que de visiter les curiosités de la ville, qui ne manquait du reste ni d'églises remarquables ni de belles peintures; mais bientôt il chercha dans la foule au milieu de laquelle il circulait chaque jour, d'autres sujets d'admiration. Il était trop fin connaisseur pour ne pas rendre justice à la beauté des Bolonaises en général, mais l'une d'elles lui toucha plus particulièrement le cœur.

Scaramouche n'eut point affaire à une ingrate. Des deux parts, on s'aima, on s'en fit l'aveu, et l'on mit son bonheur à se répéter cet aveu, tous les soirs, dans une promenade au clair de lune. La dame y faisait bien quelque façon : se promener dans les rues à des heures indues, malgré les rigoureuses défenses de la police ! à quels dangers ne s'exposait-elle pas ? Scaramouche, pour toute réponse, lui montrait son épée, et les pre-

menades n'en allaient pas moins leur train. Un soir pourtant, les deux amoureux furent surpris par une douzaine de sbires que le grand prévôt commandait en personne. Scaramouche ne tira point son épée, mais il tira de sa bourse une dizaine de pistoles, qui lui épargnèrent le désagrément d'aller coucher en prison avec sa maîtresse. Ce fut pour lui un grand crève-cœur, car il était fort attaché à son argent : aussi jura-t-il de se venger du grand prévôt. L'occasion ne se fit pas attendre.

Un jour de grande fête, notre prévôt, à la tête de ses archers, se rendit à la messe solennelle qu'on célébrait à Notre-Dame-de-la-Mort. Scaramouche le suivit, armé d'une paire de ciseaux, s'approcha de lui au moment où il était serré par la foule, coupa, avec une dextérité d'escamoteur, les boutons de vermeil qui décoraient son manteau d'écarlate, et disparut de l'église sans avoir été remarqué de personne. Le grand prévôt

n'avait rien senti; ce fut au logis seulement qu'il s'aperçut de l'absence de ses boutons. Au lieu de s'extasier sur le sang-froid et sur l'adresse du voleur, il eut le mauvais goût d'entrer dans une violente colère. Faute d'indications précises, il fit arrêter tous les coupeurs de bourse de Bologne : les uns furent fouettés, les autres envoyés aux galères. Tous, pour un méfait ou pour un autre, avaient certainement mérité leur sort et peut-être pis; mais le grand prévôt n'eût jamais songé à se signaler par ce grand acte de justice, si on ne lui avait pas volé ses boutons.

Cependant Scaramouche ne se croyait pas suffisamment vengé: il avait les boutons, il lui fallait le manteau. Ayant appris un matin que le grand prévôt, parti de bonne heure pour une expédition, ne devait pas rentrer chez lui de la journée, il alla se présenter hardiment dans la maison de cet officier et demanda à parler à la maîtresse du

logis. Les boutons dans une main, il s'annonça comme tailleur en brandissant de l'autre main une paire de grands ciseaux, insignes de la profession. Il venait, disait-il, par ordre de monsieur, prendre le manteau pour y recoudre les boutons, qu'on venait enfin de retrouver. La bonne dame était à cent lieues de se douter du stratagème ; elle ne balança pas un instant à livrer le manteau. Scaramouche triomphant n'eut rien de plus pressé que d'aller raconter cette prouesse à sa dulcinée ; ils en rirent tous deux de bon cœur. Mais, le premier accès de gaieté calmé, Scaramouche fit cette réflexion : que la discrétion n'est point la vertu favorite des filles d'Ève, et qu'il venait de confier à l'une d'elles un secret qui pouvait le conduire à faire sur mer un voyage de peu d'agrément. Il crut se rappeler aussi que tranchant du grand seigneur, en paroles du moins, il avait prodigué à la belle de magnifiques promesses qui étaient encore à réaliser. Il en con-

clut que Bologne ne lui offrait plus aucune sécurité, et que la prudence lui conseillait d'en sortir au plus vite : c'est ce qu'il fit dès le même soir.

VIII

CARAMOUCHE, soit que l'occasion lui manquât d'entrer dans une nouvelle troupe, soit que son humeur vagabonde eût repris le dessus, sembla, pendant quelque temps, avoir oublié ses succès et négligea la profession de comédien pour se donner le plaisir de chercher aventure.

Peu après son départ de Bologne, nous le rencontrons à Florence ; là il va offrir ses services au grand-duc, sous le nom de Fredonnelli, comme musicien du vice-roi de Naples. Singulier musicien en présence

d'un amateur non moins étrange ! Scaramouche se met à chanter, avec force lazzis et grimaces, deux morceaux de sa composition, dans lesquels il intercale tantôt les braiements de l'âne, tantôt les miaulements du chat... et le grand-duc, transporté, extasié, de se jeter dans les bras de l'artiste, en jurant que, de sa vie, il n'avait éprouvé un plaisir si vif, une émotion si complète. Les embrassades peu difficiles du prince flattèrent beaucoup l'amour-propre du prétendu Fredonnelli ; mais ce qui le charma encore davantage, ce fut le don d'une bourse contenant cent pistoles, accompagnée de lettres de recommandation. Scaramouche resta si peu de temps à Florence, qu'il ne nous a rien transmis de ses impressions pendant son séjour dans cette ville ; cependant, de tous les endroits qu'il avait visités, à l'exception de Rome, c'était assurément le plus remarquable.

Un voyageur, qui a visité la noble Firenze

à cette même époque, s'exprime ainsi : « C'est une ville si belle, si bien bâtie, que Charles-Quint disait qu'on ne devrait la faire voir que dans les jours de fête. Elle surpasse les autres cités d'Italie par la grandeur de ses rues, la magnificence de ses palais, les ornements de ses églises, la beauté de ses édifices, de ses places, de ses fontaines et de ses statues. Elle s'élève dans une plaine environnée de montagnes; son circuit est de cinq milles et renferme cent mille habitants. J'y allai voir la collégiale de Saint-Laurent, que quatorze colonnes divisent en trois nefs. Là est la chapelle ducale; là s'arrêtent les voyageurs devant six tombeaux, dont quatre seulement sont finis, quoiqu'on y travaille depuis quatre-vingt-dix ans. On y voit six statues de Michel-Ange Buonarotti, et de trois de ses meilleurs disciples. La cathédrale présente une superbe façade de marbre de diverses couleurs; parmi d'innombrables statues, on distingue celles d'Adam, d'Ève,

du Christ et du père Eternel. Dans l'église de Saint-Jean, on admire les tombeaux de plusieurs papes florentins. Je vis la statue équestre de Cosme de Médicis et la fontaine du Géant, entourée de douze statues de bronze. Il serait trop long, je ne dis pas de décrire, mais d'indiquer les belles choses qui abondent dans cette ville ; il vaut mieux n'en point parler que d'en donner une idée imparfaite. »

Telle était aussi peut-être la manière de voir de Scaramouche, et c'est à ce motif qu'il faut attribuer son silence. Quoi qu'il en soit, nous allons quitter Florence avec lui et suivre sur la route de Livourne ce chrétien errant.

IX

Sur la route de Florence à Livourne, Scaramouche rencontra deux voyageurs avec lesquels il lia conversation pour égayer les ennuis de la route. En apprenant que ses deux compagnons, nommés Aaron et Merdacayæ, étaient des marchands juifs établis à Livourne, Tiberio conçut aussitôt le projet de se rendre et de séjourner dans cette ville, sans bourse délier, jusqu'au moment de s'embarquer pour Naples.

— Je suis Portugais, dit-il aux deux négociants; mon nom est Pedro Castillo, et mon

père, don Juan Castillo, ne m'a transmis, en fait de qualité, que celle d'honnête homme, qu'il possédait au plus haut degré. Mes parents habitaient Lisbonne, où ils vivaient ostensiblement en chrétiens, mais secrètement comme de véritables juifs qu'ils étaient. Aujourd'hui je suis orphelin, et je me rends à Livourne dams le but de me déclarer juif. J'ai du reste, et j'en remercie le ciel, encore assez de bien pour vivre honorablement.

Cette petite histoire fut contée avec un tel accent de vérité, que la pensée ne vint même pas aux marchands d'en suspecter le moindre détail. Ils encouragèrent vivement le prétendu Pedro Castillo à persévérer dans son dessein de se déclarer juif, ils lui donnèrent même le conseil de changer de nom. Scaramouche répondit que là-dessus il s'en remettait entièrement à eux, et qu'il regardait comme le plus heureux jour de sa vie celui où sa bonne étoile l'avait envoyé sur le chemin de deux israélites si recommanda-

bles. Aaron et Merdacayæ passèrent en revue tous les noms de l'Ancien Testament : ils s'arrêtèrent à celui de Benjamin pour lequel Scaramouche se dépouilla sans peine du pseudonyme de Pedro. Dans la joie d'avoir fait une si précieuse recrue, ils résolurent de défrayer Benjamin jusqu'à Livourne ; mais Benjamin savait trop son monde pour se rendre sans un long combat de politesse et de civilité, encore ne le fit-il pas sans protester qu'il entendait bien compter avec eux à la fin du voyage.

Aaron voulut pousser plus loin la générosité ; sous prétexte que n'étant point marié, il pouvait disposer d'une partie de sa maison, il offrit de loger Benjamin pendant son séjour à Livourne. Cette offre répondait trop bien au vœu de Scaramouche pour ne pas être acceptée ; cependant il jugea convenable de demander, au moins pour la forme, quel prix ce logement lui coûterait par jour. Aaron, dont l'intention n'avait pas été d'abord de

mettre Benjamin à contribution, sentit se réveiller, à cette demande, l'instinct de sa race, et, sans hésitation, il fixa un prix assez élevé pour que, en toute autre circonstance, son esprit mercantile en eût été satisfait. Scaramouche, qui se voyait dans l'impossibilité même de marchander, ne put dissimuler une légère grimace ; mais il se promit bien de ne pas laisser en cette affaire le dernier mot à son nouvel ami.

Livourne, à l'époque où Tiberio Fiorelli y fit son entrée, était ce qu'elle est encore aujourd'hui : une ville de négoce et de trafic. On y remarquait surtout le *Ghetto*, ce quartier des juifs, dont la physionomie n'a point changé depuis deux siècles et demi, et que Mme Figuier, après l'avoir visité récemment, dépeint avec une admirable vérité dans *l'Italie d'après nature* : « Au *Ghetto* de Livourne, les rues ne servent pas seulement de boutiques, mais d'atelier, de cuisine, de basse-cour, de lavoirs et d'écurie. Dès le point du

jour, les juifs abandonnant leur maison obscure, émigrent sur les trottoirs. C'est là que la mère peigne et débarbouille ses enfants, que la ménagère fait cuire le repas de la famille, et que la jeune fille lisse son opulente chevelure. C'est dans la rue même que le forgeron établit son enclume, que le cordonnier tire son alène, que la fruitière entasse ses salades, que les vieilles femmes plument les volailles et que les enfants barbotent au milieu des canards. Les pigeons descendus des toits et les poules venues des faubourgs becquètent leur nourriture sur le bord du ruisseau. Des ânes, attachés le long des murs, mâchonnent quelques brins d'herbe sèche.

« Partout des chiffons, des morceaux de verre et des débris de feuilles s'amoncèlent en amas informes, devant lesquels des vieillards accroupis cherchent et trouvent sans cesse de quoi augmenter leur ténébreux trésor. Les épluchures de fruits et de légumes

jonchent le sol, le crin et la laine se pelotent en boule dans les angles : la paille croupit dans l'eau : les plumes des volatiles s'élèvent en lourds flocons ; la boue est épaisse et l'air fétide. C'est un entassement inextricable de gens et d'objets. On voit des êtres contrefaits et hideux ramper dans la fange, comme des couleuvres, et des filles belles comme les vierges de Murillo, pauvres filles nées sur un fumier, sourire aux passants en les regardant de leurs yeux veloutés.

« Il serait impossible de passer en voiture au *Ghetto*, non parce que les rues sont étroites, mais parce qu'elles sont si encombrées, qu'il est déjà difficile d'y circuler à pied. Les façades des maisons ne sont pas moins étrangement mises à contribution que les rues : elles servent de porte-manteaux ; sur des cordes tendues d'une fenêtre à l'autre, sont accrochées toutes les nippes de la famille. Les ménagères font-elles la lessive chaque jour ? Quoi qu'il en soit, les cordes

sont éternellement couvertes de linge en train de sécher. Rien n'est plus désagréable à l'œil que ces hardes suspendues en plein air: on dirait que les maisons sont habillées de lambeaux.

« Le *Ghetto* ressemble donc à une interminable friperie. Il est vrai que de temps en temps on découvre au milieu de ces lambeaux quelques fragments d'architecture. Çà et là, entre des chemises et un drap de lit, ou bien à travers une escouade de bas troués, apparait un balcon aux fines arabesques. Ce travail exquis, qui remonte au moyen âge, est une merveille, mais la rouille et la poussière y sont incrustées en couches si épaisses qu'on a de la peine à distinguer le détail des ciselures, et l'on ne comprend pas que ces élégants balcons soient encore debout, ainsi abandonnés aux morsures du temps. »

Tel était également, au dix-septième siècle, le quartier où Scaramouche accepta un

logement chez le juif Aaron, en se promettant bien de ne point payer le prix convenu. Le matin, il allait sur le port s'informer si quelque bâtiment se préparait à faire voile pour Naples. Le reste de son temps était assez désagréablement employé à écouter des rabbins, amis d'Aaron, qui le pressaient de venir à la synagogue. Enfin une tartane se mit en partance : Scaramouche s'empressa d'y arrêter sa place. Mais, s'il prétendait s'affranchir de l'obligation de payer son hôte, ce n'était pas en lui laissant pour nantissement sa valise. Grave sujet de méditation pour Tiberio, qui finit par s'en tirer à son honneur, je veux dire à l'honneur de son esprit inventif ; car le procédé dont il usa n'était rien moins qu'honorable, et s'il eût vécu de nos jours, il est probable qu'un tribunal de police correctionnelle eût retardé de quelques mois son voyage à Naples. Il alla effrontément trouver l'inquisiteur.

— Révérend père, lui dit-il avec cet

accent de vérité qu'il savait mettre dans tous ses rôles, j'ai pris logement chez un juif nommé Aaron ; cet usurier, maudit de Dieu, et son cousin Merdacayæ ont employé l'astuce, la fraude et les menaces pour me faire embrasser leur religion, à ce point que je n'ose retourner chez eux dans la crainte qu'ils ne m'enferment. Cependant j'ai arrêté ma place dans une tartane qui va à Naples, où je suis attendu; voici les lettres du grand-duc, qui prouveront à votre révérence que je ne suis pas homme à en imposer.

Ici Scaramouche jugea à propos de tremper sa voix de quelques larmes.

— Croiriez-vous, révérend père, que ces fripons, dont l'âme est gonflée d'iniquité, ont la cruauté de retenir mes effets et qu'ils poussent l'indélicatesse jusqu'à me refuser le remboursement de l'argent que j'ai dépensé pour les défrayer de Florence à Livourne.

Attendri par les larmes du plaignant, influencé par les lettres du grand-duc, et séduit surtout par le plaisir de prendre deux juifs en faute, l'inquisiteur envoya sur-le-champ chercher Aaron et Merdacaye. S'ils furent surpris, on peut le croire ; mais le juge, prévenu, ne voulut voir dans cette surprise qu'un jeu concerté et montrant jusqu'à l'évidence la mauvaise foi des accusés. Aussi la cause était-elle entendue avant que les deux marchands eussent commencé leur défense ; ils furent condamnés non seulement à restituer la valise, mais encore à rembourser dix pistoles d'Espagne, montant des frais de leur voyage, que Scaramouche prétendait avoir payés.

Je n'étonnerai personne en disant que Merdacaye et Aaron appelèrent toutes les foudres du ciel sur leur cher Benjamin et sur la tartane qui le portait à Naples ; mais le ciel, qui sans doute n'entendait point priver la comédie italienne de l'éminent artiste qui

devait faire sa gloire, ne s'ouvrit point pour donner passage au plus petit carreau. Un vent favorable ne cessa d'enfler la voile triangulaire de la tartane, et Scaramouche n'eut d'autre mésaventure que de se voir exposé à mourir de faim : il avait oublié d'embarquer des vivres.

X

OINT de vivres, et l'on sait quel estomac était celui de notre Tiberio ! Mais la tartane avait à peine quitté le port, que déjà le voyageur était hors de toute inquiétude : il venait de remarquer parmi les passagers deux religieux, affligés de physionomies encourageantes et qui semblaient destinés à devenir ses pères nourriciers. Pouvait-il douter du succès, lui qui avait triomphé de deux juifs ?

Prenant donc l'air béat d'un homme qui n'a de souci que celui de son salut, il commence à réciter les litanies des saints; ses

yeux en l'air et sa voix doucereuse attirent tout d'abord l'attention des passagers, et particulièrement celle des deux pères. Après les litanies, vient le *Credo*, après le *Credo* le *Salve*, après le *Salve* le *De profundis*. Ainsi se passe toute la matinée : Scaramouche, à genoux sur le tillac, la tête pieusement tournée vers le ciel, ne cesse de réciter que pour chanter, et de chanter que pour réciter. L'admiration est générale, mais elle est silencieuse, ce qui ne fait pas du tout l'affaire du dévot personnage.

— Oh ! oh ! marmotte-t-il à part lui, est-ce qu'on va me laisser jouer longtemps cette comédie ? Aurais-je donc éraillé en pure perte le timbre de ma voix et les genoux de mon haut-de-chausse ? Et pourtant il faut que je continue ; je me suis trop avancé pour reculer : allons, un peu de courage !

Il s'applique alors à dire le *Confiteor* de sa voix la plus émue ; sa poitrine résonne sous les coups redoublés de son poing, et chacun

de ces coups en fait jaillir un formidable *Meâ culpâ*. Enfin un des religieux s'approche ; il était temps, Scaramouche se sentait défaillir. Les yeux modestement baissés devant le bon père, qui le louait de professer une dévotion si fervente, il répond d'un ton pathétique :

— Hélas ! mon révérend, je suis un grand pécheur, et toute ma vie, passée dans la prière, ne suffirait point à laver les souillures de mon âme.

— Peut-on, sans être indiscret, dit le regieux, vous demander quel est votre nom et dans quel pays vous êtes né ?

— Je suis, répond Scaramouche, fils d'un gentilhomme napolitain, âgé de quatre-vingts ans ; mon père possède environ cent mille écus de bien. A la suite d'une longue maladie qui a failli me faire perdre la vie, cet excellent père, dont je suis l'unique affection comme le seul héritier, m'a voué au grand saint Antoine de Padoue ;

il a promis au ciel que j'irais à Padoue et que j'en reviendrais en demandant l'aumône. J'accomplis donc le vœu paternel, quoiqu'il me coûte beaucoup, je l'avoue, de vivre des charités d'autrui, lorsque j'ai le désir et le pouvoir d'être généreux moi-même.

Cette histoire, débitée avec componction, charma le bon père et tous les autres passagers, qui, pour mieux entendre, s'étaient enguirlandés en cercle autour de Scaramouche; l'admiration monta aux nues quand il ajouta que son dessein était d'entrer en religion, aussitôt arrivé à Naples, pour reconnaître la grâce que Dieu lui avait accordée en lui donnant le temps de faire pénitence.

Tout à coup la cloche annonça l'heure du dîner. Les passagers étalèrent leurs provisions, qui sur des bancs, qui sur des coffres; le tillac ressemblait à un vaste réfectoire. Un marinier s'empressa de servir le repas

des deux religieux : ce ne devait pas être le plus frugal de tous, à en juger par l'aspect et par le fumet.

Les yeux de Scaramouche s'alanguissaient avec ferveur sur un spectacle si attrayant ; mais cela ne suffisait pas à son estomac, et la vue de tant d'abondance n'avait d'autre résultat que de lui faire venir l'eau à la bouche. Mais bientôt il se manifesta sur le pont un mouvement qui acheva de lui dérider le visage, chacun des passagers vint l'inviter gracieusement à partager son dîner, les deux religieux ne se montrèrent pas les moins empressés ; si bien que, après s'être cru trop pauvre, Tiberio se trouva trop riche. Faire un choix devenait chose embarrassante et délicate ; il fallait à la fois se décider pour la table la mieux servie et ne mécontenter personne.

— J'accepte l'invitation des révérends pères, dit-il enfin, les yeux humblement baissés, afin de ne point tomber dans le

péché de sensualité et de prendre l'habitude de leur ordinaire, qui dans peu sera le mien.

Cette sage réponse excita l'admiration de toute l'assistance; mais ce qu'on n'admira pas moins, ce fut la promptitude avec laquelle Scaramouche faisait le vide dans les plats abondamment garnis dont se composait le menu des religieux; ceux-ci restaient plongés dans un tel ébahissement qu'ils oubliaient de manger; lorsqu'ils y pensèrent, il était un peu tard: l'invité avait tout dévoré. Tiberio se leva de table, les larmes aux yeux et les mains au ciel; les bons pères se consolèrent de leur abstinence forcée en songeant qu'il pleurait ainsi de la joie d'être tombé en de si bonnes mains. La vérité est qu'il pleurait du chagrin de voir desservir d'une table voisine un chapon gras, qu'il eût envoyé volontiers tenir compagnie au diner de ses hôtes.

Ce qui enchanta par-dessus tout nos reli-

gieux, ce fut la ferme résolution qu'afficha le pèlerin de faire une donation de tous ses biens à leur couvent aussitôt après la mort de son père, condamné depuis longtemps par les médecins. Aussi la conversation devint-elle tout à fait intime comme entre des amis de vieille date. Un des religieux raconta qu'il tenait du pape un crucifix d'or des plus précieux, non seulement par sa valeur intrinsèque, laquelle était au moins de cinquante pistoles, mais encore par sa vertu spéciale de chasser les démons.

Deux problèmes à résoudre se présentèrent sur-le-champ à l'esprit de Scaramouche : le révérend était-il en ce moment porteur du crucifix ? ne serait-il pas possible de lui épargner la peine de le porter plus loin ? La solution ne se fit pas attendre, et nous devons convenir qu'en cette circonstance notre voyageur fit aussi bon marché des égards dus aux choses saintes que du respect dû aux lois de la propriété. Nous ne sau-

rions en tout cas décider pourquoi il attachait tant de prix à la possession de ce merveilleux objet, si c'était pour la vertu que lui avait communiquée la bénédiction du saint-père ou pour sa valeur réelle de cinquante pistoles. Ce n'est point notre affaire d'ailleurs. Historien fidèle, bornons-nous à narrer les faits ; chacun de nos lecteurs sera libre d'en apprécier les motifs à son point de vue.

Scaramouche se trouva donc soudainement pris d'une attaque effrayante ; il tomba sur le pont, ses yeux dilatés roulèrent affreusement dans leur orbite, ses lèvres s'émaillèrent de filets d'écume, les grimaces les plus effroyables contorsionnaient sans interruption son visage. Nos religieux eurent bien vite reconnu qu'ils avaient affaire à un possédé. Le propriétaire du crucifix se hâta de le tirer de sa robe, où il le tenait soigneusement caché, et de le poser sur l'estomac du patient. Les convulsions n'en devinrent

d'abord que plus terribles ; mais peu à peu le calme revint, le visage se rasséréna : enfin un grand soupir de soulagement s'exhala de la poitrine du possédé, et aussi de celles des passagers, que cette scène avait frappés de stupeur.

La vertu du crucifix était désormais hors de doute. Scaramouche ne pouvait se lasser de le porter à ses lèvres, ce qui lui permettait de vérifier, de son côté, en le soupesant de la main, s'il avait réellement la valeur que lui avait attribuée son possesseur. Satisfait de l'examen, il se mit à raconter les tours que ne cessait de lui jouer le malin démon qui avait élu domicile dans son pauvre corps: comme quoi il s'était vu transporté par lui sur la pointe d'un clocher, et comment un jeûne forcé de quinze jours avait suivi cette périlleuse ascension. Bref, il obtint, non sans peine, qu'on lui laissât le miraculeux talisman sur la poitrine jusqu'à la fin du voyage.

Lorsque la tartane arriva en vue de Naples, ce fut un vrai tohu-bohu sur le tillac: les passagers, apercevant les chaloupes qui venaient au-devant d'eux pour les débarquer, se ruèrent à la recherche de leurs bagages. Dans cette poussée générale, Scaramouche, qui n'avait à prendre que sa valise, se glissa, inaperçu, de la tartane dans une chaloupe, paya généreusement le patron, qui fit force de rames, et sauta à terre longtemps avant tous les autres passagers. Les deux religieux furent grandement mortifiés, on peut le croire, en constatant que, dans son empressement à gagner Naples, leur protégé avait complétement oublié de leur rendre le crucifix.

XI

OIR Naples et puis mourir! » Les aspirations de Scaramouche allaient au delà : Voir Naples, y bien vivre, et puis voir autre chose. Quant à jouer la comédie, il commença par n'y pas songer le moins du monde. Le chiffre de ses économies était respectable, si la source ne l'était guère ; il se mit en devoir de les dépenser aussi lestement qu'il les avait conquises. Sa gentilhommerie ne pouvait raisonnablement se passer de brode-

ries, d'équipages ni de valets ; il se procura, dès le premier jour, de magnifiques habits, un riche carrosse et deux estafiers, à quoi il ajouta une maîtresse, qu'il eut soin de renouveler toutes les vingt-quatre heures, afin de jeter quelque variété dans son existence. Ces dispositions prises, il mena joyeusement la vie d'un grand seigneur, ami de la nature, des arts et surtout du plaisir. Naples lui offrait avec prodigalité de quoi satisfaire ces trois aimables penchants. « Naples, dit Mme Figuier (et cela était, il y a deux siècles, aussi vrai qu'aujourd'hui), Naples ne renfermait ni monuments ni palais ; la ville est mal bâtie, les rues sont étroites, le peuple est couvert de haillons, les femmes sont laides, les enfants malpropres, les marchands peu consciencieux ; la nourriture est détestable, l'eau saumâtre, le langage grossier ; les logis sont infectés d'insectes, et la campagne de brigands ; cependant Naples est le séjour le plus adorable du monde. Le secret de l'at-

traction que cette ville exerce réside dans son climat.

« L'air de Naples est tiède et caressant; il enveloppe l'esprit et le corps comme d'une ouate légère. La sensation que l'on éprouve en le respirant peut se comparer à celle que procure la douceur du miel en fondant dans la bouche... Pendant que l'âme s'amollit sous les chauds effluves de cette atmosphère alanguissante, le regard est charmé par des perspectives splendides. Naples est une fête perpétuelle pour les yeux : jamais rien de triste ni de sombre n'apparaît dans son horizon. Le ciel, la mer, les montagnes, les îles se parent de nuances joyeuses. Les rayons du soleil, le mouvement ou les reflets de la lune, font ressembler le golfe à de l'or en fusion, à un bassin de nacre ou à une nappe d'argent. La mer est d'un bleu intense, les collines sont roses ou lilas, la verdure est vigoureuse, le ciel d'un azur sans nuage. Tous ces tableaux offrent une harmonie

étrange : l'œil est ravi de leur doux éclat...»

Tiberio Fiorelli a oublié de nous décrire les lieux où se réunissait, pour voir et se faire voir, le monde élégant de l'époque : c'est une lacune d'autant plus inexplicable qu'il y passait régulièrement les plus belles heures de la journée, et que le *Pausilippe*, dont la vue majestueuse, l'air embaumé, la sérénité enivrante, la végétation suave, ont charmé, à près de deux mille ans de distance, Virgile et Mme Figuier, ne saurait avoir laissé froid et inattentif un voyageur aussi distingué que notre héros. Lorsque Scaramouche eut fini de tout voir et de tout admirer, il n'avait plus de quoi payer ses estafiers, l'avoine de ses chevaux, ni ses maîtresses ; il congédia ceux-là, fut congédié par celles-ci, et vendit son attelage, ce qui lui donna le temps de réfléchir sur le parti qu'il devait prendre.

Pendant qu'il délibérait, une troupe de comédiens vint donner des représentations

à Naples : sa planche de salut était trouvée. Les comédiens lui firent un accueil enthousiaste que ratifièrent les applaudissements non moins enthousiastes du public. On ne parla bientôt plus dans tout Naples que du nouvel acteur Scaramouche. Le duc de Satriano voulut donner à sa famille le plaisir d'entendre et d'apprécier un si beau talent ; il la réunit, avec la fleur de la noblesse napolitaine, dans son palais, où il manda le favori du public et sa troupe. Le succès fut complet : « Scaramouche, dit son biographe Mezzetin, s'attira des louanges qui, en repaissant l'esprit, auraient été capables de rassasier l'appétit de tout autre ; cependant, s'étant assis à table par un ordre exprès du duc, il s'escrima si bien contre les plats, qu'on connut bientôt que la gloire n'était pas le mets qu'il recherchait le plus. Le souper fini, les valets du duc prirent des flambeaux d'argent pour reconduire les convives jusqu'à la porte. Scaramouche se piqua de montrer

qu'il savait aussi se rendre utile : tenant un flambeau de chaque main, il descendit gravement et se fit la politesse de s'éclairer lui-même jusqu'à ce qu'il fût rentré dans son logis. Le lendemain, ayant retourné souper chez le duc, il lui dit :

— Monseigneur, je vous supplie de faire à votre argentier une verte réprimande, qu'il n'aura certes pas volée.

— Qu'a-t-il donc fait ? demanda le duc à Scaramouche, dont le visage sérieux ne laissait nullement entrevoir l'intention de dire une bouffonnerie.

— Il a manqué de vigilance, monseigneur : j'aurais pu, si je l'avais voulu, emporter hier une bonne partie de la vaisselle dont il a la surveillance ; mais je me suis contenté, pour lui donner une leçon, d'emporter une paire de flambeaux d'argent. Votre Altesse, si elle daigne m'en croire, complétera la leçon en me chargeant de lui démontrer comment on garde de si précieux objets.

Le duc trouva la plaisanterie originale, et Tiberio fut constitué gardien perpétuel des deux flambeaux ; mais, dans la crainte qu'il ne prît fantaisie à son convive de donner à l'argentier une seconde leçon, l'altesse ordonna à un estafier d'épargner à Scaramouche la peine de se reconduire en s'éclairant lui-même.

Quelque temps après, la troupe de Scaramouche alla jouer chez le duc de Castro. L'argentier de ce prince, instruit de ce qui s'était passé chez le duc de Satriano, se garda bien de fournir à notre comédien nomade une nouvelle occasion de se signaler comme professeur de surveillance.

Après une collation donnée dans le jardin, et dans laquelle il s'était montré le vaillant convive que vous connaissez, Scaramouche, costumé pour la pièce qu'il se préparait à jouer, se retira dans une allée solitaire afin d'y répéter quelques scènes nouvellement ajoutées à son rôle. Pendant qu'il essayait

ses grimaces et ses postures les plus désopilantes, deux yeux étaient braqués sur lui à travers une palissade : c'étaient justement ceux du religieux au crucifix. Le révérend père, bien convaincu qu'il ne s'exposait point à commettre d'erreur, sortit de sa cachette, s'approcha tout doucement par derrière, saisit Tiberio par le pan de son manteau, et lui demanda brusquement ce qu'il avait fait du crucifix. Le comédien eut beau feindre l'étonnement et protester qu'on le prenait pour un autre, le religieux tint bon et se mit à crier : Au voleur ! Notre voyageur, jugeant qu'il serait peu prudent de continuer une conversation entamée sur un ton si peu cordial, ne vit rien de mieux à faire que de renouveler la scène de Joseph. Lorsque les gens du duc accoururent aux cris du religieux, ils le trouvèrent seul, tenant un manteau dans ses mains, et non moins furieux que l'avait été la femme de Putiphar. Cette rencontre fut cause que la société du

duc de Castro se passa ce soir-là de comédie, et que Scaramouche, ayant pris à peine le temps de boucler sa valise, courut s'embarquer sur un vaisseau qui appareillait pour l'île de Malte.

XII

CARAMOUCHE, joyeux de se voir à l'abri de toutes poursuites, ne songea même pas à se demander ce qu'il ferait à Malte ; son industrie l'avait toujours si merveilleusement tiré d'embarras que, du moment où sa vie et sa liberté n'étaient plus menacées, le reste ne lui parut point valoir la peine qu'il s'en inquiétât. Sa physionomie et la jovialité de son humeur plurent au capitaine, qui lui offrit le couvert. Tiberio, on le sait, n'était pas homme à faire fi d'une pareille aubaine ; il usa

et abusa de l'invitation. A la même table, était admise une jeune dame espagnole d'une grande beauté. Scaramouche et son hôte Peresso — c'était le nom du capitaine — sentirent bientôt fondre les glaces de leur cœur aux brûlantes œillades de la señora Elvira. Mais celle-ci ne prêta pas une égale attention aux soupirs de ses deux sigisbées ; séduite par la taille avantageuse et les manières plaisantes de Scaramouche, ce fut sur lui qu'elle résolut de fixer son choix, secrètement néanmoins, afin de ne point s'exposer aux conséquences terribles de la jalousie du seigneur Peresso. Un soir, tandis que notre comédien, après le souper, arpentait le tillac en regardant scintiller les étoiles qu'il comparait aux yeux de la belle Espagnole, la suivante d'Elvira s'approche de lui mystérieusement et lui glisse ces mots à l'oreille :

— Seigneur cavalier, ma maitresse m'a chargée de vous dire qu'elle s'ennuyait fort toute seule dans sa cabine.

Considérant qu'après le plaisir de bien manger, il n'en est pas de plus vif que celui de distraire une beauté qui s'ennuie, Scaramouche descend inaperçu dans l'entre-pont et pénètre dans la cabine de la señora. Ils en étaient à se répéter pour la deuxième fois des protestations d'amour qui paraissaient toujours nouvelles, lorsque soudain éclata une violente bourrasque. Elvira, troublée par les sifflements du vent, le bruit des vagues et les cris des matelots, s'écrie en repoussant au loin Scaramouche :

— Retire-toi ! Nous avons offensé le ciel, et le ciel nous punit !

Puis elle tombe à genoux, se signe, récite tout ce qu'elle sait de prières, et ne s'arrête par moment que pour presser contre ses lèvres une amulette qui doit la préserver du naufrage. Quant à Scaramouche, il se tient blotti dans un coin, osant à peine respirer et faisant très piteuse mine. Cependant une accalmie succède à la bourrasque; elle gagne

aussi le cœur de l'Espagnole, qui retourne gracieusement sa tête du côté de Scaramouche, et lui dit de sa voix la plus tendre :

— Revenez, mon cœur, mon âme ; revenez, mon bien-aimé Tiberio !

Le galant ne se le fait pas dire deux fois ; mais il ne s'est pas plutôt jeté aux genoux d'Elvira, qu'un second coup de vent, plus violent que le premier, ébranle le vaisseau.

L'Espagnole, éperdue, se jette la face contre terre ; Scaramouche essaye de la rassurer ; elle se relève comme une lionne furieuse, et jette à la porte le bien-aimé en lui criant :

— Hors de ma vue, maudit ! C'est toi, réprouvé, qui attires sur nous les foudres célestes.

Tiberio remonta, très mortifié, sur le pont, où chacun travaillait à combattre les efforts de la tempête. Pour alléger le navire, qui menaçait de sombrer, le capitaine avait ordonné de jeter à la mer une partie des

bagages et des marchandises. Le coffre où s'entassaient les effets de Scaramouche avait un des premiers été lancé par-dessus le bord. Qu'on juge de sa fureur lorsque, le calme étant revenu avec le jour, il put s'apercevoir d'un désastre que sa présence eût peut-être empêché. Sa colère s'exhala en imprécations de toutes sortes contre le capitaine, auteur de sa ruine, et contre la sirène dont les séductions l'avaient éloigné du tillac, où il aurait dû rester pour veiller sur son bien.

Vivement contrarié déjà par la nécessité de sacrifier ses marchandises et cédant aux inspirations d'une jalousie trop motivée, le seigneur Peresso, d'un bond sauta, sur celui qu'il regardait comme un rival heureux, le roua de coups, et le fit déposer à terre sur un point de la côte de Sicile hérissé de rochers et désert.

Scaramouche ignorait complètement dans quel lieu il était abandonné ; partout autour de lui une terre inculte, des sites sauvages ;

pas un vestige d'habitation, pas même la trace d'un pas humain ! Il se regarda comme voué à une mort prochaine et se prit à pleurer comme un enfant. Cependant l'instinct de la conservation finit par relever son courage : il gravit une colline et parvint à un étroit plateau, d'où il put contempler avec avidité les débris d'un festin épars sur la terre, à côté de cendres encore chaudes. Tout à coup un cri de joie s'échappa de sa poitrine, il venait d'apercevoir des hommes.

C'étaient d'honnêtes pêcheurs de corail, qui l'accueillirent fraternellement et consentirent par humanité à le conduire à Palerme, moyennant une somme de dix pistoles longtemps débattue.

XIII

CARAMOUCHE se trouva donc, la bourse dégarnie, au beau milieu d'une ville où il ne connaissait personne. Ses mains avaient beau voyager d'une poche à l'autre, elles n'y rencontraient même pas, à défaut de *carlini*, la moindre croûte de pain desséchée. Comme il rêvait au moyen de sortir d'embarras, il apprit qu'une troupe de comédiens venait d'être appelée à Palerme pour donner des représentations dans le palais du vice-roi.

C'était, de toutes les planches de salut, la plus désirable pour lui. Il alla trouver sur-le-champ l'impressario de la troupe; celui-ci, touché de sa détresse, mais n'ayant jamais entendu parler de son talent de comédien, l'admit par compassion, en qualité de gagiste, à raison d'un teston par jour. Dieu sait combien de temps Scaramouche eût langui dans cette infime position; car en ce temps-là, comme de nos jours, MM. les comédiens en jouissance d'emploi n'avaient de plus grand souci que de tenir la carrière fermée à tous ceux dont le mérite aurait pu les exproprier de la faveur et des applaudissements de la foule. Mais Scaramouche avait de la chance, son chef d'emploi mourut fort à propos. Il n'eut pas plutôt paru dans un rôle à sa taille, que le public, oubliant non seulement le mort, mais encore les vivants, témoigna, par l'enthousiasme de ses bravos, qu'il l'adoptait pour son acteur favori. Devenu le premier après avoir été le dernier, il eut à subir, de

la part de ses camarades, toutes les petites misères que put leur suggérer la jalousie ; mais il n'oublia point l'hospitalité qu'il en avait reçue, et ne voulut tirer de ses envieux d'autre vengeance que de continuer à faire leur fortune.

Scaramouche employait à la promenade les loisirs assez rares du théâtre ; il aimait surtout à parcourir la campagne aux environs de Palerme, non qu'elle fût par elle-même attrayante, mais à cause des magnifiques points de vue dont il jouissait du sommet des collines. Un jour pourtant, ce fut une autre vue que celle de Bagaria ou du golfe de Castellamare qui excita son admiration. Une jeune fille, grimpée sur un fragment de rocher, essuyait ses cheveux qu'elle venait de tremper dans le ruisseau voisin. Scaramouche s'extasia d'abord à la vue de cette chevelure, noire comme l'aile d'un corbeau et si longue qu'elle traînait sur le sol, malgré la hauteur de la pierre qui servait de piédestal

à la Sicilienne. La beauté du visage répondait à celle des cheveux, et les bras étaient d'une grande pureté de forme que mettait en relief la grâce de leurs mouvements. La jeune fille continua sa toilette, sans se douter qu'elle eût un admirateur, ou du moins elle feignit de ne pas s'en apercevoir ; mais il n'en fut pas de même d'une femme d'un certain âge, qui était assise à deux pas de Scaramouche. Celle-ci commença par observer silencieusement son voisin ; puis, jugeant au feu de ses regards que le moment était favorable pour intervenir, elle lui dit :

— Il faut, seigneur, que vous trouviez cette enfant bien à votre gré pour que vous la regardiez avec tant d'attention.

— C'est la mère, pensa Scaramouche ; si elle m'interpelle, ce n'est pas uniquement pour le plaisir de causer.

Sous cette facilité à lier conversation, se cachaient une intention et une espérance. Il en est de même chez toutes les mères qui

ont une fille à pourvoir. Scaramouche, voulant pousser l'aventure, répondit avec chaleur :

— Je n'ai jamais rien vu de si charmant ; la signora est digne de l'admiration des faiseurs de sonnets les plus difficiles. Elle est votre fille, je suppose ; je vous en félicite.

— Marinette est ma joie et mon orgueil, et j'ai la conviction qu'elle fera le bonheur d'un mari ; si vous étiez garçon et que la fantaisie du mariage vous vînt en tête, il ne tiendrait qu'à vous d'en tenter l'expérience. Mon mari était un marchand d'amulettes ; sa mort nous a causé un grand préjudice ; mais, si nous manquons de bien, nous avons toujours vécu avec honneur, Dieu merci !

Scaramouche ne put s'empêcher de penser que la dame allait un peu vite en besogne ; il garda le silence, mais elle ne parut point s'en offenser, et elle reprit en souriant :

— Je ne songe nullement, seigneur, à vous mettre le pistolet sur la gorge ; prenez le temps de la réflexion.

— Je suivrai d'autant plus volontiers votre avis, répondit Scaramouche, que je crois nécessaire de penser longuement à ce qu'on ne doit faire qu'une fois. Il est si difficile de trouver réunies dans une même jeune fille les trois qualités indispensables à la tranquillité d'un ménage !

— Quelles sont ces trois qualités, seigneur ?

— Une bonne femme doit être sans yeux pour ne point voir les amours de son mari, sans langue pour ne lui point répondre quand il la querelle, et sans oreilles pour ne point écouter les fleurettes des amoureux. Or, votre fille ne me paraît ni aveugle, ni muette, ni sourde... et voilà le hic.

— Tranquillisez-vous, reprit la mère en riant, toutes les qualités que vous pouvez désirer, Marinette les possède ; elle n'a d'autre défaut que d'être pauvre.

— Eh ! tant mieux, car c'est une méchante marchandise qu'une fille, lorsqu'il faut don-

ner de l'argent pour s'en défaire. Si j'épouse la vôtre, ce sera sans dot et par le seul amour que je lui porte. Sa beauté et sa vertu me tiendront lieu des plus grandes richesses.

Marinette, qui avait fini de natter ses cheveux, vint rejoindre sa mère ; Scaramouche sollicita et obtint sans peine la faveur de reconduire les deux dames chez elles. Quinze jours après cette rencontre, l'aventure se dénouait par un mariage.

XIV

CARAMOUCHE devenait rêveur et moraliste depuis ses noces impromptu. En se rendant à Rome avec sa troupe, il répétait souvent : « Qu'on ait, avant de se marier, médité une heure, quinze jours ou six mois, peu importe ! l'acte consommé, on n'en a pas moins fait une sottise. »

Marinette était toujours une ravissante créature au point de vue de la chevelure, des bras et de la taille ; mais son caractère,

qu'elle ne cherchait plus à contraindre, faisait du ménage un véritable purgatoire pour son mari. Capricieuse, bizarre, impérieuse, elle exprimait presque dans le même instant les désirs les plus opposés. Le carrosse roulait-il un peu vite, elle criait qu'elle allait se trouver mal; un instant après, elle voulait qu'on fouettât les chevaux pour les mettre au galop. Au lit, elle prétendait qu'un des plis du drap lui avait enfoncé une côte. Elle se couchait gantée, après avoir enduit ses mains d'une pommade destinée à en conserver la blancheur; comme cette pratique n'était pas du goût de Scaramouche, il s'avisa un soir de se coucher auprès d'elle tout botté et éperonné. Elle se montra sensible à cette remontrance en action.

A Rome, il prit fantaisie à Marinette de monter sur les planches et elle fut bientôt si entourée, si courtisée, qu'elle n'eut plus le loisir de faire enrager son mari, jusqu'au mo-

ment où elle accoucha d'un gros garçon. Le cardinal Chigi voulut tenir l'enfant sur les fonts ; mais Son Éminence, contrairement à l'usage, se retira sans laisser à son filleul la moindre marque de munificence. Scaramouche crut qu'il était de son devoir de bon chrétien de rappeler le plus tôt possible au prince de l'Eglise son devoir de bon parrain. Quelques jours après, sa troupe fut mandée pour jouer chez la reine de Suède, et l'éminence assistait à la représentation.

— Monseigneur, dit Tiberio d'une voix claire, je vous apporte une merveilleuse nouvelle : votre filleul vient de parler!

— Et il n'a que quinze jours! fit le cardinal en riant. Cette précocité tient en effet du miracle.

— Quelles paroles a prononcées le bambino ? demanda la reine, curieuse de savoir où Scaramouche voulait en venir.

— Madame, l'enfant s'est plaint de son

parrain qui a oublié de lui offrir un présent après le baptême.

Tous les yeux se tournèrent avec une expression railleuse vers le cardinal, qui prit gaiement la chose. Il tira de son doigt un diamant qu'il remit à Scaramouche.

— Tiens, dit-il, voici de quoi lui fermer la bouche.

— Grand merci, monseigneur, fit Tiberio en s'inclinant d'un air humble, grand merci pour votre filleul, mais je ne manquerai pas de l'envoyer vous remercier lui-même ; aussi bien il se pourrait qu'il eût encore quelque chose à vous dire.

Scaramouche, depuis que la fortune souriait à sa verve, ne songeait plus à lui forcer la main ; le sens moral se développait en lui en proportion de l'aisance que lui procurait son talent. Il se contentait désormais de provoquer par ses facéties la générosité des grands personnages.

Un exemple entre mille.

Il était en représentation à Milan. Le marquis de Caracène, gouverneur du duché, lui avait fait cadeau d'une chaîne d'or. Tiberio se para du bijou pour aller remercier le marquis ; puis il suspendit au bout de la chaîne une image en papier qui représentait ce seigneur, mais qui n'avait rien de commun avec les portraits du Titien. Le gouverneur témoigna son mécontentement d'une telle irrévérence.

— Monseigneur, répliqua Tiberio, je n'ai pas eu l'intention de vous manquer de respect ; si je me suis permis d'attacher à une chaîne si magnifique un portrait de si médiocre valeur, c'est que je n'ai pu m'en procurer un autre. Or, je tenais, par reconnaissance, à ce que chacun pût connaître l'Artaxercès à qui je dois ce présent royal.

Le moyen de se fâcher ! Le marquis, pour rétablir l'harmonie entre la reconnais-

sance de Scaramouche et la splendeur de la chaine, donna au rusé compère une belle médaille d'or sur laquelle était gravé son portrait.

XV

IENNE et Paris se disputèrent bientôt ce fameux bouffon, qui était devenu l'idole des Italiens; mais Louis XIV était si généreux, que Scaramouche, dans le cours de l'année 1660, se mit en route pour Paris, avec l'agrément du prince de Parme. Il alla au palais pour prendre congé de son protecteur. Le suisse commence par refuser l'entrée au visiteur, et, pour fléchir l'opiniâtre cerbère, Tiberio se voit dans la nécessité de lui promettre un tiers de sa gratification, si toutefois

il en recevait une. Même comédie de la part du premier laquais : promesse d'un second tiers. Enfin, à la porte du cabinet du duc, nouvel obstacle; le valet de chambre prétend que son maître a défendu de laisser entrer personne : l'abandon du troisième tiers lève cette dernière difficulté. Voilà donc Scaramouche en présence du prince ! Celui-ci proteste que sans les instances réitérées de Mazarin, il n'eût jamais consenti à se séparer de son acteur favori.

— Mais je veux, ajoute-t-il, que tu emportes un bon souvenir de ton séjour dans mon duché de Parme ; fixe le chiffre toi-même.

— Le chiffre ? répond Scaramouche. Je supplie Votre Altesse de m'octroyer la faveur de cent coups de bâton.

Le prince ayant manifesté son étonnement, Tiberio lui raconta la scène qui venait de se passer entre lui et les trois domestiques.

— Par notre saint-père le pape, tu seras satisfait.

Le suisse, le premier laquais et le valet de chambre reçurent chacun leur part des cent coups de bâton, et leur congé par-dessus le marché. L'histoire ne dit pas que cet exemple ait profité à leurs successeurs.

Les intentions généreuses du prince à l'égard de Scaramouche n'en furent pas moins remplies ; seulement pour lever les scrupules du comédien, qui aurait pu se croire lié par ses trois promesses, la gratification fut remise à sa femme.

Pendant son voyage d'Italie en France, Tiberio Fiorelli ne découvrit point de pays nouveaux.

Il était accompagné de Marinette, et le plus parfait accord régnait dans le ménage, au moment où ils entraient dans l'unique hôtellerie de la *Grand-Croix*, à dix heures du soir, route du Mont-Cenis.

Malheureusement, tout était unique dans

cette unique hôtellerie, qui n'avait au service des voyageurs qu'une seule chambre et un seul lit, déjà occupé par deux colporteurs. L'hôte proposa donc à Scaramouche d'étendre dans un coin de la cuisine deux bottes de paille d'une entière fraîcheur, en guise de grabat. Marinette repoussa avec indignation cet accommodement ; mais Tiberio, après avoir fait un signe d'intelligence à sa femme, répondit d'un ton conciliant :

— Ne pourriez-vous au moins, mon brave homme, faire allumer du feu dans la chambre où sont couchés ces colporteurs, puisque vous n'en avez pas d'autre, et nous permettre d'y passer tranquillement la nuit assis sur des chaises ?

— Oh ! pour cela, rien de plus facile, répondit l'hôte.

— Deux bottes de paille au lieu d'un bon lit, soupira Marinette.

— L'essentiel est d'être installés dans la

chambre, ma chère âme ; le lit viendra ensuite s'il plaît à Dieu !

Pendant que la jeune comédienne s'asseyait près du feu, Tiberio tira une corde de sa valise et se mit à l'examiner :

— Passe-moi du savon, femme, dit-il de sa plus grosse voix.

— Du savon ? Pourquoi faire ? demanda Marinette surprise.

— Pour en frotter la corde avec laquelle je dois pendre demain Tortaglia, ce voleur de grand chemin. Tout bourreau que je suis, je tiens à travailler avec conscience. Je serais bien fâché de ressembler à mon frère. Le ladre ! pour épargner deux sous, il n'use point de savon et fait languir les pauvres patients.

Marinette regarda Scaramouche avec des yeux effarés ; elle commençait à craindre qu'il ne fût devenu fou. Un clignement d'yeux significatif fit mourir sur ses lèvres l'exclamation qui allait s'en échapper.

— Pour moi, continua-t-il, j'ai de l'honneur et j'exerce ma charge avec humanité : mon père m'a enseigné tout ce qu'il y a de plus subtil dans mes fonctions ; grâce au ciel, ses leçons n'ont pas été perdues, et je puis sans vanité, me flatter d'être le plus habile bourreau qui soit à cent lieues à la ronde.

Au même instant, Marinette surprit un chuchotement dans la direction du lit : elle voulut se retourner, un nouveau clignement de Tiberio l'en empêcha.

— Tu as vu, dit-il en continuant de frotter la corde avec un sérieux imperturbable, tu as vu, comme j'expédiai l'autre jour ces misérables qui avaient assassiné un courrier ; eh bien ! chère âme, crois-tu qu'il soit possible de s'en acquitter plus lestement ? Quoique la justice eût ordonné qu'ils expirassent sur la roue, leurs parents m'ayant offert quatre pistoles, je ne laissai pas de leur donner le coup de grâce.

Un léger bruit résonna du côté de la porte,

Marinette regarda à la lueur du feu qui pétillait dans l'âtre, et l'étrange discours de Scaramouche lui fut expliqué. Les colporteurs qui n'en avaient pas perdu un traître mot, persuadés que les voyageurs introduits dans leur chambre étaient effectivement le bourreau et sa femme, s'étaient tout doucement glissés dans la ruelle du lit et de là sur le palier. Ils étaient décidés à coucher dans la rue plutôt que de rester en si horrible compagnie.

Tiberio ferma la porte, retourna les draps et se mit joyeusement au lit.

XVI

NGELO Constantini raconte ainsi la première audience accordée par Louis XIV à Tiberio Fiorelli.

« Il se détermina d'y aller avec son habit de Scaramouche, sur lequel il mit un manteau. Dès qu'il fut en présence de Sa Majesté, il jeta son manteau par terre et parut avec sa guitare, son chien et son perroquet. Il fit un concert fort plaisant avec ces deux bêtes, qu'il avait dressées à tenir leur partie, dont l'une était sur le manche de la guitare et l'autre

sur un placet. Ces trois animaux firent si bien leur devoir que le roi prit en affection celui du milieu, qui était Scaramouche : de sorte que depuis ce temps-là, il a eu l'honneur de divertir ce grand prince pendant plus de trente années, paraissant toujours nouveau dans ses manières, quoiqu'il ne changeât point de personnage. »

D'après un livre édité en 1695 par le fameux Claude Barbin, et dédié à Son Altesse Royale MADAME, il serait certain que le roi-soleil, s'il n'a pas servi à Molière une aile de poulet, n'a point dédaigné de se faire l'échanson de Scaramouche. « L'ayant un jour aperçu à son dîner, le roi voulut bien prendre la peine de lui verser à boire, de sa propre main, d'un vin étranger pour voir s'il était bon gourmet. Scaramouche eut bientôt avalé deux verres de vin, et, comme le roi lui eut demandé de quel pays il le croyait, Scaramouche lui répondit que le plaisir qu'il avait eu en le buvant l'avait empêché de ré-

fléchir, le roi lui en donna encore en lui disant :

« — Il faut que tu y penses à présent, car tu n'en auras pas davantage.

« Scaramouche devina, au second coup, que c'était du vin de Piémont. Le cardinal Mazarin, l'ayant tiré à part, lui dit :

« — Scaramouche, tu peux te vanter que le plus grand monarque du monde t'a versé à boire.

« Tiberio répliqua gravement qu'il ne manquerait pas d'en rendre compte à son boulanger. Le roi comprenant que l'honneur qu'il avait fait à Scaramouche ne lui donnait pas du pain, repartit aussitôt avec une générosité sans pareille :

« — Tu lui diras aussi que j'augmente ta pension de cent pistoles. »

Tiberio Fiorelli avait la taille haute et droite, la vue basse, l'oreille gauche plus que paresseuse, et une épaule atrophiée; il était, quoique très gros mangeur, d'une agilité

extraordinaire. Son imagination était vive ; il avait l'esprit méfiant, avare, emporté. L'improvisation ne lui était pas facile, mais en récompense la nature, au dire de Mezzetin, « l'avait doué d'un talent merveilleux, qui était de figurer par les postures de son corps et par les grimaces de son visage, tout ce qu'il voulait, et cela d'une manière si originale, que le célèbre Molière, après l'avoir étudié longtemps, avoua ingénûment qu'il lui devait toute la beauté de son action. »

Scaramouche, au commencement d'un hiver qui menaçait d'être fort rude, se présenta devant la reine-mère, vêtu d'un pourpoint et de haut-de-chausses en taffetas. Les courtisans lui demandant par raillerie s'il prenait janvier pour juillet, il ne trouva de meilleure réponse à leur faire que de pleurer et de claquer des dents. La reine, douée d'un cœur très sensible, s'informa du sujet de ses larmes.

— Hélas ! madame, répondit-il, trois disgrâces me sont arrivées ce matin. Mon fidèle barbet, que j'aimais autant que ma femme, est mort ; mon laquais m'a volé tous mes habits, sauf celui que j'ai sur le corps. Enfin, pour comble de malheur, comme je courais désespéré dans ma chambre, mon perroquet s'est enroué à crier : Au voleur ! je lui ai donné un soufflet pour le punir d'avoir crié si tard ; mais, voulant seulement le châtier, je l'ai tué : en expirant, il m'a appelé cent fois traître, et se voyant près du tombeau, il m'a chanté si mélodieusement *ut, ré, mi, fa, sol, la*, que j'en suis inconsolable. Voilà, madame, trois coups mortels pour le pauvre Scaramouche, et il faut que je sois assez malheureux pour être marié, car, sans cela, dans le chagrin où je suis, je m'irais confiner le reste de mes jours dans un ermitage ; j'y gagnerais, à vrai dire, de me voir délivré de l'importunité de mes créanciers, qui ne cessent de me persécuter.

Cette bouffonne jérémiade valut à Scaramouche soixante louis pour remplacer son chien et son perroquet, et de plus un habit dont il lui fut permis de lever l'étoffe chez le marchand de la cour.

— Ah ! s'écria notre histrion, qui, après avoir pleuré de froid, se mit à répandre des larmes de joie, que voilà une agréable nouvelle à porter à ma pauvre femme, qui est grosse !

— Est-ce qu'elle accouchera bientôt ? demanda la reine avec intérêt.

— Quand il plaira à Votre Majesté, répondit Scaramouche ; ma femme se fera toujours un devoir d'obéir aux ordres de la reine.

Avant d'entreprendre un petit voyage en Italie, Scaramouche alla prendre congé des principaux seigneurs de la cour ; à chacun d'eux il demanda une paire de bottes. On rit beaucoup, et ce fut à qui s'empresserait de contenter ce singulier désir. Il tomba deux

jours durant chez Scaramouche une véritable averse de bottes, on en aurait botté tout un régiment de cavalerie. Notre voyageur choisit la meilleure paire pour faire sa route, et de la vente des autres tira de quoi se défrayer jusqu'à Florence.

XVII

ANS sa vieillesse, Scaramouche devint éperdument amoureux de la fille d'un boulanger, qui était toute jeune et fort jolie. Elle se souciait peu du cœur d'un barbon de soixante ans, mais elle ne manquait point de coquetterie et ne négligeait aucune occasion de s'amuser. Après avoir joué quelque temps avec le vétéran de Cythère comme le chat avec la souris, elle résolut de lui donner le dernier coup de griffe. Un jour Tiberio

entendit cette Vénus narquoise lui annoncer, de la voix la plus tendre, que son père devait être absent jusqu'au lendemain. Scaramouche s'empressa de se faire habiller, coiffer, parfumer ; le soir il arriva scrupuleusement à l'heure fixée pour l'entrevue. La belle fut gracieuse, il se jeta à ses genoux pour la remercier ; mais trois coups frappés brusquement à la porte lui étouffèrent tout à coup la parole dans le gosier.

— Que veut dire ce tapage ? s'écria la jeune fille, qui parut tomber de son haut.

Et, marchant sur la pointe des pieds, elle se dirigea vers la porte, l'oreille tendue. Trois nouveaux coups plus violents firent gémir les battants.

— Ah ! malheureuse ! je suis perdue ! Et je n'ai plus ma mère pour me défendre !

— Contre qui ? demanda Scaramouche, frissonnant et blême.

— Eh quoi, n'entendez-vous pas ? C'est

mon père qui revient! il va me tuer, et il ne vous épargnera pas plus que moi. Juste ciel! que faire?

— Que faire! voilà aussi ce que je me demande...

— Monsieur, reprit-elle avec énergie, il faut absolument que vous disparaissiez.

— Oui, je voudrais bien me sauver, mais par où?... comment?

Les coups redoublèrent; Scaramouche crut un moment la porte enfoncée.

Ses regards effrayés interrogèrent tous les coins, tous les panneaux de la chambre.

— Point d'issue! fit-il avec désespoir; pas même un trou où je puisse me cacher!

La jeune fille se frappa le front:

— Là, dit-elle en montrant la huche, dont elle souleva le couvercle.

Scaramouche ne se fit pas répéter l'invitation; il se blottit dans la huche au milieu d'un reste de farine.

Le boulanger, introduit enfin par sa fille, commença par la gronder d'avoir tant tardé à lui ouvrir : puis, radoucissant sa voix comme s'il ne soupçonnait rien, il poursuivit :

— Le mauvais temps m'a empêché de partir, et je reviens avec une faim de diable. As-tu soupé ?

— Pas encore, mon père, je songeais à allumer du feu à la cuisine quand vous avez frappé.

— Eh bien, mon enfant, hâte-toi ; nous souperons ensemble.

Le repas apprêté fut servi sur la huche et longuement savouré par le père et la fille.

Le gourmand Scaramouche eût volontiers, à cette heure, échangé les plus belles femmes du monde pour une simple croûte de pâté.

Quand il eut fini de souper, le boulanger dit à sa fille :

— Pour moi, dit-il, je ne me coucherai point ; la nuit est avancée, et notre voisin,

qui a envie d'acheter ma huche, doit venir la visiter au point du jour; si j'éprouve le besoin de dormir, je m'étendrai sur le couvercle pour y faire un somme. Va, mon enfant, va reposer, ajouta-t-il en lui donnant deux gros baisers dont le bruit chatouilla peu agréablement la bonne oreille du prisonnier.

Le lendemain, le voisin, qui n'était autre qu'un compère, vint visiter, marchander et faire enlever la huche. Les porteurs, trop vite fatigués, la posèrent un instant au milieu de la rue et furent bientôt entourés d'une foule de curieux. Alors le voisin, comme pour examiner intérieurement son emplette qu'il n'avait encore regardée qu'à l'extérieur, ouvrit le meuble tout grand, et les spectateurs purent contempler avec ébahissement le pauvre amoureux mystifié et enfariné. Scaramouche retrouva dans cette circonstance critique la vigueur première de ses jarrets; il sauta d'un bond hors de la huche, fendit la presse, et

courut d'une haleine jusqu'à son logis ; mais ce ne fut pas sans un cortège d'enfants qui le poursuivaient de mille cris encore en vigueur chez nous pendant le carnaval.

XVIII

CARAMOUCHE, heureusement pour son avarice, n'était jamais malade ; il atteignit l'âge de quatre-vingt-sept ans sans avoir dû payer un seul mémoire de médecin ou d'apothicaire. Cependant il eut une fois besoin d'un de ces remèdes *insinuatifs*, *préparatifs* et *émollients* dont Argan débat si vivement le prix en épluchant la note de M. Fleurant. Quant à marchander, Scaramouche aurait rendu des points à Argan lui-même ; aussi finit-il, après une heure de discussion, par obtenir ledit

remède moyennant trente sous. Pendant que l'apothicaire, agenouillé, s'acquittait gravement de son office, Scaramouche lui cria tout à coup de s'arrêter ; l'apothicaire obéit, craignant d'avoir brûlé son client ; mais celui-ci mettant ses lunettes :

— Faites voir, dit-il, combien il en reste... Fort bien ; j'ai pris la moitié de la chose. Je sens que cela suffira pour me remettre. Voici quinze sous. Vous revendrez le reste à quelque autre.

Peu de temps avant de mourir, Scaramouche fit venir son laquais, qu'il avait nommé Brindavoine, et qui l'avait servi de longues années uniquement pour le plaisir de voir ses jeux de physionomie et d'entrer au spectacle sans payer.

— Ecoute, Brindavoine, lui dit-il d'une voix émue et après l'avoir embrassé tendrement, je reconnais que tu es un brave garçon ; depuis sept ans que tu es à mon service, tu ne m'as pas demandé un sou de gages. Je

veux te récompenser avec usure, afin que tu pries Dieu pour moi, si je viens à mourir bientôt. Cependant, si j'en crois un astrologue qui m'a dit que j'irais jusqu'à cent vingt ans, j'ai encore quelque trente ans à vivre. Tu aurais donc, en ce cas, le bonheur de vieillir à mon service sans qu'il t'en coûte un double, et tu peux aussi être assuré que je ne te parlerai jamais de gages, sachant que cela t'est particulièrement désagréable. Mais du moins laisse-moi la liberté de récompenser par un cadeau les bons services que tu m'as si loyalement rendus. Voici d'abord un petit sac où j'ai renfermé toutes les scènes que j'ai créées et jouées : tu y trouveras des chefs-d'œuvre. J'ai le regret de ne pouvoir te laisser en même temps les postures et les grimaces dont je les assaisonnais et sans lesquelles je conviens qu'il te sera difficile d'en tirer quelque parti. Passons à un autre objet qui te sera d'un meilleur rapport : je t'autorise à prendre dans ma garde-robe mon habit de

Scaramouche, lequel est d'un si bon drap qu'après vingt ans de culbutes sur le théâtre, il n'a pas la moindre déchirure. Je t'engage à le porter en guise d'habit de deuil lorsque je serai mort, et de le louer ensuite pendant le carnaval en ayant soin de dire de qui tu le tiens : sois persuadé que cela te sera d'un grand profit. Enfin, garde en souvenir de moi cette paire de lunettes; il y a soixante ans qu'elles me servent, et, comme elles sont tombées plus de mille fois sans se rompre, tu pourras te vanter d'avoir des lunettes doublement immortelles.

A tout ce beau discours, Brindavoine, qui ne savait pas lire, eût bien pu répondre avec l'*Ignorant* de La Fontaine :

> Mais le moindre ducaton
> Ferait mieux mon affaire.

Scaramouche conserva jusqu'au dernier moment l'originalité qui avait caractérisé toute son existence.

« Le jour qu'il devait mourir, raconte son camarade Mezzetin, il demanda pour son dîner une soupe à l'italienne, à savoir : un grand plat de *vermicelli* avec du fromage de parmesan. Son médecin lui avait dit que cela nuirait à sa santé, et que s'il voulait se modérer, il pourrait vivre encore plus de huit jours.

« — En êtes-vous bien sûr ? reprit Scaramouche.

« — Parfaitement sûr, répondit le médecin.

« — Eh bien, huit jours plus ou moins sont une bagatelle pour un homme qui a tant vécu et ne valent pas la peine que je me prive d'un bon plat de *vermicelli*. Qu'on me fasse ma soupe bien ample et qu'on m'aille appeler mon confesseur.

« Après qu'il eut conféré quelque temps avec celui à qui il avait confié le soin de son âme, il mangea sa soupe de *vermicelli* et but encore plus qu'à l'ordinaire.

« Le soir, il redoubla la dose et mangea d'aussi bon appétit qu'il eût jamais fait...

« Sur les deux heures après minuit, voyant qu'il ne pouvait dormir, il fit venir trois jeunes garçons tapissiers du même logis, avec lesquels il joua aux cartes.

« Quelques moments après, il leur dit :

« — Continuez, mes enfants, divertissez-vous, mais ne me détournez pas dans mes prières.

« Pendant un quart d'heure, il prononça tout haut plusieurs oraisons qu'il savait par cœur, et lorsqu'il fut à ces paroles du Pater : *sicut in cœlo et in terrâ*, il jeta un soupir qui fut le dernier de sa vie. »

Tel est le récit que donne Mezzetin du dernier voyage de Scaramouche.

Loret, un des admirateurs du célèbre comédien, lui fit cette épitaphe :

Las ! ce n'est pas dame Isabeau
Qui gît dessous ce froid tombeau,

Ni quelque autre sainte Nitouche;
C'est un comique sans pareil.
Comme le ciel n'a qu'un soleil,
La terre n'eut qu'un Scaramouche.

Alors qu'il vivait parmi nous,
Il eut le don de plaire à tous,
Mais bien plus aux grands qu'aux gens minces,
Et l'on le nommait en tous lieux
Le prince des facétieux
Et le facétieux des princes.

Au lieu de quantité de fleurs,
Sur ta tombe versons des pleurs!
Pour moi, tout de bon j'en soupire,
J'en fais tout franchement l'aveu,
Nous pouvons bien pleurer un peu
Celui qui nous faisait tant rire.

GIANGURGOLO

H. Gerard del. et sc. E. Dentu Edit.

LA REINE D'ESPAGNE

Imp. Cadart Paris

GIANGURGOLO

I

EL AGUADOR

EST-CE la crainte des carlistes qui vous rend si taciturne, mon joyeux chanteur? dis-je au *mayoral*, tandis que nous nous engagions dans un corridor de rochers où deux mules ne pouvaient passer de front.

— Non, señor, répondit le jeune Basque,

mais je ne puis approcher de Bilbao sans faire de tristes réflexions sur les mécomptes de la vie. Mon oncle le chanoine y est mort il y a deux ans...

— Et vous ne l'avez pas encore oublié, excellent neveu! m'écriai-je.

— Et comme j'étais christino et qu'il était carliste endiablé, continua le mayoral sans prendre garde à mon interruption, il a fait son âme héritière.

— Qu'entendez-vous, Zarreguy, par ces mots : *Fulano a dejado su alma heredera?*

— Cela veut dire en bon castillan qu'il a laissé son bien à l'église pour faire prier Dieu à son intention. C'est la coutume de ce pays-ci, une sotte coutume! J'ai connu un grand d'Espagne qui est mort criblé de dettes et qui déclara, en mourant, vouloir quinze mille messes, soixante-quinze mille de moins que S. M. Philippe IV. Sa dernière volonté fut exécutée au préjudice de ses pauvres créanciers. Quelque légitimes que soient

leurs titres, ils doivent céder le pas aux messes demandées par le testament pour les âmes du purgatoire.

— Et tous les Espagnols ont-ils confiance aux mérites de ces messes ?

— Presque tous. Néanmoins, dans cette fameuse complainte du *Giangurgolo* que nos jeunes filles chantaient autrefois tout bas loin des oreilles du saint office, il y a un couplet qui prouve que le beau comte de Villa-Mediana n'y avait pas grande dévotion. Il est vrai que son incrédulité fut punie par de cruels malheurs.

— Le comte de Villa-Mediana ! repris-je vivement. N'est-ce pas ce galant seigneur qui fut surnommé l'*Amoureux de la Reine*, et dont la mort violente ou la disparition est restée un mystère historique ?

— Celui-là même, dit Zarreguy, ce hardi courtisan qui osa lever son regard sur la femme de son seigneur et maître ; sur une reine d'Espagne, dont les princes eux-mêmes

ne peuvent toucher le gant ; sur cette jeune et charmante Elisabeth de France qu'on ne vit plus sourire depuis la mort du comte, et pour qui l'amour de cet homme fut une condamnation terrible. Du reste le sort du malheureux Villa-Mediana fut aussi fatal que celui du *Masque-de-Fer* en France.

— Les mémoires du temps, répliquai-je au *mayoral* érudit, prétendent que ce seigneur fut tué, par ordre du roi, d'un coup de pistolet, tandis qu'il était dans son carrosse avec don Louis de Haro, son ami, et que de cette odieuse aventure naquit la haine du dernier contre le comte-duc, qui avait dirigé toute l'affaire.

— Le comte-duc joue en effet un vilain rôle dans cette histoire ; mais le coup de pistolet est apocryphe. C'est un ouï-dire de gazette stipendiée. Croyez-vous donc que si Villa-Mediana eût été tué en plein Prado, cette vengeance à la corse n'eût pas fait scandale et ravalé le pouvoir royal ? Com-

ment expliquer, avec cette version, l'incertitude des historiens sur un fait qui aurait eu dix mille témoins? Non. L'esprit faible, lâche et jaloux de Philippe IV dut tramer un autre plan que celui de faire tuer à l'improviste, au milieu de ses richesses et de ses honneurs, un homme qui l'avait si mortellement offensé. Il dut laisser au comte le temps de regretter la vie et de trembler devant la mort, lui ménager l'espoir et l'engluer dans les fils perfides d'une justice mystérieuse et sans appel. Ce fut après la disparition du comte que commença une obscure tragédie, singulièrement poétisée par la complainte du *Giangurgolo*. La connaissez-vous?

— J'en ai souvent entendu parler, mais personne n'a pu m'en chanter deux couplets entiers.

— La sainte inquisition fit en effet tous ses efforts pour effacer du souvenir cette sorte de ballade satirique. Elle l'interdit à toutes les lèvres, sous peine d'excommuni-

cation. Un juif hardi la fit imprimer. Tous les exemplaires furent saisis, brûlés à la sourdine, et le juif fut grillé avec sa complainte. Les serviteurs de Villa-Mediana seuls n'oublièrent pas les stances du *Giangurgolo*. Mon grand-père, qui avait été piqueur, dans leur maison, me les chanta souvent, en me berçant tout petit sur ses genoux. Mon imagination fut si frappée de cette lugubre histoire qu'il m'arrive encore aujourd'hui de voir dans mes rêves le jeune comte, emportant une forme blanche dans ses bras, au milieu des flammes, et poursuivi par le rire farouche et le *mauvais œil* du Giangurgolo ; je puis donc mieux que tout autre vous en faire un fidèle récit.

— Je vous écoute, mayoral ; mais autant que possible évitez le roman.

— Croyez-vous donc que je veuille improviser ? fit Zarréguy. Je suivrai tout bonnement la complainte, et vous mettrez sur le compte de son auteur la responsabilité des

monologues, des descriptions et des combinaisons, si vous n'en êtes pas satisfait. Je traduis en prose. Voilà tout.

Il jeta son cigaretto contre le rocher, et les yeux attachés sur les grelots sonores de ses mules, il commença avec la dignité calme et réfléchie d'un conteur arabe :

« Le 10 juillet 17.. une trombe de pluie et de grêle éclata avec violence sur Madrid, vers neuf heures du soir. Les terrasses des maisons se convertirent bientôt en étangs et les rues mal pavées de la capitale ne tardèrent pas à ressembler aux canaux de Venise. Chacun se renferma chez soi et tira les verrous de sa porte. Les rares lumières qui brillaient çà et là s'éteignirent aussi vite que les étoiles sous le linceul des nuages. Dans la *calle* du Maure seulement, ruelle perdue au milieu des zigzags de pierre qui formaient le pauvre faubourg de Murcie, une maigre clarté faisait encore rayonner l'unique fe-

nêtre d'une masure noire, isolée et vermoulue.

En parcourant du regard la seule chambre habitée de cette ruine, on eût pu se croire dans une cave. Les vieilles pierres de la muraille, toute rongée de plantes parasites, s'étaient si souvent détachées que le vent s'engouffrait par les crevasses. La fenêtre, haute, grillée et voûtée en ogive, semblait un soupirail. L'humidité suintait sur des lambeaux de tapisserie fanée, qui avaient dû représenter les amours du roi don Pedro le Cruel et de doña Maria de Padilla. Dans le *brasero* rouillé fumaient tristement quelques pommes de pin. L'obscurité était vaguement éclairée par la lueur agonisante d'une chandelle de résine. Dans un coin une masse informe dormait sur la paille d'un méchant grabat.

Au milieu de la chambre un homme accroupi à terre, les jambes croisées comme un Maure, le front appuyé sur ses mains

calleuses, paraissait écouter avec une attention sombre et profonde quelque bruit distinct dans l'hymne furieux du vent et de la pluie. Aux grandes jarres rangées le long du mur et au costume du misérable, on reconnaissait un *aguador*, ou porteur d'eau. En effet, le caban sous lequel il grelottait était de bure grossière, ses jambes nerveuses étaient nues et ses pieds n'avaient d'autre chaussure que de simples semelles attachées avec des cordes.

Le pauvre diable avait beau écouter, il n'entendait que la voix de l'ouragan et une sorte de gémissement plaintif qui s'élevait du grabat.

« Misère et douleur ! dit-il tout à coup en tournant de ce côté son visage mâle. Même dans son sommeil, ce maudit avorton me poursuit de ses plaintes. Chacun de ses cris m'accuse de manquer de courage pour lui mettre du pain sous la dent. Que ne puis-je lui donner mon cœur à dévorer au lieu de

pain ! Que ne peut-il boire mes larmes ! »

Puis après un instant de silence désespéré, il reprit d'une voix moins rude : « Il dort, du moins, lui ; il ne veille pas, il ne souffre pas des angoisses de l'attente ; il est heureux, mais ce vent froid va le réveiller ! »

Il ôta son caban et alla doucement le poser sur la créature difforme qu'il appelait lui-même l'avorton. Cet homme robuste et grossier marcha à petits pas et avec des précautions infinies, dignes de la délicatesse d'une mère, vers le grabat, et regarda avec amour une tête rouge et crépue d'enfant qui sortait d'un sac de toile.

« Pauvre maudit ! murmura l'aguador, qui aurait pitié de ton sort si nous t'abandonnions ? C'est un crime pour toi d'être né, aux yeux des hommes ; mais tu es innocent aux yeux de Dieu. »

En ce moment un bruit de pas retentit sur le pavé de la rue : c'étaient des pas irrégu-

liers, précipités, qui trahissaient une fuite pleine de terreur.

« Enfin ! s'écria le malheureux. Un étrange sourire d'espoir et de joie sinistre éclaira son visage et il courut ouvrir la porte. Mais il recula d'épouvante en voyant un cavalier entrer brusquement dans sa chambre, le *sombrero* enfoncé sur les yeux, le manteau taché de gouttes rougeâtres et une épée sanglante à la main.

— Que voulez-vous ? demanda l'aguador, car ce n'était pas l'homme qu'il attendait.

— Sauvez-moi ! répondit l'inconnu d'une voix sourde.

— Vous sauver ! dit avec surprise l'aguador. Hélas ! il y a bien longtemps que je n'ai entendu la voix d'un homme me demander ainsi secours et protection. Et comment le misérable Melchior Gomez pourrait-il vous sauver, señor, lui, qui ne peut sauver ses enfants de la faim ! Voyez, pas un morceau de pain dans la huche ! Pas un sarment dans le

brasier pour sécher votre manteau ! Ces murs ne sauraient même vous défendre du souffle glacé du *gallego*, qui paralyse les membres. »

L'inconnu n'écoutait Melchior qu'avec impatience. Il ramenait convulsivement sur son visage le collet de son manteau et semblait hésiter à répondre. Enfin il dit rapidement, d'un accent ferme et résolu :

« Melchior Gomez, si vous n'avez pitié de moi, je suis un homme perdu.—Me livrerez-vous ? Au nom de vos enfants, cachez-moi et vous serez riche. Je paverai de piastres le plancher de cette chambre si elle me sert d'asile. En me livrant, vous m'assassinez, car je ne puis éviter de périr par la main du bourreau. »

On gagne toujours les hommes du peuple par le cœur. Pourtant l'aguador ne répondit pas. Une lutte violente se livrait dans sa pensée. Il eût voulu tendre sa main à l'homme qui l'implorait : mais un motif secret

et impérieux le forçait à repousser du seuil de sa maison ce noble suppliant. Ce fut donc avec embarras et en sentant ses joues cuivrées s'empourprer de honte qu'il répliqua :

« J'ai été soldat, señor. Je suis un digne Castillan, fils de vieux chrétiens, nobles comme le roi et même un peu plus. Et si j'arrachais des griffes de la justice un escroc ou un voleur, je serais le dernier des misérables.

— J'ai eu le malheur de tuer un homme et on me poursuit ; voilà tout, dit froidement l'inconnu. Vous savez que tout meurtre involontaire ou prémédité, commis le jour de la fête de la Vierge, devient un sacrilège dont le jugement appartient aux inquisiteurs, et le saint office est inexorable pour de tels crimes.

— Peut-être en ce moment José demande-t-il aussi secours et asile, pensa l'aguador. Je ne dois plus hésiter. — Eh bien ! répondit-il à haute voix, cette chambre où je meurs

de froid et de faim vous protégera contre la mort. Entrez dans la soupente que cache ce haillon de tapisserie : c'est notre alcôve, ajouta-t-il amèrement ; on n'ira pas vous prendre là. Vous ne vous repentirez point de votre confiance : ma parole vaut celle d'un roi, et votre vie est en sûreté du moment qu'elle est en mon pouvoir. »

Pour monter dans la soupente, il fallait poser le pied sur le grabat ; mais l'inconnu recula en voyant dans l'ombre deux yeux ardents se fixer sur lui avec la rigidité fauve et métallique du regard des panthères.

« Il y a là un homme qui nous a entendus, s'écria-t-il avec une expression d'insurmontable défiance et en serrant la poignée de son épée sanglante.

— Ce n'est rien, grommela l'aguador en poussant du pied le sac de toile dans lequel se mouvait le corps de l'avorton. C'est mon fils, un nain, un idiot. Il ne vous trahira pas. »

Le meurtrier enjamba la couche du nain et sauta dans la soupente.

« Surtout pas un mouvement, lui dit Melchior, retenez votre souffle. Le moindre bruit nous perdrait tous deux. »

A peine le panneau de la tapisserie fut-il retombé sur l'entrée de l'alcôve que la *calle* du Maure s'anima d'un bruissement confus de pas et de voix. On avait bien suivi la piste du coupable, et on croyait le traquer à coup sûr dans la tanière de l'aguador. On frappa violemment à la porte.

Melchior baisa dévotement une madone en papier peint et découpé, que le vent faisait trembler sur le bord de sa *montera*, et ouvrit. Un alguazil, suivi de deux archers et d'une douzaine de curieux, entra dans la chambre et fronça le sourcil en ne voyant pas celui qu'il cherchait. Son désappointement retomba en colère furieuse sur le porteur d'eau. Attachant donc un regard soupçonneux sur ce pauvre homme qui restait

immobile devant eux, il lui demanda rudement :

« L'oiseau est-il déjà déniché ? »

Melchior n'eut pas l'air de comprendre, et son regard interrogea l'alguazil avec une expression d'étonnement naïf si bien joué que les curieux et les deux archers eux-mêmes sourirent.

Cette impassibilité irrita au plus haut point l'officier de justice, qui se crut insolemment bravé.

« Ne cherche pas à nous tromper, aguador de malheur, s'écria-t-il d'une voix terrible. Au nom du roi, livre-nous l'assassin que nous poursuivons. On l'a vu tourner l'angle de la *calle* du Maure, la main armée de l'épée qui lui a servi à commettre le crime. Le cadavre dort encore au milieu du ruisseau. Le meurtrier n'a pu se réfugier qu'ici. Dans tout le faubourg il n'y a plus que ton terrier d'éclairé. Pourquoi cela ? »

A cette question Melchior tressaillit.

« Mes archers, continua l'alguazil, gardent les deux bouts de la rue. Prends garde à toi. »

Cette fois l'aguador devint pâle comme un mort.

« La rue cernée, se dit-il avec terreur. José est perdu si à tout prix je ne chasse ces hommes. Que faire, mon Dieu ! D'un mot, d'un regard, je puis livrer l'assassin et l'alguazil se retire avec sa troupe. Mais cet assassin est mon hôte !

— Je n'ai rien vu, reprit-il d'une voix humble. D'ailleurs vous pouvez fouiller le logis ; il n'est pas grand, et le meurtrier s'y cacherait difficilement. »

Il n'avait pas fini de parler qu'il vit à terre une goutte de sang. Cette goutte, brillante comme un rubis, dénonçait le mensonge. Son pied l'eût bientôt cachée aux regards, mais son angoisse devint si violente qu'il se demanda si son honneur était réellement intéressé à tenir parole à un assassin. Cepen-

dant la chambre avait été rapidement explorée, à l'exception du coin obscur où gisait le grabat.

« Vous oubliez ce lit de paille, cria l'alguazil avec un ton d'impatience goguenarde aux archers qui semblaient hésiter. Secouez-moi un peu le drôle qui ronfle là-dessus comme un sommelier.

— Mais c'est Louisillo, señor alguazil, répondit un des archers en fixant des yeux terrifiés sur le grabat.

— Que ce soit le diable, obéissez!

— Ne le réveillez pas, si vous tenez à la vie, s'écrièrent plusieurs voix dans le groupe des curieux.

— Que veulent dire ces braillards? demanda l'alguazil étonné aux deux archers : quel est donc ce Louisillo?

— C'est un nain difforme qui a la force d'un géant, répondit le premier archer, un idiot qui a la malice d'un singe. Il n'aime au monde que son père Melchior et son frère

José, et n'oublie jamais le mal qu'on lui fait.

— Poltron ! fit l'alguazil.

— Et, ajouta l'autre archer à voix basse, Louisillo est doué du *mauvais œil*. Son regard pénètre dans votre cœur comme un fer rouge et devine votre pensée. La nuit, cet œil sanglant vous fascine avec une fixité implacable, et vous ne pouvez plus retrouver le repos et le sommeil.

— Fadaises ! » répliqua le chef en affectant de rire. Néanmoins il n'insista point sur l'examen du grabat et donna le signal de la retraite en disant à l'aguador :

« Dieu vous garde, Gomez ! Voilà une nuit où il coule assez de sang pour remplir toutes vos jarres vides. »

Cette féroce plaisanterie attrista Melchior. Il resta sur le seuil de la porte, le regard machinalement tourné dans la direction de la rue *del Sol*, où le crime avait eu lieu. Les ténèbres étaient si épaisses qu'on ne voyait

que les murs des maisons se détacher sur le fond noir du ciel. Il entendit seulement dans le silence un bruit de pas lourds et réguliers : « Voilà des gens qui marchent bien lentement par cette pluie furieuse. » Cependant le bruit approchait et l'aguador distingua la voix de deux voisins qui disaient :

« Quel malheur! un si beau jeune homme! il y a des familles maudites. »

Il se sentit l'âme étrangement troublée et pensa que c'était le cadavre de l'homme assassiné. Il se décida alors à fermer sa porte, ne voulant pas donner à la fois asile à la victime et au meurtrier.

« Certainement, se dit-il, si on voit cette chambre ouverte ainsi à tous venants, on voudra y déposer le corps et le veiller. On s'étonnera de l'absence de José, et quand il rentrera... Oh ! tout serait perdu. »

Mais au moment où il allait pousser la porte, un des voisins lui cria :

« Pour Dieu, l'ami, laissez la porte ouverte.

Voulez-vous que le cadavre passe par la fenêtre ? »

Sans qu'il sût pourquoi, tous ses membres frémirent, comme si un pressentiment funeste eût passé dans son esprit ; mais, cherchant à se rassurer, il répondit d'une voix brusque, quoique altérée :

« Avez-vous donc besoin de déposer ce corps sur mon plancher de terre, plus froid qu'un cercueil ? C'est sans doute quelque beau gentilhomme ou quelque riche marchand dont les diamants ou la bourse auront affriandé les stylets de Valence, et mon logis n'est pas assez noble... »

Le cadavre était devant la porte. Un des voisins interrompit Melchior, car les hommes du peuple, dont l'habitude familiarise le cœur avec la douleur comme elle durcit leur chair contre la souffrance, ne s'épargnent pas entre eux, avec de grands ménagements, les angoisses morales.

« Ce n'est ni un gentilhomme ni un mar-

chand. C'est un frère qui a droit de passer cette porte, mort ou vivant.

— Que veux-tu dire? s'écria l'aguador, le regard fixe, les lèvres tremblantes.

— Regarde! »

Et le porteur arracha le manteau râpé qui couvrait la figure pâle et fière du jeune homme et ses cheveux dont les longues boucles noires retombaient plaquées de boue et de sang.

« José! José! » fit le malheureux père, foudroyé, et ses mains s'écartèrent convulsivement, comme si la terre se fût entr'ouverte en abîme sous ses pieds. Ses yeux ne voyaient plus.

A ce cri : José! l'idiot s'était levé à moitié sur son séant et d'une voix rauque et inintelligible il avait appelé José. Puis, ne voyant pas accourir son frère, il frotta ses paupières dépouillées de cils d'un air étonné, allongea son corps hors du sac de toile, sauta d'un bond près du cadavre, et tandis que les por-

teurs reculaient effrayés, l'emporta dans ses bras sur le lit de paille, l'étendit avec soin, toucha le front glacé et la poitrine saignante du malheureux jeune homme et lui cria doucement à l'oreille : José ! José ! comme s'il le croyait endormi ou comme s'il espérait pouvoir le réveiller de la mort. Quand il vit que tout cela était inutile, il repoussa le cadavre sur la terre nue, s'accroupit sur son grabat, et se mit à gratter précipitamment, à écailler avec ses ongles la tapisserie de la soupente. Cette action insensée, au milieu du silence et de l'effroi des étrangers, et devant l'abattement morne du père, était une chose terrible.

« Brute ! » dirent les porteurs en haussant les épaules.

Ils ne savaient pas que derrière ces planches, recouvertes d'une vieille tapisserie, tremblait un homme qui comprenait avec terreur les efforts de Louisillo, qui avait tout

entendu, qui avait tout vu par les fentes du bois, et qui se croyait perdu.

« Pauvre Melchior ! dit un d'eux. Voulez-vous que nous veillions avec vous ? »

L'aguador jeta un regard farouche vers la soupente, et s'écria avec violence : « Non ! non ! je veux rester seul avec le cadavre et ma douleur !

— A demain donc, Melchior ! veillez près de votre fils et que Notre-Dame del Pilar exauce vos prières ! — Il a tous les malheurs à la fois, ajoutèrent-ils en s'éloignant. Gueux comme la misère, il avait deux fils, l'un beau et brave, le gagne-pain de la famille ; l'autre laid, méchant, ventre insatiable, et il faut que José soit tué comme un chien tandis que le Louisillo dort comme un seigneur. »

Melchior ne les avait pas remerciés d'un geste ou d'un mot. La douleur est aussi égoïste que la joie est expansive. Quand ils furent partis, il resta plus d'une heure immobile, la main dans la main glacée de son fils,

ne se lassant pas de le regarder, et parlant comme si le cadavre eût pu l'entendre.

« Tu l'avais dit, José: quand je reviendrai, mon père, vous n'aurez plus ni faim ni froid. Mon pauvre fils! c'est pour moi que tu es mort! A cette heure, il est vrai, je ne sens plus le froid et la faim. Tu es mort, et je dois vivre cependant, car j'ai encore un fils qui sans moi serait le jouet et la victime de tous. Mais je vivrai pour te venger.

Oh! oui, répéta-t-il avec un accent de fureur, te venger! » Mais laissant presque aussitôt retomber avec désespoir ses bras qui s'étaient tendus vers la soupente:

« Pas même cette joie, mon Dieu! murmura-t-il, car j'ai promis la vie à ton meurtrier. Le meurtrier de mon fils! ah! je l'oubliais. Je vais donc voir ce brave face à face. »

Alors, chancelant comme un homme ivre, il marcha vers sa triste alcôve, abattit le panneau, et tirant l'inconnu par le bras:

« Sors d'ici, misérable ! lui dit-il ; ne reste pas froid et calme sous les yeux d'un père à qui tu as tué son fils bien-aimé. Ma parole, que je t'ai donnée et qui jusqu'à ce jour a été inviolable, te défend contre ma vengeance, lorsque je pourrais si facilement l'assouvir. Mais quand je serai dégagé de ma promesse et que tu seras en lieu de sûreté, ne doute pas que je ne sois assez bon père pour te poursuivre partout. Tu me trouveras aussi ferme dans mon ressentiment que j'ai été fidèle à ma parole. »

Cette grandeur de générosité toute castillane, cette probité naïve et sauvage d'un pauvre *aguador* émurent le coupable, qui s'était armé d'une stoïque insouciance contre la mort. Son dédain orgueilleux tomba devant une telle loyauté.

« Je vous plains et je vous admire, dit-il à Melchior. Je sens que vous devez me haïr ; mais sachez du moins que votre fils m'a attaqué, et le stylet levé sur ma poitrine, a voulu

me voler. S'il eût imploré ma charité, je lui eusse fait l'aumône de ma bourse; mais j'ai dû me défendre.

— Je ne veux ni de votre pitié ni de votre admiration, s'écria l'aguador d'une voix farouche, pas plus que mon fils n'a voulu de votre charité. Et c'est pour cela que je le bénis, car, pour donner du pain à son père, José Gomez le brave enfant s'est fait voleur. Un Castillan ne doit pas mendier. »

L'inconnu ne répondit rien.

« Ma porte est ouverte, continua son sauveur. Je ne vous demanderai pas votre nom, je ne suivrai point vos pas; mais souvenez-vous, tout riche et tout puissant que vous soyez, que vous avez désormais un ennemi implacable dans Melchior Gomez, l'aguador affamé du faubourg de Murcie. Malheur à vous, si le hasard me fait retrouver votre trace! Maintenant vous pouvez partir.»

Quand le meurtrier eut disparu dans l'obscure ruelle, Melchior jeta un regard morne

sur le grabat. L'idiot ne dormait plus. C'était lui qui avait ouvert la porte pour s'échapper tandis que son père abattait le panneau de la soupente. Dans quel but, c'est ce que je vous dirai plus tard. L'aguador crut sans doute le deviner, car un rayon de joie cruelle passa dans ses yeux et il dit avec un rire amer :

« Oh ! Louisillo est bien le digne frère de José ! Il a de mon sang dans le cœur, et voilà pourtant celui qu'on appelle une brute et un idiot ! Pauvre enfant, il ne me reste plus qu'un homme à haïr et toi à aimer sur la terre. Va, je t'aimerai de toute la tendresse que j'avais pour José et de toutes les souffrances que j'ai endurées pour toi. »

Nous arrivions alors aux portes de Burgos, Zarréguy se tut.

— Votre récit peut être très intéressant, hasardai-je, mais je ne vois pas encore comment nous arriverons de l'histoire de l'aguador à celle du comte de Mediana. J'attends

toujours l'apparition de ce dernier et du mystérieux Giangurgolo.

— Mais vous n'avez vu que ces deux personnages jusqu'à présent, répondit le mayoral. Le devoir du conteur n'est-il pas de mettre en défaut la sagacité des curieux qui l'écoutent? D'ailleurs tout ceci n'est qu'un prologue dont le récit était nécessaire pour vous faire comprendre les rouages secrets de l'action. A demain le drame. »

II

L'AMOUREUX DE LA REINE.

Le lendemain Zarreguy me tint parole et poursuivit ainsi la traduction libre de la complainte :

« A l'époque du mariage de S. M. C. Philippe IV avec la princesse Elisabeth, le comte de Villa-Mediana était, suivant les mémoires du temps, « le cavalier le plus parfait de corps et d'esprit que l'on eût jamais vu, jeune, beau, spirituel, brave, magnifique et galant. »

Malheureusement, il avait un défaut qui gâtait tout son mérite : c'était de porter jusqu'à l'excès ces belles qualités. Il était brave jusqu'à la fanfaronnade, magnifique jusqu'à la prodigalité, galant jusqu'à la débauche, spirituel jusqu'à l'impiété, et beau d'une beauté efféminée. Son caractère violent et emporté contrastait avec sa figure douce, que des cheveux cendrés et de fines moustaches blondes ne contribuaient pas à rendre bien formidable. La flamme qui jaillissait parfois de ses grands yeux noirs comme la nuit pouvait seule faire deviner son âme altière. Il était mince et de taille moyenne, mais il était admirablement bien fait, souple et robuste comme s'il eût eu des muscles d'acier flexible. Aussi, avec l'apparence d'une constitution faible, pouvait-il supporter des excès incroyables. On en citait dans tout Madrid de merveilleux exemples. Une fois, perdant au jeu des sommes énormes, il s'était acharné à exiger des revanches pendant quatre jours

et quatre nuits de suite sans paraître éprouver la moindre fatigue. Longtemps il avait été le favori de Philippe IV, le compagnon assidu de ses plaisirs ; mais il venait d'encourir sa disgrâce pour avoir osé disputer à son maître le cœur de doña Francisca de Tavara, dame du palais, car il ne craignait ni Dieu, ni diable, comme disaient ses ennemis. Il ne paraissait plus à la cour depuis plusieurs mois quand eut lieu l'événement qui devait être l'origine de tous ses malheurs.

A une demi-lieue d'Aranjuez, au bas d'une colline chauve sur laquelle vient mourir un petit bois de pins et de chênes rabougris, se creusait dans le sol un horrible gouffre. On eût dit une énorme entaille faite à la terre par le doigt d'un mauvais génie. Un soir, au moment où le soleil s'éteignait à l'horizon dans un lit de pourpre étincelante, le jeune comte, revenant de la chasse et prêt à gravir la colline, entendit sonner au loin quelques fanfares de cor, et presque aussitôt ses oreil-

les furent frappées d'un bruit inaccoutumé dans cette solitude. C'était le galop d'un cheval. Villa-Mediana leva brusquement la tête.

Une femme, penchée plutôt que montée sur un magnifique cheval d'Andalousie, semblait glisser avec une effroyable rapidité le long du bois. Le comte crut voir une apparition magique et demeura ébloui devant elle.

Peut-être ce mot *ébloui* vous paraîtra-t-il emphatique, puisque vous savez que Villa-Mediana n'était pas un bachelier enthousiaste, cachant l'ardeur d'un cœur novice sous une souquenille râpée. Mais je dois vous dire que son regard expérimenté devina bien vite une de ces femmes que leur beauté fait reines et dont le sourire est plus puissant en miracles que la baguette d'or des fées. Son large front, blanc et pur, semblait appeler un diadème, et portait avec grâce un chapeau gris orné de plumes blanches et en-

touré d'un cordon de diamants. Son justaucorps vert et son vertugadin étaient si masqués de broderies qu'on ne voyait plus l'étoffe. Ses cheveux tombaient tout épars sur ses épaules; elle était pâle comme la mort, mais ne poussait pas un cri de lâche frayeur, et ses mains blanches, devant lesquelles se serait agenouillé un statuaire, se cramponnaient fortement à la crinière du fougueux andalous, dont la bride se balançait couverte d'écume.

Le comte tressaillit en voyant le danger que courait la belle amazone. Le cheval venait, dans sa course furieuse, de broncher contre un tronc d'arbre caché par un bouquet de hautes herbes, et ses jambes sèches et nerveuses avaient plié sous l'effort; puis il s'était relevé bravement, et après être resté un instant immobile, comme étourdi, il prit de nouveau le mors aux dents, et, rapide comme une flèche, emporta son intrépide écuyère droit à la bouche du gouffre. Déjà elle sem-

blait perdue, et à moitié renversée sur le terrible animal, qu'elle cherchait vainement à dompter, elle descendait la colline fatale, quand elle aperçut le jeune seigneur. Aux oppressions de son cœur, ce dernier avait senti que sur un mot d'une telle femme il donnerait sa vie. Cette belle créature, calme sur son cheval fougueux, poétisait aux yeux du comte, grand admirateur du courage, la solitude aride où ils se trouvaient seuls tous deux. La foudre serait tombée à côté de lui en ce moment qu'elle ne l'aurait pas distrait de son attention à suivre tous les mouvements de la jeune femme. Penché, les mains tendues en avant vers la colline, il éprouva tout d'abord comme un désir effréné de toucher seulement le pied ou le bas de la robe de l'amazone, en risquant sa vie pour la sauver, et il se jeta hardiment devant le gouffre, que voilait une riante couronne de fleurs et d'arbustes. En vain la noble femme, qui ne pouvait comprendre cette sublime imprudence,

lui fit-elle signe de fuir. Il ne bougea pas. Alors, d'une voix étouffée, elle lui cria ces mots :

« Ne me touchez pas, señor. Je suis la reine. » En même temps les fanfares se rapprochaient ; les hurlements plaintifs des chiens s'y mêlaient, et un groupe de cavaliers apparut sur la lisière du bois.

A ces mots si simples : *Io soy la reyna*, l'audacieux comte avait reculé d'effroi comme s'ils eussent renfermé quelque vertu enchantée et terrible, comme si la terre eût tremblé sous ses pieds. C'est que ces paroles rendaient coupable et sacrilège le vœu qu'il venait à l'instant de former dans le secret de son cœur. En effet, une coutume bizarre, introduite à la cour d'Espagne par un esprit d'étiquette jalouse et ridicule, interdisait à tout autre homme que S. M. le droit de toucher la reine, même en cas de péril extrême et fût-ce du bout des doigts. Le téméraire qui eût osé braver cette loi était criminel de

lèse-majesté, et la peine de mort lui était réservée comme récompense de son zèle et de son dévouement. Ceci peut vous faire comprendre pourquoi Villa-Mediana, qui tendait tout à l'heure ses bras au danger avec un cœur si ferme et si résolu, pâlit et recula en entendant ces mots funestes : Je suis la reine, et hésita à commettre le crime de la sauver, en voyant accourir des cavaliers qui pourraient rendre témoignage contre lui. Néanmoins il eut bientôt pris une décision. Il arracha vivement son stylet de Valence de sa ceinture, afin d'avoir une arme à opposer aux élans furieux du cheval et bien lui en prit, car à peine la lame brillait-elle dans sa main, que son regard rencontra les yeux ardents de l'animal, et que son visage fut comme baigné d'un souffle de flamme.

Tout ce que je vous raconte si longuement s'était passé avec la rapidité d'un éclair. Le choc fut terrible, et un instant le comte demeura pris de vertige ; mais il reprit courage

presque aussitôt, et au risque d'être broyé sous les pieds de fer de l'andalous, qui, la lame du stylet dans le poitrail, se débattait tout sanglant, ou d'être précipité avec lui dans l'abîme, il se pendit convulsivement, s'accrocha de tout son poids à la bride, se laissa horriblement secouer contre terre sans lâcher prise et tomba enfin déchiré, meurtri, demi-mort. Mais le cheval était tombé en même temps, épuisé de la lutte, et la jeune reine avait pu sauter déjà sur l'herbe sans blesser ses pieds mignons.

Le roi et ses courtisans, qui arrivaient alors en haut de la colline, avaient été les impuissants spectateurs de cette scène muette et terrible, et des clameurs d'angoisse avaient bondi de toutes les lèvres. Ils mirent pied à terre et descendirent la pente raide et nue.

Mais déjà la princesse s'était approchée du malheureux comte, et d'une voix basse et tremblante, elle lui dit :

« Vous avez sauvé la vie à la reine, señor, et la reine ne l'oubliera pas, soyez-en sûr. »

Villa-Mediana souffrait beaucoup quoique sa douleur ne se trahît point par un seul cri. Mais cette phrase brève et froide qui rétablissait entre la reine et le sujet toute la distance comblée par son dévouement héroïque, lui fit plus de mal que toutes les souffrances de son corps. Trop fier pour cacher sa pensée, il répondit amèrement :

« La reine ! Est-ce donc la reine seulement que j'ai voulu sauver ! ne suis-je ici pour vous qu'un courtisan zélé ! le cœur d'une femme se dessèche-t-il à ce point sous le manteau royal ! Les bienfaits de la reine me touchent peu : un sourire m'eût bien plus dignement récompensé. »

Et comme elle ne répondait pas, troublée par la surprise et l'émotion que lui causait une hardiesse à laquelle ne l'avait pas accoutumée la servilité de la cour d'Espagne, il ajouta brusquement :

« Madame, en vous sauvant, je n'ai point songé à la reine. Je n'ai vu qu'une femme qui allait mourir. »

Vous dire si la jeune femme se trouva offensée ou flattée par une si audacieuse déclaration, c'est ce qui me serait difficile, car elle feignit de ne pas la comprendre. Elle baissa les yeux devant le regard ardent du comte, qui semblait vouloir interroger le fond de son cœur, et elle murmura doucement :

« Souffrez-vous, señor? »

Il ne répondit que par un dédaigneux sourire. La reine entendant les pas des nobles chasseurs qui approchaient, se hasarda de fixer enfin ses yeux sur la figure pâle du comte, et, surprise de la distinction de ses traits et de leur expression douce, pensa que son sauveur devait être de grande famille et s'étonna de ne l'avoir jamais vu à la cour. Comme son silence eût pu sembler étrange et suspect, elle lui dit tout haut :

« Vous avez eu bien peur pour moi, señor. »

Il étendit sa main vers la bouche du gouffre, qui se trouvait à quatre pas de lui tout au plus et que la reine n'avait pas encore aperçue.

« Un précipice sans fond s'ouvre là, madame, caché sous ce bouquet d'herbes et de fleurs, » dit-il, d'une voix grave et douloureuse.

Elle jeta un coup d'œil rapide et tressaillit en s'écriant :

« C'eût été une horrible mort ! »

Et son regard ému remercia généreusement le comte. En ce moment le roi arrivait. Le premier coup d'œil lui fit reconnaître Villa-Mediana. Il y eut un moment d'embarras et de froideur. Philippe se mordit les lèvres jusqu'au sang, car son orgueil avait été mortellement humilié dans l'aventure de doña Francisca de Tavara. Les courtisans, dans l'incertitude de ce qui allait arriver, ne

disaient mot et ne quittaient pas des yeux le visage du roi. Le sujet qui avait le beau rôle dans cette scène était trop altier pour faire le premier pas vers une réconciliation. Enfin Philippe, qui était naturellement faible, voulant éviter de réveiller devant la reine le souvenir de l'intrigue qui avait provoqué la disgrâce du comte, alla droit à ce dernier et lui tendit sa main, que Villa-Mediana porta respectueusement à ses lèvres :

« On vous trouve donc toujours sur le chemin des belles dames, mauvais sujet! » lui dit-il à demi-voix. Puis parcourant d'un regard froid le cercle des courtisans et des *camerières*, il reprit lentement : « Si ta tête est folle, ton cœur est bon, mon pauvre comte. C'est un excellent moyen de rentrer en grâce que de braver notre défense et de reparaître devant nous pour conserver à l'Espagne et à ton maître une vie si précieuse et si chère que celle de notre bien-aimée Élisabeth. »

Ce tutoiement royal, qui annonçait aux courtisans le retour de la haute faveur du comte, prouva à la reine que ce dernier était un grand d'Espagne de la première classe, et sa curiosité fut grandement excitée. Philippe IV, qui s'en aperçut, lui dit en riant :

« Ce jeune téméraire est un de mes vieux amis, madame, et grâce à ces charitables seigneurs qui nous entourent, vous devez déjà le connaître de nom et de réputation. Mais sa conduite d'aujourd'hui efface bien des torts. Il nous a prouvé qu'il n'a pas le cœur aussi noir que le prétendent ses bons amis. Comte de Villa-Mediana, ajouta-t-il, notre château d'Aranjuez sera votre maison de santé.

— Le comte de Mediana! » répéta en elle-même la jeune reine avec épouvante. Elle pâlit et un mouvement de mépris involontaire lui échappa. C'est qu'en effet ce nom ne lui était pas inconnu, et que la réputation de l'ex-favori était parvenue jusqu'à elle au

milieu d'un déluge de calomnies odieuses. Elle se repentit d'avoir écouté sans colère l'insolent aveu de celui qu'elle croyait un vil débauché ; elle eut peur d'elle-même et de sa faiblesse et honte de son attendrissement ; elle chercha à s'animer d'un courroux qui n'existait pas en son âme et se réfugia dans les rigueurs de l'étiquette comme dans une voie de salut. Son visage redevint froid et glacé. Le comte s'aperçut de ce changement soudain, en comprit le motif humiliant, et le sang empourpra aussitôt ses joues pâles. Son cœur battait avec violence; ses yeux étaient pleins de prière, mais Élisabeth ne le regarda plus et se détourna durement. Ce fut une faute. Cet excès d'insensibilité, que motivait tout au plus la haute religion de la reine irritée contre l'impiété du comte, manqua son but. En fuyant devant le danger elle prouvait qu'elle y croyait.

« Déjà ingrate! pensa le pauvre Villa-Mediana. Si jeune et si belle! Ah! l'air de

la cour a bien vite soufflé son venin sur cette âme royale. »

« A cheval, messieurs! » cria Philippe IV, et, sur son ordre, quelques piqueurs transportèrent le comte dans un des carrosses qui suivaient la chasse.

Peu de jours après Villa-Mediana fit remercier le roi de ses bontés et quitta le château d'Aranjuez à l'étonnement général. Par un hasard inexplicable l'événement qui devait porter au comble la fortune de cet orgueilleux seigneur changea entièrement son caractère. Lui, homme d'action, avide d'éclat et de bruit, s'enfermant dans la solitude de son hôtel, tomba dans une sorte de marasme et de folie sombre. Sa guérison fut lente et difficile par suite des accès de colère insensée et sans cause qui lui faisaient repousser tous les soins de ses serviteurs. Bientôt ces derniers durent l'abandonner, comme si quelque élixir eût troublé sa raison, à la garde d'un nain hideux, venu on ne savait

d'où, entré tout récemment à l'hôtel pour remplir les ouvrages les plus grossiers de la domesticité, et doué d'une force prodigieuse et surhumaine qui le rendait redoutable. Comme il ne cessait de jouer mille méchants tours à ses compagnons et que ceux-ci n'osaient chasser un si rude jouteur, ils se déchargèrent avec joie sur lui de la triste corvée de veiller le comte. Chose étrange, ce gnome humain devint un excellent garde-malade. Couché nuit et jour aux pieds de Villa-Mediana comme un chien fidèle, il parut s'attacher à lui et lui devint nécessaire. Seul il pouvait dompter son maître pendant ses heures de crises nerveuses, et quand il dardait sur lui son regard fixe et enflammé, le comte obéissait comme un enfant. Mille bruits incroyables coururent à ce sujet. Les serviteurs, jaloux de la faveur du nain, lui attribuèrent le pouvoir surnaturel du *mal d'ojos*.

Vous savez que cette croyance, même de

nos jours, est encore générale en Espagne. En Italie, c'est l'*occhiata;* dans le midi de la France, le mauvais œil. L'homme qui jouit de ce privilège a un tel poison dans les yeux, qu'en regardant fixement une personne il la fait mourir de langueur. Un des gentilshommes de Villa-Mediana fut pris sur ces entrefaites d'une fièvre maligne, et avoua à sa dernière heure qu'une nuit, ayant entendu de sourds gémissements et des plaintes s'élever de la chambre secrète du comte, la curiosité l'avait poussé à s'avancer jusqu'à la porte de cette chambre, mais qu'à peine arrivé dans la salle voisine, il avait vu comme deux escarboucles vivantes luire dans les ténèbres et le regarder, tandis qu'un rire affreux résonnait à ses oreilles. Il n'en fallut pas davantage pour faire déserter la moitié des serviteurs du pauvre comte; mais il ne s'occupait guère de ce qui se passait autour de lui. Pendant de longues journées il restait immobile et absorbé à contempler un

portrait de femme dont il était jaloux comme un amant pourrait l'être de sa maîtresse. Quand il dormait, le portrait était voilé d'un crêpe. Tantôt il adressait des prières, tantôt des reproches à la beauté inanimée, comme si les lèvres de cette femme eussent pu s'ouvrir pour lui répondre. Il s'était si fort entêté de sa folie qu'un miracle ne l'eût pas étonné. Un jour enfin il se rappela qu'il avait été le meilleur musicien et le meilleur poëte de la cour, détacha sa guitare du clou auquel il l'avait suspendue et improvisa des stances passionnées sur son amour malheureux. Ce fut là une excellente inspiration. Il revint au bon sens par la musique et la poésie, qui ont brouillé tant de fortes cervelles. Lui qui autrefois ne trouvait rien de trop élevé pour ses désirs hautains, qui croyait pouvoir briser tous les obstacles devant sa volonté, rougit presque de la blessure profonde et inattendue qu'avait ouverte dans son cœur un premier amour véritable. Se cuirassant de

toute son ancienne audace, il résolut de tenter la lutte en criant comme les anciens preux : *Vaincre ou mourir!* Son palais resta désert; les soupers, les sérénades, le jeu ne furent plus la joie de ses nuits et de ses jours; mais il reparut à l'Escurial au moment où chacun avait intérieurement récité sur sa tombe un *De Profundis.*

Le dérangement de l'esprit du comte avait été la nouvelle de la cour pendant quelques heures. On le plaignit bien vite et on se hâta de l'oublier. Un seul cœur ne l'oublia pas : ce fut celui de la reine.

La longue retraite de Villa-Mediana l'avait mieux servi près de cette noble femme que les plus adroits calculs de la séduction n'auraient pu le faire. Présent, elle eût continué à le craindre et à le voir avec dédain. Absent, elle ne vit plus en lui que son sauveur, elle s'habitua à penser à lui, sans croire qu'il y eût danger à caresser un pareil rêve. L'amour prend des détours subtils pour sur-

prendre les cœurs les plus sûrs d'eux-mêmes. Certes, la jeune reine eût repoussé fièrement la passion d'un courtisan audacieux : peut-être aimait-elle déjà ce don Juan timide et converti qui n'osait braver sa froideur et se soumettait de lui-même à l'exil. Elle seule crut comprendre la cause de ce qu'on nommait la folie du comte, et son cœur fut ému d'une pitié généreuse.

Villa-Mediana ne tarda pas à deviner ce changement favorable. Il essaya de prouver à la reine qu'elle avait prêté à la calomnie une oreille trop crédule, en paraissant renier dès lors par sa conduite toute son ancienne réputation. Cela lui fut d'autant plus facile que, vaniteux et insolent avec les hommes, il faisait toujours preuve envers les femmes d'une exquise galanterie. Sa voix seule était douée d'un charme si irrésistible que ses rivaux le surnommaient en riant, la *Bouche d'or*, tandis que les dévots le flétrissaient de l'épithète de *Roi des bravaches*.

On fit grand bruit à la cour de la conversion du comte. Abdiquant ses principes irréligieux, il allait chaque jour s'agenouiller sur les dalles de la chapelle royale. Était-ce vraiment Dieu qu'il y priait? Sa piété était-elle sacrilège ou sincère? C'est un problème que les plus fins ne purent d'abord résoudre. Toujours est-il qu'il choisissait pour se rendre à la chapelle l'heure de la prière de la reine et qu'il cherchait à être le plus près d'elle possible. Que voulez-vous! l'amour rend le cœur diplomate, et l'hypocrisie n'est pas moins permise à ceux qui aiment qu'aux ambitieux. Enfin un jour, emporté par la violence de sa passion, il commit une imprudence qui fut le premier échelon de sa perte. La messe venait de finir et la reine allait se lever, quand Villa-Mediana, voyant sur l'autel un gros amas d'argent qu'on venait de donner pour les âmes du purgatoire, s'en approcha, et prenant dans ses mains une poignée de piastres et de du-

cats, dit à haute voix ces paroles téméraires :

« Mon amour sera éternel, mes peines seront aussi cruelles, celles des âmes du purgatoire finiront. Hélas ! les miennes ne finiront pas. Cette espérance les console ; pour moi, je suis sans espérance et sans consolation : ainsi ces aumônes qu'on leur destine me sont mieux dues qu'à elles. »

Il n'emporta pourtant rien, comme vous le pensez, mais il regarda fixement la reine, vit quelques larmes trembler comme des perles au bord de ses cils et comprit qu'il était aimé. Pas un courtisan n'osa faire la moindre remarque au redouté Villa-Mediana. Mais la hardiesse de cette publique déclaration d'amour fut condamnée par le silence même de tous les grands qui avaient accompagné la reine à la chapelle, et le comte-duc d'Olivarès en avertit Philippe IV. Ce dernier se mit à rire et répondit :

« Il paraît que Mediana a toujours le cer-

veau un peu timbré. Je lui pardonne encore cette fois. Mais faites-le prévenir de se tenir plus sage, car la reine d'Espagne n'est pas une dame de Tavara ! »

Huit jours après, le malheureux comte parut dans un carrousel, qui eut lieu à Madrid, avec un habit brodé de pièces d'argent toutes neuves que l'on nommait des réales et qui portait la devise suivante :

Mis amores son reales.

Cette allusion hardie du mot *reales*, qui veut dire royales, avec la passion du comte pour la reine est plus fine en espagnol qu'elle ne saurait le paraitre en français. Sa traduction littérale serait :

Mes amours sont royales.

Ce fut le sujet d'un grand scandale, et les mémoires contemporains, qui ont tous rapporté ce fait, en parlent avec plus d'indignation contre l'orgueil du comte que de pitié

pour son amour. Cependant le roi ne lui retira pas encore publiquement ses bonnes grâces. Mais son favori, le duc d'Olivarès, ennemi secret de la reine et de Villa-Mediana, lui exagéra si fort la témérité d'un sujet qui osait jusqu'en sa présence déclarer des sentiments offensants pour l'honneur royal, qu'il persuada Philippe de s'en venger. On en attendait une occasion qui ne fît point d'éclat, quand l'aveugle passion du comte précipita l'affreux dénouement du drame.

Un soir, il rentra chez lui plus triste et plus accablé que de coutume. Il n'avait pu parler à la reine au cercle du Buen-Retiro.

« Je ne puis plus vivre ainsi, s'écria-t-il en brisant avec colère les plumes de son sombrero. Cette torture est insupportable; il faut qu'elle cesse ou que je meure. Que la reine était belle ce soir! et je n'ai pu lui adresser une parole. Il m'a fallu étouffer vingt fois sur mes lèvres le cri de mon cœur, partager avec cent autres la faveur de

son sourire. Oh ! Elisabeth ! Elisabeth ! »

Il se laissa tomber dans un fauteuil, et, le front appuyé sur ses mains, resta absorbé dans une contemplation mystérieuse. Tout à coup une voix stridente le tira de cette extase en lui disant :

« Vous souffrez, señor ?

— Ce sont ses propres paroles, s'écria le comte en tressaillant et en jetant autour de lui un coup d'œil hagard. Qui a dit cela ? où est-elle ! où est-elle ! »

Mais il ne vit que le nain, humblement accroupi à ses pieds, et détachant doucement ses bottines.

« C'est toi qui as parlé, n'est-ce pas ? demanda Villa-Mediana.

— Oui, maître, » répondit le serviteur.

« Ah ! quel souvenir cette parole a réveillé dans mon cœur. Elle aussi m'a dit un jour avec sa voix douce : « Vous souffrez, señor ? » Depuis ce jour, en effet, je n'ai cessé de souffrir et bien cruellement. Cet

amour est un rêve plein de larmes et d'angoisses. Et ce sera toujours un rêve, ajouta-t-il d'une voix sourde. Pourtant si j'avais un ami dévoué, j'aurais pu tenter une entreprise bien folle et bien terrible, mais qui m'eût rapproché d'elle, mais qui l'eût presque jetée dans mes bras... Hélas ! à qui pourrais-je ainsi confier tout le sort de ma vie ?

— Ai-je jamais trahi le secret de vos nuits de délire ? interrompit froidement le nain.

— Toi ! dit vivement le comte, tu pourrais... Mais non. Tu ne serais pas assez sûr de ton courage, tu ne serais pas assez dévoué à ton maître pour t'avouer coupable de son crime, pour mourir à sa place s'il le fallait.

— Ne doutez pas de moi, répondit le nain ; mon corps et mon âme sont à vous. Faut-il tuer un homme ? Fût-ce le roi, je le tuerai, señor. La force ne manquera pas à mon bras, le sang-froid à mon cœur.

— Pourquoi m'aimes-tu ? répliqua brusquement le comte avec une involontaire expression de doute et de méfiance.

— Parce que vous me traitez avec douceur et bonté, tandis que les derniers de vos serviteurs me haïssent et m'humilient, dit le nain. Je ne sais pas lécher la main qui me frappe, moi. Je ne suis qu'un pauvre idiot, comme ils disent, et ma vie n'intéresse personne. C'est donc à l'idiot à vous sauver, quand les gens sensés vous abandonnent. C'est un rôle qu'on ne me disputera pas. »

L'accent d'ironie triste et amère avec lequel le nain prononça ces mots surprit Villa-Mediana.

« Tu as un noble cœur ! murmura-t-il.

— N'est-ce pas, señor, reprit le misérable avec un rire insolent et étrange. Je commettrai le crime, je subirai le châtiment pour vous acheter le bonheur que vous rêvez. Oui, j'ai un noble cœur. »

Et ses yeux étincelants d'une joie sauvage s'attachèrent sur le visage décoloré de Villa-Mediana avec une insupportable fixité. Ils rayonnaient d'une lueur jaune et magnétique que rendaient plus horrible des paupières rouges, flétries et dépouillées de cils. Le comte crut avoir déjà rencontré ce regard fauve fixé sur lui et détourna la tête par un mouvement de terreur puérile, en se disant :

« Serait-ce vraiment le *mauvais œil ?* »

Mais l'esprit fort de la cour d'Espagne repoussa bientôt cet éclair de crédulité, sourit, et se penchant à l'oreille du nain lui communiqua son dessein à voix basse.

« J'obéirai, señor, » répondit le confident.

Mais quand Villa-Mediana fut endormi, le nain murmura :

« Toucher à la reine, c'est mériter la hache, noble comte. Vous allez entrer dans

une route où le moindre grain de sable peut vous faire tomber foudroyé. Je serai le grain de sable, mon maître ! »

LA PEREGRINA

UELQUES jours après cet entretien, le comte obtint de Philippe IV une preuve de la plus haute faveur. Comme il appliquait toutes les ressources de son esprit à divertir la reine, il venait de composer une comédie que tout le monde trouva parfaite. La reine surtout y remarqua des traits si délicats et si touchants qu'elle voulut la jouer elle-même le jour où on célébrait la fête du roi. Le sujet

de la pièce était tiré des premières fables dont le voile allégorique enveloppe le berceau du peuple espagnol. C'était l'histoire de cette princesse Mira, dont la beauté fut si merveilleuse que de son nom est venu le mot castillan *mira,* qui signifie *regarde*. En effet, « aussitôt qu'on la voyait, dit le texte naïf de la chronique, on ne pouvait s'empêcher de crier tout de suite avec transport : *mira! mira!* puis d'en devenir éperdument amoureux; mais sa fierté et son indifférence farouche faisaient mourir tous ses amants. Le basilic n'avait jamais tué tant de monde que la belle et trop dangereuse Mira. Elle dépeupla ainsi le royaume de son père et toutes les contrées d'alentour, faisant trois ou quatre douzaines d'homicides par journée, jusqu'au moment où elle trouva le maître de son cœur dans le jeune et beau comte Nios. »

Comme vous le pensez, ce fut la reine qui se chargea du rôle de Mira, dans lequel

Villa-Mediana n'avait pas épargné les tendres allusions. Enivré de ce premier succès il déploya dans les préparatifs de la fête une magnificence inouïe ; une soirée allait dévorer sa fortune. Les habits des acteurs et les machines qu'il fit construire lui coûtèrent seuls plus de trente mille écus. Il fit peindre sous ses yeux une nuée de carton dans laquelle la reine devait être cachée, tandis que derrière elle voltigerait le nain qui jouait le rôle de bouffon calabrais, variété du Matamore, que le peuple nomme encore vulgairement *Giangurgolo* : c'était ce page grotesque qui devait faire tomber une grêle de sarcasmes sur les amants dédaignés de la belle Mira. Le comte, par un raffinement de précaution, fit plaquer sur la toile peinte et vernissée de la nuée un enduit d'amiante, pour la mettre à l'abri de la combustion.

Un incident de triste augure eut lieu au commencement de cette soirée, où chacun se promettait tant de plaisir. La reine se

faisait habiller dans sa loge par les dames du palais, et la *camarera-mayor* venait de lui ceindre le front du diadème fabuleux de Mira; elle se regarda alors dans un grand miroir en appuyant sa main dessus; mais quoiqu'elle ne l'eût touché que fort légèrement, la glace se fendit depuis le haut jusqu'en bas. La reine ne parut pas s'en émouvoir et feignit de rire de la profonde consternation de toutes ses dames, leur disant qu'il y avait de la faiblesse à s'effrayer de choses qui pouvaient avoir des causes naturelles. Pourtant son cœur avait tressailli comme d'un pressentiment mélancolique, et son front garda, pendant les premières scènes, une ombre de tristesse inquiète.

La noble assemblée qui formait le public écouta avec froideur le prologue de la pièce; mais bientôt un intérêt irrésistible attacha tous les esprits à l'action. Le comte avait paru sur les planches en pauvre chevalier de fortune, ruiné par les frais de la croisade.

Son épée et son courage étaient toute sa richesse. Pour mieux marquer la distance qui le séparait de celle qu'il aimait, il arrivait couvert d'un manteau râpé au milieu des riches prétendants qui se disputaient le cœur de la princesse. L'éclat de mille diamants rendaient Mira plus belle que jamais ; mais une fois que le pauvre chevalier eut parlé, il parut aussi plus beau que tous ses orgueilleux rivaux. D'abord, il joua avec le calme d'un grand seigneur qui craint de se compromettre par le ridicule de l'enthousiasme dramatique. Mais quand la reine fut seule en scène avec lui, quand Mira ne fut plus sous son regard troublé que l'ange de ses rêves, celle qu'il nommait tout bas Elisabeth, il ne vit plus qu'elle, et oubliant la foule envieuse qui l'écoutait, ne joua plus que pour elle seule.

Ce n'était plus un acteur qui débitait un rôle appris, c'était un homme qui laissait déborder la passion de son cœur dans toute sa

vérité. Enfin il chanta le grand air du premier acte, dont le refrain peut se traduire par ces paroles touchantes : Pourquoi m'as-tu dédaigné, Mira? As-tu pensé que ton dédain mettrait mon amour au cercueil? As-tu pensé qu'un seul cœur au monde t'aimerait jamais comme le mien? — Le comte chanta ces vers d'une voix si tremblante et si pleine de désespoir que la reine, émue, au lieu de le repousser en riant, suivant son rôle de coquette, quand il feignait de vouloir saisir sa main, la lui abandonna toute frémissante. Villa-Mediana fut encore assez maître de lui pour ne pas toucher la main royale. Il recula, et, jetant un coup d'œil dans la salle, rencontra le regard sévère et menaçant de Philippe, qui avait pâli au geste imprudent et révélateur de la reine.

Le second acte s'ouvrit par l'apparition de la nuée, qu'une salve d'applaudissements accueillit. En ce moment le comte était non-

chalamment adossé à un arbre des coulisses : un vague sourire errait sur ses lèvres, mais le pli de son front et la contraction nerveuse de ses sourcils trahissaient une horrible et secrète préoccupation. La nuée descendait du cintre portée sur une pluie de fusées et d'éclairs, et les spectateurs n'apercevaient encore que la tête grotesque et grimaçante du nain, qui jouait la peur, tandis que sans être vu il écaillait du bout de ses ongles recourbés l'enduit d'amiante qui préservait la toile peinte. Tout à coup le comte regarda autour de lui, et se voyant seul, frappa doucement ses deux mains l'une contre l'autre. A ce signal, le nain laissa pencher sur la toile un des *hachas* ou grosses torches de cire blanche qu'il tenait au poing : quelques étincelles flambent et pétillent aussitôt aux endroits que les ongles du *Giangurgolo* ont dépouillés d'amiante. Puis l'étincelle devient un jet de flamme qui serpente le long des cordelettes et des fils d'acier auxquels est

suspendue la nuée, gagne les frises et les teint d'une couleur rougeâtre.

Les spectateurs croient encore à l'illusion d'un feu artificiel et admirent. Mais leur erreur n'est pas de longue durée. Le ciel, les arbres, les palais, tout s'allume au brasier dévorant : les planches semblent onduler sous des vagues de flammes; la scène n'est plus qu'un cadre de feu. Alors on entend un grand cri sortir de la nuée; puis la reine se lève, tremblante, éperdue, sous sa blanche robe et sa couronne, et tend les bras en avant comme pour demander aide et secours. Une horrible clameur d'angoisse lui répond; mais qui oserait tenter de la sauver? Déjà elle est enveloppée d'un voile de flammes; une pluie de gouttes rouges rebondit en cascades dans la salle, et l'incendie colle aux murs ses langues dévorantes. L'effroi chasse tous les spectateurs.

Alors Villa-Mediana s'élance vers la nuée et saisit comme une proie dans ses bras la

reine pâle, terrifiée, muette, à qui le Giangurgolo a dit en ricanant : « Ne craignez rien ! ne craignez rien !

— « Ici personne ne viendra me l'enlever ! s'écrie le comte avec une joie farouche. Ici je suis le roi ! Sur ces planches qui brûlent, sous ce ciel de feu, entre ces murs de feu, nous pouvons mourir ensemble sans qu'on nous sépare ! mais je n'ai pas tant osé pour qu'*elle* meure ! »

Il traversa rapidement la scène, emportant son précieux fardeau entre deux lignes de flammes avec ce courage égoïste et aveugle que donne une pensée fixe du cœur, et il arriva devant une porte secrètement enchâssée dans la muraille et qui s'ouvrit sur un escalier dérobé. Il allait la fermer, quand il entendit un rire aigre et strident qui semblait s'élever de la nuée ardente et qui le fit tressaillir.

D'un bond le nain fut près du comte et lui cria :

« Vous m'oubliez, maitre ! »

En ce moment la reine ouvrait les yeux ; mais à l'horrible aspect du *Giangurgolo*, dont la barbe, les cheveux, les habits étaient à moitié brûlés, elle les referma et jeta un nouveau cri, comme effrayée par une monstrueuse vision. Le nain se mit à secouer les grelots sonores de son bonnet avec un rire niais. Villa-Mediana, emporté par sa violence naturelle, le repoussa et lui dit :

« Va-t'en ! ne vois-tu pas que tu ferais mourir la reine de peur ? »

Le *Giangurgolo* leur jeta à tous deux un regard venimeux et grommela entre ses dents :

« C'est cela ! l'orange sucée, au feu l'écorce ! Mais rira bien qui rira le dernier.

— Que dis-tu ? demanda le comte avec colère.

— Je dis que c'est pour vous, maitre, que j'ai failli me faire brûler tout vivant, et que

je suis devenu horrible à faire mourir de peur une reine! »

Et sur un signe impérieux du comte, il se mit à descendre l'escalier devant lui en murmurant : « Le grain de sable que vous foulez au pied vous fera rouler sur les marches sanglantes de l'échafaud, noble Villa-Mediana! Vous avez aimé un beau rêve et le réveil sera terrible. »

Quand il fut au bas de l'escalier, dont les cent marches descendaient dans un des caveaux où dormaient les aïeux du comte, sous la chapelle du palais, il se retourna, tenant toujours sa torche à la main, et un rayon de joie méchante éclaira son visage. Voici ce qu'il avait vu.

Le comte avait d'abord suivi le nain d'un pas rapide, malgré son fardeau; mais un des *chapins* de la reine s'était tout à coup détaché. Ces *chapins* étaient de petites sandales de brocart et de velours garni de plaques d'or, à hauts talons, que portaient alors

toutes les grandes dames. Le chapin tombé, un bas de soie de mailles larges recouvrait seul ainsi qu'un réseau le pied admirablement cambré de la reine, mignon et petit comme celui d'un enfant : l'azur des veines était transparent sous une peau blanche et rose. C'était la seconde fois que le comte éprouvait un désir effréné de toucher ce pied royal : il ne résista pas et l'entoura de sa main. Peut-être ignorez-vous, señor, l'extrême importance de cette particularité, que votre peu d'habitude de nos mœurs peut vous faire croire insignifiante. Sachez donc que la dernière faveur par laquelle une dame espagnole puisse confirmer à son amant l'excès de sa tendresse, c'est de lui montrer son pied ! Le pied est la partie du corps que nos femmes cachent le plus scrupuleusement et elles ne portent pas leurs robes à fleur de terre pour un autre motif. Aussi faut-il avouer que leurs pieds sont généralement dignes de ce culte : rien de si joli à voir que

leurs souliers de poupées, justes comme un gant ; quand elles marchent il semble qu'elles volent ou qu'elles glissent.

Vous comprenez, d'après cela, quelle fut l'audace de Villa-Mediana. Il n'osa néanmoins imprimer un baiser sur ce pied de fée qui frémit au contact de sa main. La reine s'éveilla presque aussitôt comme d'un songe et rougit en se voyant seule avec le comte sur ces marches de pierre. Elle le repoussa doucement et murmura ces mots :

« Seuls ! que signifie cela ? Que s'est-il donc passé ? Où sommes-nous, señor comte ? répondez ! répondez ! Oh ! j'ai fait un horrible rêve !

— Vous avez eu peur de mourir, madame, répondit Villa-Mediana avec un accent de reproche, et pourtant vous me saviez près de vous.

— Je ne crains pas la mort, dit naïvement la reine, mais j'ai eu peur de ces horribles flammes. Je ne suis qu'une femme et j'ai

bien le courage de souffrir, mais je n'ai pas la force de regarder le danger en face sans pâlir.

— Je dois donc vous demander mon pardon pour vous avoir causé cette angoisse, reprit le comte en s'agenouillant devant elle, car c'est moi qui ai fait secouer une torche embrasée sur la toile de la nuée.

— Pourquoi cela? s'écria la reine avec l'expression d'une surprise profonde.

— Pourquoi!... Vous n'avez donc rien su deviner, madame? — Pourquoi, me demandez-vous! Pour égaliser un instant nos deux destinées, pour que nous ne fussions un instant, moi qu'un homme amoureux et brave, vous qu'une femme belle et aimée, libre de son cœur comme les autres.

— Vous vous êtes perdu, dit la reine épouvantée, on vous aura vu.

— Ah! merci pour cette parole, dit le comte. Vous vous oubliez pour penser à moi. Mais non, ajouta-t-il en voyant la figure

de la reine se glacer d'une dignité sévère, vous me reprochez par là d'avoir causé votre perte. Rassurez-vous, madame, les courtisans savent respecter l'étiquette et n'oseraient *toucher à la reine* au milieu des flammes. Le roi seul avait le droit de vous sauver. Je lui ai donné le temps. Il n'est pas venu.

— Vous deviez me laisser mourir, comte.

— Mais je vous aime, madame! » répliqua hardiment Villa-Mediana.

La reine pâlit; mais après un instant de silence, elle posa sa main sur son cœur pour en comprimer les battements et dit d'une voix lente :

« Cet aveu est un crime, señor, et vous ne pouvez le racheter qu'en quittant l'Espagne. Si vous m'aimez réellement, vous comprendrez que nous devons nous dire ici un éternel adieu. Votre dévouement restera gravé dans mon cœur. Un souvenir! telle est l'unique récompense que puisse vous octroyer la

femme qui est condamnée à étouffer son cœur sous le cilice royal.

— Quitter l'Espagne ! ai-je bien entendu cet arrêt sortir de vos lèvres? s'écria-t-il. Ainsi vous renversez d'une parole tous les rêves de mon âme. Loin de vous, que sera la vie pour moi ? Une nuit funeste. Ma récompense eût été dans un sourire ; moins que cela, dans un geste ; moins que cela, dans un regard que vous auriez laissé tomber sur moi par hasard et qui m'eût dit : Je vous aime ! Non, vous ne serez pas si impitoyable. Qu'est-ce que cela vous ferait de savoir que dans la foule, au milieu le plus obscur de cette poussière humaine qui vous entoure, se cache un bras dévoué, un cœur qui vous aime, une pensée qui ne se détache jamais de vous, compagne inconnue de vos joies et de vos douleurs !

— Non, vous ne pouvez rester à la cour, dit la reine. Vous seriez pour moi le remords vivant.

— Ah! vous me trompez, reprit Villa-Mediana, que son caractère emporté exalta alors jusqu'à la fureur; vous me méprisez. L'orgueil de votre rang a dicté ces dures paroles. Vous me chassez; mais pourquoi donc êtes-vous belle pour tous, si un seul homme a le droit de vous aimer! Je resterai, madame. »

La violence du comte rendit à la pauvre femme tout son sang-froid.

« Faites-moi place, señor, dit-elle; j'eusse été surprise que le *roi des bravaches* n'eût pas bientôt remplacé *la bouche d'or.* »

Cette allusion aux deux surnoms que les ennemis de Villa-Mediana lui donnaient l'humilia si profondément qu'elle dompta sa colère soudaine.

« Vous me jugez trop sévèrement, madame, répondit-il; je n'ai que trop mérité vos reproches; mais, avant vous, déjà une voix puissante s'était élevée dans mon âme pour me les adresser. Du premier jour où je

vous vis, c'est-à-dire de l'instant où je commençai à vous aimer, ma conscience me cria que je n'étais pas digne d'un de vos regards. Alors mon cœur se purifia par le repentir, comme si le doigt de Dieu l'eût touché, et je compris que j'aimais pour la première fois.

— Silence! silence! interrompit la reine. Par pitié, ne parlez pas ainsi.

— Alors, continua Villa-Mediana d'une voix tendre et triste, je devins rêveur comme un bachelier de seize ans. Si toujours, au milieu des folles joies de mes anciens compagnons, ils s'étonnent de me voir à l'écart le front penché, c'est que je pense à vous. Le *bravache* est mort en moi, madame. Mais je serais le plus lâche des hommes, que mon amour me rendrait le plus téméraire de tous, quand il s'agirait de vous défendre.

— Non, vous ne pouvez rester, répéta la reine, et sa voix trembla en ajoutant : car la

seule vérité, c'est que je vous aime et que je vous demande grâce.

— Élisabeth! s'écria le jeune homme en se rapprochant d'elle.

— Taisez-vous! par pitié taisez-vous señor, dit-elle. J'ai entendu comme un bruit lointain de voix confuses. On me cherche. On va venir. »

En ce moment, en effet, une sourde rumeur semblait s'élever du fond de l'allée des tombes, où se trouvait alors le *Giangurgolo*. La reine remonta deux marches en disant très vite et d'une voix étouffée :

« Grâce! grâce! comte de Villa-Mediana. Je vous pardonne, mais fuyez. Vous ne voulez pas ma mort, n'est-ce pas? ajouta-t-elle en saisissant ses mains. Vous ne voulez pas que votre amour soit pour moi le déshonneur et que je vous méprise? N'est-on pas déjà entré dans ce caveau? Ah! j'ai peur pour vous, je meurs pour vous, Miguel!

— Me croyez-vous lâche, madame!

— Eh bien, j'ai peur pour moi. Je tremble pour moi. Je ne suis pas brave comme vous. Les femmes n'ont point de courage, allez. Et si l'on nous surprenait, grand Dieu! ce public déshonneur qui me frapperait, moi innocente! tous ces yeux méchants qui s'attacheraient inflexibles sur moi! — Oh! plutôt m'ensevelir vivante dans les flammes! au moins la reine sera morte sans flétrissure et sans honte.

— Rassurez-vous, madame, dit alors Villa-Mediana, sans l'arrêter. Je vais partir. Ce caveau a deux issues, l'une dont le *Giangurgolo* vous ouvrira la porte de fer, scellée dans le granit; l'autre qui protégera ma fuite. Mais avant, il faut que vous me donniez un gage que je puisse garder comme le souvenir de cette soirée. En le voyant, je serai sûr au moins de n'avoir pas fait un rêve.

— Que puis-je vous donner? je n'ai rien... murmura Élisabeth.

— Pas même une fleur flétrie comme mon amour, madame ?

— Rien, pas même une fleur comme celle que la dernière fille du peuple mêle à ses cheveux. Dans ce palais, hôtellerie des reines, rien n'est à moi... rien, que cette croix d'or qui a appartenu à ma mère, et je ne puis vous donner à vous ce talisman, Miguel ! »

En ce moment le nain poussa un cri lugubre, et on entendit des coups violents battre la porte de fer du caveau. Sans doute, le roi dirigeait activement les recherches et on espérait que la reine se serait réfugiée dans ce cimetière féodal.

« Encore une minute, et il ne sera plus temps de fuir, señor !

— J'attends votre gage, madame. »

Brisée, anéantie, la reine semblait n'avoir plus une idée nette et distincte dans son cerveau et être étourdie par le vertige de la

peur. Ses mains se joignirent convulsivement. Tout à coup son regard effaré tomba sur ses mains blanches et fines ; un rayon d'espoir éclaira son visage.

A sa main droite brillait une énorme perle de la plus belle eau, aussi grosse qu'une poire et nommée *la Peregrina*. Elle essaya de la faire glisser de son doigt. Mais il lui fallut l'arracher avec un violent effort.

« Vous attendez votre gage. Le voici, señor, dit-elle en tendant le joyau à Villa-Mediana avec dignité. Et maintenant partez !

— Ce gage est trop précieux, madame ; c'est une fortune, et je préférerais une feuille qui eût touché vos lèvres.

— La porte va céder ! répondit la reine en écoutant un nouveau cri du nain.

— Mon Dieu ! madame, s'écria le comte ; cette perle est tachée de sang.

— C'est le mien, Miguel, qui a coulé quand j'ai arraché ce gage de mon doigt.

Mais ne craignez rien, cette tache s'effacera.

— Madame, dit le comte, je suis bien coupable, et Dieu m'est témoin que ce sang sera lavé de mes larmes; mais comment pourrais-je mériter mon pardon?

— Vous pouvez me sauver, » dit-elle.

Ils descendirent les dernières marches. Elisabeth suivit le *Giangurgolo*, qui s'empressa d'ouvrir la porte de fer, et Philippe IV mit le pied sur le seuil, tandis que ceux qui l'accompagnaient s'inclinaient devant la reine.

« Sauvée! dit-il froidement. Dieu a entendu nos prières et a eu pitié du sang royal. Est-ce toi, continua-t-il en s'adressant au nain, qui as sauvé la reine?

— Je tiens trop à garder mon cou sur mes épaules pour m'être permis un tel dévouement, répliqua le *Giangurgolo*. Il n'y a qu'un amoureux...

— Que veux-tu dire? demanda Philippe à voix basse.

— Votre Majesté le saura quand je pourrai lui parler sans témoin, répondit tout bas le nain.

— Assurez-vous de cet homme, ordonna le roi. Et, se tournant vers la reine : Nous ordonnerons un *Te Deum* pour rendre grâce à celui *qui voit tout* de votre salut miraculeux. »

A l'autre porte, le comte trouva, en dehors, un homme enveloppé d'un caban brun et qui semblait attendre quelqu'un. Cela le surprit : néanmoins il allait s'éloigner quand cet homme lui dit familièrement :

« Votre hôtel est brûlé, señor. Vous perdez là cent mille écus !

— J'ai déjà entendu cette voix, se dit Villa-Mediana.

— Mais, continua avec un rire amer l'in-

connu, il y a des rendez-vous qui ne peuvent se payer trop cher. »

Un frisson secoua tous les membres du comte : il tira son stylet, et, saisi d'une fureur aveugle, se jeta sur cet homme, qui, se redressant, étreignit de ses mains calleuses les bras du gentilhomme.

« Toujours bravache et meurtrier de nuit, noble comte ! s'écria-t-il. Avant de me frapper, demande-moi au moins qui je suis !

— Que m'importe ton nom, dit Villa-Mediana, effrayé pour la première fois de sa vie. Tu sais mon secret et tu dois mourir. Je ne te connais pas.

— Regarde au moins mon visage, » répliqua l'homme.

Il écarta son caban et sa cape. Le comte recula et le stylet lui tomba des mains, c'était Melchior Gomez, l'aguador du faubourg de Murcie.

« Méconnais-tu encore ton sauveur ? dit Melchior. Ton Giangurgolo est le frère de

José, que tu as tué. Pour moi, je suis au service du comte-duc d'Olivarès et de plus familier de l'Inquisition. Au nom du roi et du saint-office, don Miguel de Villa-Mediana, je vous arrête. »

IV

UN AUTO-DA-FÉ

ès le lendemain, Villa-Mediana comparut devant le comte-duc d'Olivarès qui était assisté d'un des conseillers de l'Inquisition, car depuis longtemps le saint-office avait l'œil et la main ouverts sur la conduite impie du *roi des brayaches*. Le portrait que votre Lesage a tracé de ce ministre dans *Gil Blas* est d'une parfaite vérité. Il était en effet d'une taille au-dessus de la médiocre,

et il avait les épaules si élevées que Villa-Mediana ne l'appelait que *le bossu*. Ce seigneur n'était pas méchant, mais fantasque et d'un orgueil féroce qui rendait ses haines immuables. Il eût entendu Dieu le père en personne lui commander de pardonner à l'*amoureux de la reine* cette fatale épithète de bossu, qu'il n'eût pu s'y résoudre.

« Comte de Villa-Mediana, demanda le ministre, savez-vous de quel crime vous êtes accusé?

— Je l'ignore entièrement, dit le jeune homme avec une hauteur insolente.

— Je vais donc vous l'apprendre, reprit Olivarès d'une voix doucereuse. Je ne vous parlerai pas des paroles hérétiques et impies que vous avez prononcées au sujet des âmes du purgatoire, ni du meurtre que vous avez commis le jour sacré de la Fête-Dieu. Ceci regarde le tribunal du saint-office, ajouta-t-il en jetant un regard d'intelligence à l'inquisiteur, qui s'inclina et se signa dévotement.

Plus tard on vous interrogera sur ces énormités que nous voudrions croire fausses. Aujourd'hui nous devons vous faire avouer un crime qui outrage une majesté de la terre.

— Que voulez-vous dire ? interrompit le comte. Je suis le plus fidèle sujet de notre seigneur et maître le roi Philippe IV, et quiconque avancerait le contraire serait un menteur ou un fou.

— Soyez plus calme, señor, et ne feignez pas de prendre le change sur nos paroles, continua le ministre. Vous avez fait un songe téméraire, cousin, et vous avez voulu serrer ce songe entre vos bras. On achète au prix de sa vie un bonheur si coupable. Votre amour a éclaté comme un orage et la foudre était derrière.

— Je ne comprends rien aux énigmes, dit froidement Villa-Mediana, dont une sueur froide mouillait les tempes.

— Señor comte, répliqua Olivarès, les

rois d'Espagne sont si jaloux de leur grandeur qu'une princesse qui a été leur femme ne devient jamais la femme d'un autre roi. Vous ne l'ignorez pas. Leurs veuves n'ont plus d'autre époux que N. S. Jésus-Christ, et ensevelissent leur veuvage sous la simarre violette des carmélites. Les maîtresses mêmes du roi, filles ou veuves, prennent le voile et meurent au monde, quand il cesse de les aimer. Le couvent des *Descalças reales* s'ouvre aussi pour les reines répudiées et les filles naturelles du monarque.

— Eh bien! fit le comte en souriant du bout des lèvres.

— Eh bien! murmura à voix basse le ministre, en fixant ses yeux perçants sur le visage affreusement pâle du jeune seigneur, si un tel sort est réservé aux reines innocentes, jugez quel supplice attend les reines adultères, et comment on punit leurs complices. Vous êtes resté seul avec la reine

pendant une demi-heure, cette nuit, señor ! Me comprenez-vous maintenant ?

— Cela est faux ! s'écria le comte en frémissant.

— Cela est vrai, dit Olivarès. Vos frémissements vous dénoncent.

— Cela est faux ! La vérité, c'est que vous avez soif de mon sang. Mais ne croyez pas me faire peur. Je ne suis pas un lâche. Pour moi, le bourreau est le médecin de la dernière heure. Pour moi, l'échafaud est un lit de mort un peu plus solennel ; voilà tout. Vous pouvez m'assassiner, mais me faire plier devant vous, cousin, jamais. Mais pour me perdre, vous n'avez pas besoin d'accuser une femme innocente et que vous devez respecter.

— Cette hardiesse sied mal à un accusé, don Miguel, dit le comte-duc.

— Un accusé, répéta Villa-Mediana en souriant avec fierté. Cousin, si j'étais assis à votre place et vous debout devant moi,

vous seriez donc plus humble et plus soumis que moi ? »

Le comte-duc se mordit les lèvres et ses épais sourcils se rejoignirent.

L'inquisiteur se pencha alors à l'oreille du jeune homme et lui dit :

« Vous comprenez mal Son Excellence, mon fils. Elle demande des renseignements et ne veut point votre perte... Gardez-vous de l'irriter... Le comte-duc n'aime pas la reine, et si...

— Et si je l'accuse, et la sacrifie, demanda Miguel, que pourrai-je espérer ? la mort, comme si je reste muet, n'est-ce pas ? »

Une joie sombre se peignit sur les traits durs et ridés du conseiller du saint-office, et tandis que le ministre semblait feuilleter et consulter avec une attention profonde les chefs d'accusation, l'inquisiteur répondit :

« La mort ! non pas, mon fils, mais votre salut.

— Qui me l'assure ?

— La parole de Son Excellence. Le geôlier du cachot est à sa dévotion : la porte s'ouvrira pour votre fuite.

— Fausses promesses ! Une fois les aveux écrits et l'oiseau en cage, on ne brisera pas les barreaux, et ma voix sera étouffée.

— Son Excellence jurera sur l'Évangile.

— Les démons ! murmura l'*amoureux de la reine*, ils parlent d'hérésie et profanent ainsi les choses les plus sacrées. Ils poseraient sans honte sur l'Évangile leurs lèvres menteuses.

— Si vous persistez dans votre silence, dit le comte-duc en se relevant de son fauteuil, et regardant fixement son ennemi, vous savez ce qui vous attend...

— Trois jours de chapelle ardente, reprit doucement l'inquisiteur. A votre droite le *verdugo* en prières, à votre gauche les dominicains chantant sur vous la prière des morts; au milieu, entre le *verdugo* et les moines, vous, le condamné, agenouillé, la tête rasée,

vêtu de votre linceul et priant pour votre âme si vous en avez le courage.

— Et si vous parlez, dit Olivarès, mon pouvoir vous fait libre, vous rend à la vie, au bonheur.

— Abandonné de nous, continue le conseiller, vous subissez un supplice infamant : le poignet brisé, la tête tranchée... en face d'un peuple hideux, qui hurle et maudit...

— Si vous parlez, ajouta le comte-duc, une fortune vous suivra dans l'exil que vous choisirez... de plus, l'oubli éternel du passé... »

Villa-Mediana parut hésiter. Olivarès sourit. Il était heureux de pouvoir flétrir ainsi cet ennemi qui raillait autrefois son peu de courage, et devant lequel il avait eu le malheur de fuir, dans une rencontre nocturne, où tous deux donnaient une sérénade à la même femme.

« Voilà bien ces bravaches de cour ! pensait-il. Ils ont le courage isolé du duel et du

champ de bataille ; mais ce courage moral qui fait un homme martyr d'un complet dévouement à Dieu, à l'amour, à la patrie ; qui le rend impassible en face de l'adversité, de la misère, de l'infamie ou d'une mort obscure et douloureuse, cette vertu leur manque ! »

Et il leva les yeux pour s'assurer de son triomphe, mais il rencontra le regard altier et méprisant du jeune homme, qui répondit froidement à ses juges :

« Vous êtes deux lâches, toi, moine hypocrite, et toi, ministre sans cœur, puisque vous avez osé me proposer une pareille lâcheté et me croire capable d'accepter la vie de votre bon plaisir... Vous avez jugé mon âme d'après la vôtre.

— Ah ! dit Olivarès, tu nous braves, cousin ; mais quoi que tu fasses pour sauver cette femme, elle est perdue.

— Quoi que tu fasses pour la perdre, répliqua Villa-Mediana, elle est sauvée.

— Perdue! reprit le ministre. Perdue! déshonorée! car on a pris sur vous la *Peregrina*, cette perle la plus belle de l'Europe, hier encore au doigt de la reine... De qui tenez-vous ce gage? qui donc vous l'a donné? »

Et il agitait dans ses mains le joyau célèbre qui avait, selon tous les historiens, la forme et la grosseur d'une poire de rousselet.

« Sauvée! mon bon cousin! dit en son cœur Villa-Mediana. Et fixant sur la *Peregrina* un regard assuré, il s'écria : « Cette perle, je l'ai *volée!* »

A cette réponse, dont Olivarès comprit et admira involontairement l'héroïsme, les deux juges restèrent interdits. Le sacrifice noble et spontané par lequel Villa-Mediana flétrissait son propre honneur pour sauver celui de la reine, n'avait pas été prévu par ces âmes vulgaires. Ce dénouement les terrassa.

« Fray Cristoval, dit Olivier à l'inquisiteur, il serait odieux de condamner le comte sur l'aveu d'un crime aussi invraisemblable. Le tribunal du saint-office le jugera seulement comme accusé de propos hérétiques et de meurtre commis le jour de la Fête-Dieu. »

Il se leva et donna l'ordre à deux familiers de reconduire le prévenu dans sa prison. Mais avant de se séparer de l'inquisiteur, il lui dit :

« Sa Majesté exige un silence absolu sur cette affaire. Le comte ne doit plus reparaître dans le monde. Le roi fait grâce de la vie à son ancien favori. Pour être plus sûr que ce dernier ne puisse s'évader, le frère de sa victime, Louisillo Gomez, sera commis à sa garde.

— Mais, dit le dominicain, ce Louisillo n'est-il pas soupçonné de sorcellerie ?

— Vous le convertirez, mon père. D'ailleurs, le roi le veut. »

Fray Cristoval s'inclina et sortit.

Comme on n'avait plus revu Mediana depuis l'incendie de son hôtel, plusieurs bruits coururent. Les uns prétendaient qu'il avait été étouffé par les flammes; les autres, que les parents de doña Francisca de Tavara l'avaient tué à coups d'épée; quelques-uns seulement racontaient l'histoire du coup de pistolet tiré par ordre du roi dans le carrosse du comte; version qui fut plus tard accréditée par les historiens stipendiés. Pendant que sa mort était constatée par toutes ces rumeurs, le malheureux souffrait les lentes tortures que l'inquisition inflige à ses prisonniers. Dans l'ombre de son cachot, il n'avait ni la pensée, ni le regard, ni la parole libres. S'il dormait un instant, la voix aiguë de Louisillo le réveillait; les yeux rouges et brillants du nain s'attachaient, immobiles, sur les siens, dans l'horreur des ténèbres. La haine de ce monstre n'accordait pas de relâche au jeune comte, et pourtant elle n'était pas satisfaite. Louisillo eût voulu

sang pour sang. Son intelligence épaisse, subtile pour la vengeance seulement, ne concevait que la peine du talion. Chaque jour il répétait à Villa-Mediana :

« C'est moi qui t'ai jeté dans ce cachot ; c'est moi qui ai voulu faire périr la reine ; je la hais parce qu'elle t'a aimé. »

Le comte haussait les épaules et ne répondait pas. Louisillo avait pourtant compris que le meilleur moyen de blesser et d'irriter le jeune seigneur c'était de ternir son idole par des paroles outrageantes. Une fois il s'emporta si fort dans ses injures contre la noble Elisabeth, que Villa-Mediana sentit la colère s'allumer dans ses veines, comme aux jours où il eût appelé un homme sur le terrain pour un mot, un sourire équivoques, et il leva le bras pour frapper.

Louisillo ne chercha pas à reculer ou à se défendre, mais il se mit à rire avec une expression idiote et sauvage. Le bras du comte retomba sans frapper. Alors, le nain,

furieux, alla tirer une épée cachée sous le grabat où il dormait, et, la montrant à Villa-Mediana :

« Ma vengeance n'était pas entièrement accomplie, lui dit-il ; je t'ai dérobé l'épée qui a déchiré la poitrine de mon frère ; elle sera l'arme de ma dernière vengeance. »

Et tandis que le comte reculait machinalement, le nain se jeta sur la pointe de l'épée et tomba noyé dans son sang, en poussant des cris désespérés.

Deux geôliers accoururent.

Louisillo tendit ses mains crispées par la douleur vers le comte, et dit :

« C'est lui qui m'a assassiné...

— Le pénitent ! s'écrièrent les geôliers consternés, car les captifs de l'inquisition perdaient leur rang et leur nom en passant le seuil de la prison.

— Le pénitent, répéta Louisillo. Il a voulu me punir d'avoir... révélé son secret... »

En prononçant ce dernier mot, il expira.

Son regard se ternit, mais ses yeux ne se fermèrent pas.

Villa-Mediana ne put s'empêcher d'admirer cette haine profonde et persévérante. Devant le tribunal, il ne daigna pas se défendre de ce nouveau crime. Dans cette tombe, où la vie était une mort de chaque minute, où la pensée était un ver rongeur, il s'était lassé de la vie. Il avait senti son cœur s'énerver et son corps vieillir. Il ne demandait plus qu'une mort prompte et en plein jour, bien préférable à cet alanguissement atroce.

Ce vœu fut-il exaucé ? c'est ce que personne n'a jamais su. Pourtant voici un fait qui servit à fixer bien des doutes :

Six mois après la disparition du comte de Villa-Mediana, un auto-da-fé eut lieu sur la plaça-mayor de Madrid. C'était là un spectacle plus curieux, plus rare et plus fêté qu'une course de taureaux.

La reine était à la gauche du roi et ses

dames occupaient le reste de la longueur du balcon royal. Les autres étaient garnis d'ambassadeurs, de seigneurs et de femmes de la cour. Des échafauds portaient la foule du peuple.

La cérémonie commença par une procession qui partit de l'église de Sainte-Marie. Cent charbonniers armés de piques et de mousquets marchaient les premiers parce qu'ils fournissaient le bois du bûcher.

Ils se rangèrent à la gauche du balcon royal : la droite fut occupée par les gardes. Alors s'avancèrent plusieurs *familiers* portant des effigies de carton, grandes comme nature. Les unes représentaient les condamnés morts dans la prison, dont les os étaient entassés dans de grands coffres de bois peints de flammes rouges. Les autres représentaient ceux qui s'étaient échappés et qu'on n'avait pu juger que par contumace. Au milieu du théâtre se dressaient deux énormes cages de fer. Dans la première furent

enfermées ces figures de carton et dans la seconde les criminels vivants, qui avaient les pieds nus et un cierge dans chaque main. Les uns portaient un grand scapulaire de toile jaune, parsemé de croix de Saint-André rouges et appelé *San-Benito;* les autres, des *carochas,* bonnets de carton élevés en forme de pain de sucre et couverts de flammes et de diaboliques figures.

Les lecteurs du jugement montèrent dans les trois chaires préparées pour eux sur le théâtre, et chacun d'eux lut tour à tour à haute voix la sentence fatale aux criminels, qui cachaient leur figure sous le capuchon de leurs robes de moine, et aux effigies de carton, qui donnaient l'exemple du calme aux vivants.

La sentence proclamée, les pauvres criminels entonnèrent les actions de grâce. Au milieu de leurs voix chevrotantes, on en distingua bientôt une qui s'élevait pure, ferme et sonore, sans être dénuée d'une tris-

tesse plaintive et mélancolique. A l'accent de cette voix la reine tressaillit et devint pâle comme la mort. Cela fut remarqué par plusieurs dames de la cour qui la regardaient en ce moment, et doña Francisca de Tavara, qui se trouvait placée tout à fait derrière elle, entendit le roi lui dire très bas, mais avec un accent bref et dur :

« Cette voix a produit une étrange impression sur vous, madame; on nous regarde; cachez mieux le trouble de votre cœur. L'étiquette de cette cour pose sur les visages royaux un masque que ne doit point dérider le sourire, que ne doit plisser ni la douleur ni la colère. Imitez-moi, madame : levez les yeux, gardez un visage calme; la reine d'Espagne doit l'exemple aux bons catholiques.

— Pardonnez-moi, sire, » répondit la reine toute tremblante. Les condamnés passaient alors sous le balcon royal. Ils s'inclinèrent devant Philippe IV et se remirent en marche. Un seul homme, de moyenne taille,

était resté immobile, comme si son regard n'eût pu se détacher du roi, comme si ses pieds eussent été cloués à la terre. Un frisson convulsif agitait tous ses membres. Le peuple se mit à crier : « Le lâche ! le lâche ! »

Mais sans doute le criminel n'entendait pas. Il se pencha vers la balustrade, écarta vivement son capuchon en fixant un regard désespéré sur la reine et reprit son rang dans le troupeau des victimes. La reine étouffa le cri de douleur qui allait jaillir de ses lèvres ; mais sa main que le roi saisit avec affectation, était froide et glacée. Doña Francisca, qui, seule des dames de la cour, avait entrevu le visage du criminel, semblait pétrifiée ; elle déclara depuis qu'elle eût juré avoir reconnu le pâle spectre du comte de Villa-Mediana.

Cet incident fut mis sur le compte d'un accès de lâcheté d'un des *pénitents* et passa presque inaperçu. Le chant d'actions de grâces recommença ; mais cette belle voix

qui avait captivé l'attention était troublée et tremblante.

Les criminels remontèrent sur le théâtre. On mit le feu aux tréteaux. La flamme pétilla, ondula sous le vent, puis serpenta et s'éleva comme les flots de l'Océan à la marée haute. Les actions de grâces se changèrent peu à peu en horribles hurlements, puis les hurlements diminuèrent, puis ils s'éteignirent. Toutes les victimes étaient tombées étouffées par les nuages de fumée. Le chanteur restait seul debout, embrassant un pilier de ses bras. Sa voix éclatait dans le silence et luttait avec le sifflement des flammes. Ses vêtements brûlaient et ses lèvres remuaient toujours. Enfin quand un voile de feu l'entoura, il arracha son capuchon, et jetant une dernière parole, dans laquelle les dominicains crurent reconnaître le nom d'Elisabeth, il se laissa glisser dans la fournaise qui avait déjà consumé ses pieds. La reine poussa un cri et cacha ses yeux dans ses mains.

Ici finit la complainte de *Giangurgolo*. Quant au châtiment de la malheureuse Elisabeth, je ne vous parlerai pas des vagues rumeurs qui coururent à ce sujet parmi les Madrilènes. Il me faudrait trop calomnier l'histoire. Philippe IV épousa en secondes noces l'archiduchesse Marie-Anne d'Autriche. »

GRANDEUR ET DÉCADENCE

DE

MAITRE RAGUENEAU

[illegible] del et [illegible] — [illegible] Edit

PAGUENEAU

GRANDEUR ET DÉCADENCE

DE

MAITRE RAGUENEAU

I

EMBONPOINT

N croit assez facilement, de nos jours, avoir parfaitement fouillé tous les recoins curieux de la biographie littéraire, parce que l'on a parlé à peu près de tous les artistes au métier, de tous ceux qui se sont posés

dans une spécialité de poésie, de critique ou de philosophie, parce qu'on a étalé, une à une, toutes les gloires et toutes les misères de leur vie, parce qu'on a fastueusement compté les taches et les trous de leur réputation, à côté de ses étoiles d'or et de ses splendides lueurs. Mais on oublie ceux qui sont peut-être les plus originaux et les meilleurs à étudier, c'est-à-dire les poètes inconnus, les poètes de comptoir et d'arrière-boutique, pauvres artistes d'instinct et d'imitation, les uns oubliés et perdus par leur extrême et naïve modestie, les autres par les sottes et ridicules vanités qui soufflent sur leur âme et l'enflent comme une bulle de savon, pour mener leur génie à la même destinée. Les triomphes de cette sorte de poètes ne sont jamais que des triomphes du coin du feu : l'auréole qui brille à leur front n'épand jamais ses rayons au delà du cercle de la famille, et c'est tant mieux ; car les ridicules, dont il semble qu'ils doivent

toujours se vêtir, excitent moins le rire que l'attendrissement et de bienveillantes sollicitudes chez ceux qui en savent toutes les causes bonnes et naïves.

Nos recherches, secondées par un hasard assez heureux, nous ont fait découvrir l'histoire du roi de cette bourgeoise famille de poètes, du Don Quichotte de la poésie pindarique et du Sonnet-Voiture. La poésie qui, de notre temps, semble étendre sur tant de jeunes âmes ses ailes noires et maudites, qui s'acharne à flétrir, dans leur fleur de jeunesse et de beauté, tant d'enfants éblouis, dès leurs premiers pas, par l'immense et orageux horizon de la vie, la poésie, dis-je, se contentait autrefois de ruiner ses enfants ou de les conduire à l'hôpital, à travers l'office d'un grand seigneur.

Un pauvre jeune homme, qui cesse à peine de sourire à sa mère, de fixer son regard doux et clair sur le regard de quelque vierge aimée, regard si tendre et si chaste, d'élever

son âme vers Dieu, dans une prière harmonieuse, pour se coucher un soir dans la Seine, et étreindre pour la dernière fois, dans ses bras livides et dans ce lit glacé, son horrible fiancée — la Réalité, — voilà le poète du dix-neuvième siècle. Celui du dix-huitième était plus philosophe, quoiqu'aussi malheureux.

Lisez plutôt :

Sous le règne du grand roi, c'était un bienheureux mortel que le pâtissier Ragueneau, tant qu'il ne fut pas poète. Il possédait une demi-douzaine de mentons bien replets et grassement plissés. Ses deux yeux bleu-gris trônaient enfouis sous deux coussins joufflus et grassouillets. Il était gros, petit et large, chantait tout le jour et ne pensait à rien, le bienheureux Ragueneau, si ce n'est à cuire à point ses pâtés et ses galettes, afin de ne pas mécontenter sa pratique; sa personne seule était une joyeuse enseigne capable d'achalander la boutique la

plus reculée du faubourg le plus désert, et il se trouvait placé au centre de Paris, dans le quartier du Palais, entouré de clercs, d'avocats et de juges, au milieu de la race des gens de robe, qui est bien la race la plus friande de toute la terre. Oh! l'heureuse position et la charmante vie que celle de Ragueneau! Oh! le digne et honnête homme! qui ne demandait qu'à faire fleurir, des roses de la santé, les joues décharnées de tous les chicaniers, et qui justifiait si bien, par l'excellence de ses pâtés et de ses tourtes, sa triomphante enseigne, où les passants voyaient peint un gigantesque pâté, avec ces mots au-dessous : *Aux amateurs de haulte graisse.* Oh! charlatanisme innocent et plein de charmes! qui ne vous faisait venir l'eau à la bouche que pour satisfaire aussitôt, et de la manière la plus complète, vos appétits de friandises! Combien de très humbles sujets du grand roi vous ont rendu grâce! Aussi ne faut-il pas s'étonner si la petite pelote de

Ragueneau s'enflait de jour en jour de bons écus bien ronds et bien sonnants, et s'il faisait la nique à tous les pâtissiers de Paris.

Il avait dix garçons dans sa boutique, travaillant sans cesse auprès d'un feu continuel, dans un four que personne n'eût cru devoir rester un jour solitaire, tant il était toujours merveilleusement rempli et achalandé. Et lui-même, lui, Ragueneau, le jour de grand débit, ne dédaignait pas de mettre les mains à la pâte, et pétrissait, aussi laborieusement qu'un manœuvre de fourneaux, encourageant ainsi ses aides de l'exemple, de la voix et du regard. — Allons! Jérôme, pas de lenteur; retirez vos pâtés; ne les laissez pas surprendre. Voyez! J'en étais sûr. En voilà un de brûlé. — Et vous, Jean, vous les retirez trop tôt; il faudra les remettre au four, et ce sera une mauvaise cuisson.

Mais c'est assez vous montrer qu'il cherchait à gagner consciencieusement les éloges des chalands. Nous ne devons pas oublier

de parler de Mme Ragueneau, belle et grosse femme, merveilleusement bien nourrie, qui trônait dans le comptoir, et, comme un appât friand, alléchait les pratiques. Plus d'un beau seigneur, au pourpoint couvert de broderies dorées, se détournait de son chemin pour venir la contempler un moment, et plus d'un petit bourgeois, en habit de ratine, faisait fête aux petits pâtés du mari pour obtenir de la femme un sourire officiel. Mais, outre les chicaniers, les bourgeois et les grands seigneurs, il venait aussi, à la boutique, bon nombre de comédiens, poètes, écrivassiers, et pipeurs de toute espèce, — et mal arriva au pauvre Ragueneau de les recevoir; car la compagnie des faiseurs d'esprit fut toujours périlleuse aux gens d'état.

Tous les frelons du Parnasse s'abattirent sur la ruche du pauvre pâtissier, et dévorèrent tout le miel de son labeur. Ils sucèrent, comme des vampires, l'embonpoint du bonhomme, si bien, qu'en moins d'un an, il se

trouva tant amaigri, qu'il ressemblait plutôt à la miniature, ou au squelette de son portrait même, qui semblait faire éclater le cadre, tant il avait d'ampleur et de graisse luisante.

Or, voici comment s'opéra la triste métamorphose de Ragueneau, comment il passa de l'insouciance fleurie du pâtissier à la maigreur fiévreuse du poète.

Parmi les complaisants affamés qui rôdaient autour de la boutique, il y en avait un qui la hantait plus particulièrement. C'était Beis, un de ces brillants de table, dont la verve étincelle et meurt au choc de deux verres. C'est lui, le barbare, qui se glissa dans la boutique de Ragueneau, et, sous prétexte de le servir près des grands dont il était le convive obligé, lui inspira la folie de faire des vers. Il commença par chatouiller la vanité du brave homme; il mangeait ses gâteaux avec une insouciante protection et le payait en méchante poésie,

sa monnaie d'habitude. Oh! le traître! s'il se fût borné à les manger seul! Mais il amena bientôt avec lui toute la séquelle de Phœbus. La boutique ne tarda pas à être transformée en académie, et les pâtés de Ragueneau étaient les jetons de présence des membres assidus.

Fatale influence de la vanité sur les cerveaux les plus étroits et les plus rebelles! Les flatteries que les poètes adressèrent à Ragueneau sur l'intelligence avec laquelle il comprenait et louait leurs œuvres, tandis qu'il ne les louait que par une déférence banale, l'éclat que faisait rejaillir sur lui, dans tout le quartier, l'affluence des beaux esprits, et, plus que tout cela, peut-être, le pouvoir du contact, lui firent monter à la cervelle une abondante nausée de poésie. Un matin, comme il admirait le dernier sonnet de Beis, tout en faisant retirer du four un superbe pâté, Ragueneau eut une idée; il jeta en l'air son bonnet de coton, comme pour le

saisir au vol, et s'empara avec une sainte frénésie de la seule plume qu'il possédait, de la plume qui lui servait à écrire le livre de ses parties. En moins de quatre heures, il accoucha d'un quatrain qu'il montra le lendemain matin à son juge suprême Beis, et que nous ne pouvons résister à la tentation de mettre sous vos yeux, dans toute sa naïveté.

Oui, certe un pasté magnifique
Est au dessous d'un beau sonnet,
Autant qu'un simple chapeau fait la nique
Au mieux coëffant et mieux fourré bonnet.

Force fut à Beis de le louer. Néanmoins il lui corrigea quelques longueurs, attendu que les deux derniers vers possédaient deux pieds de plus que les premiers, et que le troisième, notamment, n'est pas un vers. Il l'engagea donc à persévérer dans une carrière où sa verve, disait malignement le traître, se déployait avec tant d'abondance.

Disons-le pourtant avec douleur, après ce chef-d'œuvre, Ragueneau s'amoindrit d'un menton.

La tête tournée par les éloges sardoniques de Beis, l'infortuné pâtissier se livra avec acharnement à la poésie; il en perdit le boire et le manger; le repos de ses nuits fit place à de poétiques insomnies, et toutes ses phrases étaient saupoudrées de rimes, ce qui produisait l'effet le plus ridicule du monde. Au bout de quinze jours d'une semblable exaltation, pendant lesquels sa femme et ses six garçons le crurent sincèrement devenu fou, Ragueneau mit fin à une ode pindarique; oui, une ode! car l'ode était alors la fureur générale, l'épidémie et la contagion du Parnasse, comme jadis le sonnet et le rondeau. L'ode pompeuse et mythologique, toute boursouflée, toute ronflante, toute pailletée d'or comme une princesse de théâtre, l'ode ne marchant que sur des échasses pour mieux dominer, l'ode était la

reine de la poésie, et Boileau lui-même sacrifiait à son autel.

Donc, il fallait voir Ragueneau, lorsqu'il eut terminé son ode, lorsque, se promenant de long en large dans sa boutique, entouré de ses garçons ébahis, comme Apollon dans son temple, entouré de ses prêtres, ou la Pythonisse échevelée sur son trépied, il leur en déclamait des morceaux sonores: mais ne leur adressant pas autrement la parole, car il dédaignait de leur parler, à eux, hommes bornés et de langage trivial, lui, Ragueneau, qui parlait la langue des dieux.

Adieu donc, tourtes, croquets! adieu, pâtés et galettes! Vous ne méritez plus un regard de Ragueneau, l'homme inspiré, le poète, vous, la cause innocente de son innocente folie.

En vain la femme du pâtissier, femme d'un gros bon sens, qui n'approuvait pas le travers de son mari, voulut-elle lui en parler sérieusement. Il lui imposa silence en lui

disant : « Femme, qu'y a-t-il entre vous et moi ? » Et il courut porter à Beis son ode pindarique ; voici quel fut l'effet de leur conférence.

Le soir même on vit tous les garçons, transformés en valets de message, laisser le four vide et froid pour battre le pavé de Paris et porter à tous les poètes parasites de la bonne ville de Paris une invitation de se rendre le lendemain matin, vers onze heures, à la boutique de maître Ragueneau.

Le lendemain ! oh ! ce fut un jour triomphant et tout marqué de rose pour notre digne pâtissier. Dès six heures du matin, on le vit se remuer dans sa boutique et déployer une activité inaccoutumée. Il trottinait au milieu de son cortège de garçons, donnant des ordres multipliés à sa femme et à ses enfants, et, tout affairé, allait de l'ode et de la méditation poétiques aux carreaux, qu'il brossait avec un soin minutieux, et aux guirlandes de fleurs qu'il faisait apposer le long

du mur. Ses casseroles étaient comme autant de glaces qui reflétaient le poète avec son œil ardent, son geste académique et sa perruque de travers; de nos jours, ses cheveux auraient été hérissés comme le dos d'un porc-épic. Chaque siècle a son signe particulier pour révéler l'inspiration.

Il s'arrêtait droit et court devant les pièces de sa batterie de cuisine et se mirait dans le poli, souriant, s'essayant à déclamer, haletant, essoufflé et réduit à chaque instant à s'essuyer le front, se préparant, enfin, de tout son cœur et de toute son âme à la grande solennité. O casseroles, marmites et tourtières, jamais Ragueneau ne vous fit tant et de si aimables grimaces! Jamais vous ne lui parûtes si utiles! Après avoir bien répété son rôle, notre orgueilleux pâtissier jeta un dernier coup d'œil sur les préparatifs et les embellissements de la cérémonie. Son illustre boutique, tendue de tapis et de guirlandes, imitait à s'y tromper le sanctuaire d'un repo-

soir au jour de la Fête-Dieu, tant il avait apporté de sainteté, de révérence et d'onction à décorer cette poétique chapelle. Le fauteuil du comptoir, lustré et dépouillé de sa housse, trônait sur un plancher de tréteaux ; c'était l'autel. C'était là que le saint homme allait officier et réciter les versets sacrés, au milieu du recueillement et de l'extase. Derrière lui se trouvait étalée sur une table une réjouissante provision de pâtés de godiveau.

Ragueneau ne put donc refuser un sourire à l'aspect joyeux et d'excellent augure que présentait la boutique transformée sitôt et si bien en un vrai temple des Muses. Mais, à mesure que l'heure de la cérémonie s'approchait, le malheureux sentait une sueur froide lui monter au front. Sa grosse face, ordinairement si rouge et si gaillarde, inquiète et anxieuse maintenant, se couvrait tour à tour de teintes pâles et livides. Sa voix bégayait et semblait avoir peine à sortir de son gosier.

Tantôt il gourmandait ses garçons, tantôt il déclamait à grand fracas, et puis il enveloppait sa courte et grosse personne dans une dignité d'emprunt, qui lui allait à peu près aussi bien que son grand habit marron à boutons d'argent. Il avait, pour comble de ridicule, mis la rapière au côté ; mais tous ses efforts pour la faire tenir droite avaient été infructueux ; elle ne cessait de s'embarrasser entre ses jambes et de battre assez agréablement la mesure contre ses mollets.

Enfin, sonna l'heure fatale ; il semblait à Ragueneau que ce fût pour lui un glas de mort, et il eût donné, en ce moment, toute sa gloire future pour être à cent pieds sous terre.

Vous ne sauriez croire la belle et joyeuse compagnie que l'on vit alors s'entasser chez le fortuné pâtissier ; tout ce qu'il y avait dans Paris de poètes gueux et crottés, affamés et traînant la semelle, y accoururent l'oreille basse, le pourpoint troué et le haut-de-

chausse montrant la corde. Ceux qui avaient la meilleure mine et l'équipage le plus propre, c'étaient Cyrano de Bergerac, le bretteur gascon, Paget de la Serre, d'Assoucy, l'empereur du burlesque, Saint-Amant, l'auteur du *Moïse sauvé;* Faret et du Souhait, tous fort curieux de s'amuser aux dépens du bon pâtissier, et Dieu sait à quelles gorges chaudes sa manie leur donnait matière! Pendant que Ragueneau prodiguait ses courbettes à tous nos poétereaux, ces messieurs causaient à grand bruit, et s'échauffaient très fort sur le compte de Nicolas Boileau, Boileau, dont les satires leur portaient de si rudes atteintes.

— Par ma foi! messieurs, dit M. Faret, je pense que M. Despréaux a eu quelque raison d'attaquer le burlesque; on a poussé l'engouement de ce genre d'écrire, qui est assez misérable, après tout, jusqu'à la plus ridicule folie.

— Oh! répondit amèrement d'Assoucy,

on voit bien, monsieur Faret, que l'archi-satirique vous a peu maltraité jusqu'ici, et il me semble que vous avez bien peur de ses méchants vers. Craignez-vous, par hasard, qu'ils fassent perdre à votre visage ses belles couleurs, et vous rendent moins gros et moins replet?

Tout le monde sourit, excepté Ragueneau, à cette allusion plaisante que faisait d'Assoucy à l'excellente santé de l'académicien Faret. D'Assoucy continua d'une voix éclatante.

— Voyez-vous, monsieur, c'est une lâcheté que ces grossières insultes de M. Boileau contre ce pauvre burlesque qui meurt, et qu'il se vantera peut-être un jour d'avoir tué et enterré lui seul. S'il le déchire si cruellement, ce genre innocent, et qui ne l'a jamais offensé, c'est qu'il le craint, non seulement en moi, qui ne suis bientôt plus qu'une ombre, mais encore dans l'ombre de Scarron qu'il redoute plus que toutes les ombres de

ceux qu'il a offensés. Que n'est-il là pour défendre son cher burlesque, Scarron, notre prince, notre ami, notre frère, notre joyeux cul-de-jatte ! Nous verrions si M. le grand pourfendeur du Parnasse oserait encore nous condamner en masse, pauvres amants que nous sommes du genre burlesque.

— Oui ! dit l'ivrogne Saint-Amant, en posant sur la table un verre de vin de Suresnes qu'il venait de vider, je ne pourrai jamais souffrir ce M. Boit-l'eau. Si pourtant j'avais un jour l'honneur de l'avoir à dîner, pour lui apprendre à ne faire ainsi aucune différence entre le langage des halles et le langage des dieux, et, puisqu'il a le goût si dépravé que tout lui est égal, je ne lui ferais boire que de la piquette.

— Croit-il donc, reprit d'Assoucy, le genre satirique de meilleur exemple que le genre burlesque, genre naïf, qui n'a ni fiel ni venin, qui n'est ni corrupteur, ni extravagant, ni effronté, comme il a osé dire, mais bien au

contraire ingénu, bon enfant et bon chrétien au possible? Et le burlesque, messieurs, n'a-t-il pas été, trente ans durant, la joie et la vie, et tout l'esprit de la Cour? et la Cour avait-elle donc perdu l'esprit, de rire pendant trente ans sans savoir pourquoi? Maintenant, il renvoie le burlesque aux nobles de province, comme si la Cour en faisait mépris. Mais on ne change pas d'esprit comme on change d'habit, et les vers ne sont pas aussi sujets aux changements que les rubans à la mode. Eh bien! je vous le dis, moi, messieurs, si le burlesque ne divertit plus la Cour, s'il n'obtient plus ce grand et triomphal succès qui cause tant de jalousie à M. Despréaux, ce n'est pas que celui-ci l'ait vaincu, c'est que Scarron a cessé de vivre, et que j'ai cessé d'écrire.

Les poètes sourirent.

— Pourquoi faut-il que le burlesque de nos imitateurs touche de si près au langage du Pont-Neuf? Pour moi, M. Boileau n'at-

tend pas que la Parque m'ait déchaussé les souliers et tiré les bas ; il m'ensevelit tout chaussé et tout vêtu, et tout vivant dans ses écrits. Je compte lui montrer sous peu si je ne suis plus bon qu'à servir de bouffon aux laquais et de divertissement aux servantes.

L'académicien répliqua assez aigrement à la parole emportée du vieil auteur burlesque, et ils allaient peut-être se prendre aux cheveux, au grand embarras de Ragueneau, lorsque parut Beis, qui, en sa qualité de grand maître des cérémonies, rétablit la concorde. Chacun prit place ensuite dans les fauteuils qui environnaient la tribune ; on fit silence, et Ragueneau, debout, commença à lire son ode avec une émotion solennelle. Elle était adressée à Dieu. Malheureusement pour la postérité, la chronique ne rapporte que les deux dernières strophes qui sont d'une remarquable originalité :

Par toi le mol zéphyre, aux ailes diaprées,
Refrise d'un air doux la perruque des prées,

Et sur les monts voisins,
Eventant ses soupirs par les vignes pamprées,
Donne la vie aux fleurs et du suc aux raisins.
Par toi, le doux soleil à la terre sa femme,
D'un air tout plein d'amour, communique sa flamme,
Et tout à l'environ
Lui poudre les cheveux, ses vêtements embâme,
Et de fruits et de grains lui jonche le giron.

Quand il finit, ce fut un transport d'admiration. Tous les poètes l'entourèrent pour le féliciter. D'Assoucy lui donna l'accolade et lui prédit un glorieux avenir littéraire. L'académicien l'encouragea d'un clignement d'œil majestueux. Cyrano lui arracha sa perruque en laissant errer sur ses lèvres un sourire équivoque, et les éloges ne finirent qu'avec la complète disparition des pâtés.

Quand ils furent dans la rue, Cyrano s'écria :

— Je vais immortaliser cet original dans mon *Voyage à la Lune*.

Ragueneau venait, en effet, de lui inspirer

les deux meilleures pages de cet ouvrage, qui sont la fine et délicate satire des pipeurs littéraires.

II

MAIGREUR

AITRE Ragueneau se crut poète et se mit à l'œuvre pour se hisser sur le Parnasse, cette montagne ardue où tant de mauvais chevaux meurent à la peine sans avoir atteint le sommet. Cette présomptueuse ascension lui devint funeste. D'abord il maigrit à cette lutte de l'intelligence; ses mentons disparaissaient et s'effaçaient l'un après l'autre. De jour en jour, il se fondait à la fatigue,

et ce ventre, si fameux dans Paris, si plein, si copieusement rebondi, dont on avait fait un proverbe, tomba tout à coup plat et ridé.

Il faisait peine à voir, le pauvre homme, osseux et transparent; à chaque enfantement poétique, il se décharnait encore. Sa verve sacrée, comme un feu intérieur, lui mangeait et lui rongeait les chairs; il semblait grandir en maigrissant, et se présentait sec et droit comme un os disséqué. Les hachis succulents et les pâtés bien gras ne lui profitaient plus: toute sa force s'évaporait, s'exhalait comme de la fumée en odes et en sonnets. Sa femme s'en plaignit amèrement et justement, car les poètes font d'ordinaire de mauvais maris; ils n'aiment qu'en vers et ne cohabitent qu'avec les Muses. La prose seule est de mise en ménage. Heureux Ragueneau, s'il n'avait eu à déplorer que la perte de son ventre et l'amour de sa femme! Mais sa décadence devait être complète. Les réunions litté-

raires se continuaient activement; la boutique du pâtissier ne désemplissait pas de beaux esprits. C'était un refuge, une maison de santé pour tous les poètes éclopés et flagellés par Boileau. Tous les chercheurs de dîners arrivaient, se suivant par intervalle, comme une longue traînée de fourmis avides, et se faufilant par la petite porte de la pâtisserie comme dans la fente d'un mur. Chaque muse affamée se dirigeait vers cette maison d'asile; Ragueneau était devenu le père nourricier du Parnasse, et, comme une nourrice trop prodigue, il épuisa tout son lait.

Ragueneau négligeait son four; souvent il laissait brûler un pâté pour trouver une rime, la fièvre poétique s'était emparée de lui, et son cerveau malade était la seule fournaise où il voulût travailler désormais. Il estimait plus un vers qu'une tourte, et dédaignait son art. Cette négligence du maître gagna les garçons, la paresse est chose si

contagieuse! Ils dormaient sur leurs tourtières ou jouaient aux cartes sur les fourneaux éteints. La marchandise s'en ressentit; la pâte était mal préparée et mal cuite; elle n'avait plus, à la surface, cette grasse et appétissante couche d'or qui avait fait la réputation de Ragueneau; les pâtés, en sortant du four, ne suintaient plus cette graisse succulente, la croûte humectée ne rejetait plus de ses pores ce jus désirable qui trahit tant de bonnes choses cachées. Hélas! les pâtes sortaient du four, dures, calcinées, et repoussantes au goût; le malheureux, il avait désappris son art! Sa réputation (ce trésor moral) s'en allait de jour en jour, et avec elle les pratiques; les payeurs désertaient la maison pour laisser la place aux rimeurs. Ce train de vie dura quelque temps de la sorte et la mine s'épuisa, Ragueneau se trouva bientôt riche de poésie sans un écu sonnant dans sa poche, et le pauvre homme resta entièrement accablé sous les ruines de son

four, « ne trouvant dedans Paris, dit la chronique, aucun poète qui voulût le nourrir à son tour, ni même écouter seulement un de ses vers, ni aucun pâtissier qui, sur un de ses sonnets, voulût lui faire crédit seulement d'un pâté de requeste, » il avait vu s'envoler sa dernière espérance avec son dernier pâté.

Personne ne visitait plus maintenant sa boutique déserte, ni chalands, ni poètes, et Ragueneau se trouvait seul au monde avec sa femme et trois enfants sur les bras, rimaillant à propos de tout, sur sa détresse et son abandon, sur la faim qu'il connaissait maintenant : il faisait de la poésie de circonstance. Mais cette maladie incurable qui le poussait à auner et à toiser ainsi des mots n'amenait aucun profit dans la famille ; car rien ne rapporte moins sur la terre que le langage des dieux ; et puis, ce pauvre Ragueneau, simple et naïf pâtissier, ne savait pas spéculer sur le produit d'une dédicace, ni

demander l'aumône dans une épître; il n'avait pas appris à s'appauvrir, à se rapetisser en faisant en vers la description de son pourpoint râpé pour apitoyer la générosité d'un Mécène, à l'instar du sieur d'Assoucy. Honnête et novice, il ne connaissait pas toutes les basses roueries de l'époque; et puis, quel seigneur aurait consenti à protéger de son nom les vers d'un rôtisseur? Et les poètes, ses ingrats confrères dont les noms figuraient sur les livres de compte en aussi bel ordre qu'au temple de Mémoire, ne faisaient-ils pas à sa poésie le reproche de sentir le four et la graisse? Ils le méprisaient, ce four qui les avait chauffés, cette graisse qui les avait nourris, et, comme des serpents réchauffés dans le sang de Ragueneau, ils le mordaient tous à l'envi. Pourtant, ils avaient bien su, au dernier jour de sa fortune, prendre part à son dernier déjeuner; et, le même jour, lorsqu'une troupe de sergents affamés avaient eu la hardiesse de l'arrêter et de le

prendre au collet, cet excellent homme, qui portait tout le faix de l'état poétique, et dont les créanciers voulaient être payés, quoiqu'il ne fût, lui, payé de personne, nul de ses lâches commensaux ne fit mine de le défendre. Dès l'aube du jour, on put les rencontrer par les rues, se torchant le bec, suivant la naïve expression de l'histoire, tandis que le pauvre amphitryon était mené sans nul respect ni de ses vers, ni de ses muses, dans le fond d'une prison, dont il ne sortit qu'après un an de captivité, pour donner au monde les excellents ouvrages qu'il avait composés à l'imitation de Théophile. Mais le malheureux ne devait trouver ni imprimeur ni libraire. Pauvre poète échoué! Il fut obligé de quitter Paris pour fuir les railleries du Parnasse, et partit, comme il est plaisamment raconté, « maudissant le siècle et pestant contre l'ignorance du temps, avec sa femme et ses enfants, lui, cinquième comptant, et un petit âne chargé d'épigrammes,

pour aller chercher sa fortune au Languedoc. »

Et madame Ragueneau ! pauvre femme ! autrefois, elle avait la dent blanche, si blanche que les poètes la comparaient à une perle, le sourire engageant, le pied mignon et toujours bien chaussé. Quelle exquise propreté, alors ! quel teint fleuri, de cette fleur fraîche de bonne santé ! Quelles belles couleurs rouges, comme au temps de la première jeunesse ! Maintenant elle était pâle, sous ses pauvres vêtements : plus de sourire aux lèvres, le regard éteint, triste, voilé sous de longs cils noirs, car elle n'avait plus à répondre à aucun amoureux regard, à aucun sourire. Elle pleurait sur la route en cherchant à amuser ses enfants, si mornes, si décharnés, si chétifs, et c'était en vain que Ragueneau essayait de la consoler, par la description de l'avenir brillant que lui offrait la carrière du théâtre.

Car sa poésie pindarique, pendant les

méditations de la prison, avait tourné à la poésie dramatique. Le dialogue, prude et compassé, comme un menuet, avait remplacé, dans ses manuscrits, l'invocation fougueuse à la muse.

Melpomène et Thalie avaient succédé, dans son culte et son adoration, à leur sœur Erato ; du moment qu'il eut fait assez de progrès, pour qu'une élégie ne lui coûtât qu'un quart d'heure, un sonnet un moment, il méprisa l'élégie et le sonnet, et ne vit plus, dans ses rêves, que la majestueuse Melpomène, avec sa robe à longue queue trainant sur ses talons rouges, Melpomène échevelée, parcourant la scène, la tirade à la bouche, la coupe empoisonnée d'une main et le poignard (l'innocent poignard à ressort) de l'autre : dans la fièvre de son enthousiasme, il avait composé *Don Olibrius*, l'*Occiseur d'Innocents*, pièce héroï-comique en cinq actes et en vers.

Le moment était mal choisi, pour le pau-

vre Ragueneau, de venir entre Corneille et Molière, lui qui, quelque cent ans auparavant, aurait peut-être conquis, à force de bonne volonté, la gloire de Pierre Gringoire. Mais alors toute une nouvelle époque venait de s'éveiller, sous le regard de Louis XIV, et le sourire de La Vallière. La féodalité mourante se réfugiait tout entière sous le manteau du roi absolu. Car c'était bien le roi absolu, ce monarque qui venait de dicter ses ordres à son parlement, botté, éperonné et le fouet de chasse à la main pour son début de royauté.

La transition de la cotte de maille et de la rude poésie cornélienne à l'habit de cour et à la poésie galante avait été rapide. Adieu les visages chagrins et renfrognés, les moustaches grises et les pourpoints noirs, et les grosses bottes des compagnons d'Henri IV! Adieu les grands feudataires! Mais viennent les grands seigneurs, les courtisans dorés, les marquis à grands canons, au chapeau

chargé de trente plumes, au manteau d'un ruban sur le dos retroussé. Plus de ligue, plus de révolutions, plus de partis! La Fronde en a été le dernier mot et la dernière étincelle.

Le roi est tout. Vive le grand roi!

Et tout grandissait pour se hausser à la taille du monarque, dans cette France ainsi nivelée. L'industrie devenait géante; l'épée de nos généraux allait en tous lieux victorieuse; les bataillons de grands hommes se pressaient sur le Parnasse. Ce n'était partout que royauté et courtisaneries; Racine, royauté de la tragédie; Molière, royauté du rire; Bossuet, royauté de la chaire, et Ragueneau avait les courtisans de sa fatuité poétique, comme Louis XIV ceux de sa gloire et de sa puissance. Les médiocrités elles-mêmes, quand elles ne disparaissaient pas complètement, grandissaient encore au reflet

des vives lumières que jetaient les hommes de génie.

Fatale époque autant que merveilleuse et splendide! car Louis XIV ouvrit les quatre veines à la France, et Louis XIV regarda le sang couler en riant, au lieu de coudre les blessures pour qu'elles pussent se cicatriser. Quand le dernier roi chevalier, celui dont le jeune regard faisait trembler les plus vieux officiers, fut couché dans sa royale tombe de Saint-Denis, l'ancienne cour et l'ancienne aristocratie française n'étaient plus qu'une tradition. Plus de favori! plus de bouffon! plus de fier connétable! plus de seigneurs qui parlassent haut à leur maître, et levassent la tête en sa présence! Mais le roi et la cour, la maîtresse et le confesseur, voilà ceux en qui vivaient toute la puissance et toute l'énergie du pays. Que le roi parle, et la reine se tait, et le prince s'incline, et la France obéit. Le roi était plus que la France, plus que la féodalité, plus que le premier gen-

tilhomme de son royaume, il était, lui, le roi, il était Dieu.

Heureusement pour Ragueneau, il s'occupait peu de ces considérations politiques. En arrivant au Languedoc, il apprit qu'un nommé Molière (non le célèbre Molière, auteur de Polixène, et son ami le plus cher), mais Molière, le fils du valet de chambre du roi Poquelin, venait d'établir son domicile à Béziers, avec quelques comédiens de campagne. Les principaux étaient les deux frères Gros-René, Dupare, sa femme, la Béjart et la de Brie, et cette troupe avait besoin d'un homme qui fît un personnage de suisse dans une pièce nouvelle du directeur. Le prince de Conti, qui tenait alors les états de Béziers, et qui avait connu au collège le jeune Molière, lui avait fait le meilleur accueil, et sa protection produisit si bon effet que tout homme qui avait du bien et de la naissance, aurait été honteux de manquer une seule représentation. Ragueneau résolut

de mettre ses faibles talents au service de ces comédiens si heureux et si fêtés. Il alla donc trouver Molière.

Molière savait tous les désastres du bonhomme.

Quand il le vit si maigre et si mal vêtu, lui qu'il avait vu gros et fleuri, le bonnet de coton sur la tête et le ventre caché sous le tablier blanc, une larme de pitié roula dans ses yeux et un sourire mélancolique glissa sur ses lèvres. Il alla à lui en l'embrassant :

— Est-ce bien vous que je vois, mon pauvre Ragueneau? dit-il. En quinze mois, avoir changé à ce point! Tètebleu, il me semble voir l'ombre du joyeux Ragueneau d'autrefois; n'importe, vous n'en êtes pas moins le bienvenu.

— J'ai fait une nouvelle tragédie, monsieur Molière, dit Ragueneau encouragé par ce bienveillant accueil : je vous la lirai, et si vous voulez la jouer...

— C'est bien, c'est bien, nous verrons, in-

terrompit Molière. Maintenant, il s'agit de jouer vous-même les pièces des autres. J'ai un rôle court et facile à vous donner dans mon *Étourdi*. M. le prince sera à la première représentation. Il faut nous en tirer d'une manière brillante, et nous n'avons plus que deux jours devant nous.

— Je crois, hasarda timidement Ragueneau, que mon Olibrius plairait à Monseigneur et pourrait faire quelque argent.

— Bon, nous le lirons ensemble. En attendant, comme vous vous êtes ruiné à déclamer odes et sonnets de votre façon, il vous faut maintenant remplir votre bourse en déclamant ma prose et mes vers, et je pense que vous ne vous en trouverez pas plus mal.

Maître Ragueneau dut se résigner à entrer dans la troupe de Molière, en qualité de valet de comédie, et il débuta le surlendemain devant Armand de Bourbon, premier prince de Conti, et l'élite de la société

de la ville qui s'était donné rendez-vous à l'*Étourdi*.

Mais, hélas! l'infortuné, il n'avait plus de pâtés à offrir à son public, cet intraitable Cerbère, et le public lui fut peu favorable, riant de son geste outré et de l'expression emphatique dont il gonflait les plus simples paroles, et, quand il remplissait un rôle muet, de la contenance ridicule et gauche qu'il avait sur le théâtre.

Aussi, quoique son rôle ne fût jamais que de quatre vers au plus, il s'en acquitta si bien, qu'en moins d'un an qu'il fit ce métier, il acquit la réputation du plus méchant comédien du monde. Chaque fois qu'il entrait en scène pour dire à Eraste ou à Valère :

> ..... Monsieur, c'est une lettre
> Qu'au maître de céans l'on m'a dit de remettre

il fallait s'attendre à le voir faire quelque maladresse nuisible, et le public s'égayer à ses dépens. Or, c'est là un rire que tiennent

peu à exciter des comédiens. C'est pourquoi, ne sachant plus à quoi employer le misérable Ragueneau, ils le voulurent faire moucheur de chandelles.

Quel coup terrible pour le pauvre homme ! Il avait bien pu descendre, pour vivre et pour nourrir sa famille, du rang de poète à la condition de valet de carreau ; mais, moucheur de chandelles ! Quel affront ! Non, il ne pouvait ravaler jusque-là l'honneur et la dignité de son titre de poète. Plutôt que de ternir le pur et limpide cristal de sa chaste poésie, il préféra abandonner Molière. Ce dernier voulut bien se charger, par commisération, de sa fille aînée, qui ne tarda pas à devenir célèbre sous le nom de Mlle de la Grange, lorsqu'elle épousa l'acteur de ce nom, qui jouait, dans la troupe du Palais-Royal, les rôles de marquis ridicules.

Il était écrit que Ragueneau ne pourrait résister à la force de ses destins. Il devait vivre et mourir sur la rampe à deux pas de

la scène, dans un pli de rideau, entre le spectateur et l'acteur, sans pouvoir jamais remonter à l'éclat des quinquets, sur ces planches si avidement désirées, sans pouvoir jamais s'interposer entre le ridé, goutteux et chagrin Géronte, le fripon Mascarille, et Octave, le beau jeune homme qui aime, qui se bat, qui fait des dettes. Peu importait maintenant à notre poète que Lélie fît les yeux doux à sa maîtresse ou lui envoyât des poulets poétiques : ce n'était pas lui qui devait les porter.

Deux ans après qu'il eut quitté Béziers, M. d'Assoucy le vit à Lyon, avec d'autres comédiens, qui mouchait fort proprement les chandelles, tout en composant des ballets et des comédies héroïques. Mais ce métier ne lui faisait pas gagner fortune, et son équipage était des plus piteux. Son chapeau surtout était fort offensé dans sa personne, et pour son manteau, qui, couvrant les épaules d'un esprit tout céleste, devait bien

être de la couleur des cieux, il faisait connaître, par son coloris, qu'il avait été jadis d'un fort beau bleu-mourant. Mais il fallait qu'il eût été des premiers qui ont été peints en bleu, car il était si blanc, par la suite des années, qu'il aurait fort bien servi à un frère des Blancs-Manteaux.

C'est ainsi que le génie poétique de ce pauvre pâtissier ne devait aboutir qu'à le ruiner et à lui procurer la plus triste garde-robe du monde.

Ragueneau mourut moucheur de chandelles, et on trouva dans ses papiers quatre cent cinquante-six sonnets, huit tragédies, sept épithalames, quarante élégies, soixante-trois odes et dix-neuf comédies héroïques.

TABLE

Lettre à Emmanuel Gonzalès. 1

Les Caravanes de Scaramouche. 1

Giangurgolo 125

Grandeur et décadence de Maître Ragueneau. 235

ACHEVÉ D'IMPRIMER

Le 10 Novembre MDCCCLXXX

PAR D. BARDIN

POUR

E. DENTU, ÉDITEUR

et Paris.

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

LIVRES D'AMATEURS

ARSÈNE HOUSSAYE

MOLIÈRE, SA FEMME ET SA FILLE

Un volume in-folio illustré de gravures et eaux-fortes. 100 fr.

LES COMÉDIENNES DE MOLIÈRE

Un volume in-8° avec gravures et eaux-fortes. 10 fr.

LE ROI VOLTAIRE

Un volume petit in-8° avec gravures et eaux-fortes. 10 fr.

POÉSIES COMPLÈTES

Un volume in-18 elzévir, avec eaux-fortes. 5 fr.

EDMOND ET JULES DE GONCOURT

SOPHIE ARNOULD

D'APRÈS SES MÉMOIRES ET SA CORRESPONDANCE

Un volume petit in-4°, avec portraits et fac-simile. 10 fr.

L'AMOUR AU XVIII° SIÈCLE

Un volume in-16, avec eaux-fortes. 5 fr.

CHAMFLEURY

LE VIOLON DE FAIENCE, nouvelle édition

Un volume in-8°, avec illustrations en couleurs. 25 fr.

HISTOIRE DE LA CARICATURE

Cinq volumes gr. in-18 jésus, ornés de 500 vignettes. 25 fr.

HENRY MONNIER, SA VIE ET SON ŒUVRE

Un volume in-8°, orné de 100 gravures, fac-simile. 10 fr.

CHARLES MONSELET

Poésies complètes. 1 volume grand in-18 elzévir, avec frontispice gravé à l'eau-forte. LALAUZE. Prix : 5

AUGUSTE SAULIERE

Les Leçons conjugales. Contes lestes, 1 vol. gr. in-18 jésus elzévir, orné de 55 vignettes et 10 eaux-fortes de HENRY SOMM. Prix : 10

Histoires conjugales. Nouveaux contes lestes, 1 vol. gr. in-18 jésus elzévir, orné de 50 vignett et de 10 eaux-fortes de HENRY SOMM. Prix : 10

HENRY MONNIER

Scènes populaires dessinées à la plume. Nouvelle édition illustrée de 80 dessins de l'auteu 2 vol. in-8° de chacun 650 pages. Prix : 20

La Sainte-Huberty, d'après ses mémoires et sa correspondance, par ED. DE GONCOURT. 1 vo in-16, avec vignettes et eaux-fortes. Prix : 5

Un enlèvement au XVIII° siècle, par JULES CLARETIE. 1 volume in-16 avec vignettes et eau fortes. Prix : 5

PARIS. — IMPRIMERIE DE E. DONNAUD, RUE CASSETTE, 1.

PQ
2265
G502

Gonzalès, Emmanuel
Les caravanes de
Scaramouche

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY